BIBLIOTECA PROVINCIALE
NAZIONALE
B. Prov.
XVI
406
NAPOLI
VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio 43
Palchetto 3
Num.° d' ordine 23
Nap. 385

Digitized by Google

X Rare
Z53
406

PANTHÉON

CHINOIS.

Se trouve a PARIS,

Chez MM. Treuttel et Wurtz, Libraires, rue de Lille; et chez les principaux Libraires de l'Europe.

Digitized by Google

PANTHÉON CHINOIS,

OU

PARALLELE ENTRE LE CULTE RELIGIEUX DES GRECS ET CELUI DES CHINOIS;

AVEC

DE NOUVELLES PREUVES

QUE LA CHINE A ÉTÉ CONNUE DES GRECS, ET QUE LES SÉRÈS DES AUTEURS CLASSIQUES ONT ÉTÉ DES CHINOIS.

PAR JOSEPH HAGER,

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PAVIE, ET PROFESSEUR PUBLIC DES LANGUES ORIENTALES EN LA MÊME UNIVERSITÉ.

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE NAPOLI

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCCVI.

Digitized by Google

A SON ALTESSE IMPÉRIALE

EUGENE-NAPOLÉON DE FRANCE,

VICE-ROI D'ITALIE, PRINCE DE VENISE, ARCHI-CHANCELIER D'ÉTAT DE L'EMPIRE FRANÇAIS, etc. etc. etc.

MONSEIGNEUR,

Après avoir eu l'honneur de dédier mon Essai de Numismatique chinoise *à Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir*

Digitized by Google

de faire hommage de ce nouveau travail, qui est la suite et le complément du premier, à VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE, *le bien-aimé Vice-Roi de l'Etat auquel j'ai l'honneur d'appartenir.*

C'est un devoir dont je m'acquitte avec d'autant plus d'empressement, qu'à peine arrivé dans la Capitale qui a le bonheur de posséder VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE, *j'ai ressenti les gracieux effets de sa bienveillance, ayant été agrégé au corps illustre de ces savants Professeurs, qui font l'ornement de la premiere Université d'Italie.*

Ne pouvant témoigner à VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE *ma respectueuse reconnois-*

Digitized by Google

sance d'une maniere plus digne d'Elle, je la prie d'agréer l'hommage de cette foible production, et du respectueux dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE IMPÉRIALE

Le très humble et très obéissant serviteur,
JOSEPH HAGER.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Dans la *Numismatique chinoise*, publiée l'année dernière à Paris, nous avons cru qu'il étoit de notre sujet d'examiner encore une fois la question si long-temps agitée, si la Chine a été connue des Grecs, et si ces fameux *Sérès*, dont parlent les auteurs classiques, ont été ou non des Chinois.

Nous croyions en effet avoir résolu ce problème de géographie et d'histoire, et par l'épithete de *sérique*, donnée par les anciens à l'Océan qui termine l'Asie à l'orient, et par les *Sérès*, habitants reconnus de la côte orientale, et par la grande étendue attribuée à la Sérique, étendue qui ne pouvoit convenir à un pays quelconque, ni demeurer inconnue à ceux qui voyagerent en Asie; enfin par le témoignage de tant d'auteurs anciens, qui nous assurerent que la soie vient de *Thina* ou *Tzinistan*, pendant que les Grecs continuoient à appeler le pays de la soie *Sérique*.

Tant de preuves, avec d'autres encore, sembloient nous démontrer l'identité de la Sérique avec la Chine,

Digitized by Google

lorsqu'un savant non moins estimable par ses connoissances littéraires que par l'intégrité de son caractere, dans l'analyse étendue qu'il a bien voulu donner de notre ouvrage, a cru devoir combattre aussi une partie de nos assertions [1].

Cependant comme les observations de M. *Sylvestre de Sacy* ne servent, à notre avis, qu'à confirmer notre doctrine, et que d'un autre côté, quoiqu'elles nous paroissent peu concluantes, elles pourroient faire impression sur cette classe de lecteurs qui puise ses connoissances bibliographiques plus dans les extraits fugitifs des journaux, que dans la lecture détaillée et approfondie des ouvrages ; nous avons cru, en répondant aux objections de notre illustre adversaire, devoir combattre par de nouvelles preuves un point si intéressant pour l'histoire et la géographie.

Et puisque dans un nouvel ouvrage il est convenable de ne point s'arrêter à ce qui a été dit, mais d'aller un pas plus loin, et d'apporter s'il se peut du nouveau, nous avons pensé aussi à remplir cette tâche.

Non content d'appuyer par de nouveaux arguments

(1) *Magas. encyclop.* de M. Millin. Paris, 1803, juin, pag. 371.

Digitized by Google

que les Chinois ont été connus des Grecs, et que ceux-ci sont allés à la Sérique pour y chercher de la soie, nous apporterons des indices d'une communication antérieure, sinon directe, du moins indirecte, et par le moyen de la Médie : nous ferons voir que la soie a été connue des Grecs bien des siècles avant leurs voyages à la Sérique; que non seulement *Alexandre-le-Grand* et ses courtisans s'habillèrent en soie, mais que déjà avant lui et *Alcibiade*, et *Pausanias*, et *Thémistocles*, généraux célèbres de la Grèce, et d'autres Grecs distingués, furent habillés de même; que toute la noblesse de la Perse, et la cour de *Cyrus*, et *Cyrus* lui-même, le fondateur de la monarchie persane, et son grand-père *Astyagès*, ont porté l'habit qui depuis a été appelé *sérique*, et qui se nommoit alors *médique;* que cet habit médique a fait autant de bruit à l'époque des Grecs en Asie, que l'habit sérique en a fait en Europe sous les Romains; enfin qu'il semble dater des temps les plus reculés de la Grèce et de l'Asie.

Nous établirons assez probablement que la princesse de Colchide, *Médée*, qui, suivant *Hérodote*, a donné son nom à la Médie, et qui, suivant *Strabon*, a in-

venté l'habit médique, en avoit donné un au prince de Thessalie, *Jason;* ou, en d'autres termes, que la Médie a fourni au commerce actif des Grecs la premiere soie et les premieres étoffes en soie; que ce n'est pas sans raison que le chef des Argonautes passa des bords du *Phase* jusqu'en *Médie*, et que cette célebre toison d'or, sur laquelle on a tant écrit et si peu conclu, paroît avoir été de la soie, une étoffe en or et en soie, ou l'*habit médique*.

Pour donner à notre opinion plus de vraisemblance, nous découvrirons une communication plus ancienne que les Argonautes même, qui paroît avoir eu lieu entre les Grecs et les Chinois. Nous ferons voir que ces vases sacrés et célebres de la Grece, ces vases qu'*Amphitryon*, et *Jason*, et *Enée* ont offerts au fils *Latone*, et aux autres Dieux et génies tutélaires de leur patrie, ces vases dont parlent *Homere* et *Hésiode*, et les auteurs les plus anciens de ce pays-là, ont été dès-lors célebres à la Chine; qu'ils étoient de la même matiere, de la même forme, et employés aux mêmes usages que ceux qu'on gardoit à *Delphes*, et à *Dodone*, et en d'autres temples des *Argives;* que la

ressemblance frappante de ces vases anciens et sacrés de la Grece, avec les vases anciens et sacrés de la Chine, est confirmée par la ressemblance du culte des génies observé chez les deux peuples, selon la doctrine de leurs anciens philosophes, de *Thalès* et *Pythagore* en Grece, de *Lao-kiun* et *Confucius* en Chine, ainsi que par la ressemblance des mots relatifs à ce culte, ou par la conformité du langage, qui a toujours été regardée comme une des preuves les plus convaincantes. Enfin nous terminerons par la représentation du frontispice d'un temple chinois à *Canton*, dédié à tous les Dieux de la religion primitive, c'est-à-dire à tous les eprits tutélaires, orienté comme les Temples de *Ségeste*, de *Syracuse*, et d'autres endroits de la Grece, défendu par deux animaux en forme de sphynx ou de lions, et ornés d'inscriptions analogues à celles des anciens Temples en Grece. Ces inscriptions ont été traduites par un Français qui a résidé plusieurs années à *Canton*. Mais ayant trouvé sa traduction presque toute erronée, et même fausse, nous donnerons en regard une traduction littérale, fidele, et correcte, quoique nous n'ayons jamais été à *Canton*.

Digitized by Google

Avant de terminer cette préface, nous devons rendre compte à la république des lettres d'un ouvrage que nous lui avons annoncé dès l'an 1800, en Angleterre, pour l'exécution duquel nous avons passé à Paris, et qui n'a pas encore été publié.

Il est connu que *dix mille* caracteres chinois suffisent pour pouvoir lire avec fruit les meilleurs livres de toutes les dynasties, et que ce que les plus habiles lettrés eux-mêmes connoissent ne va pas au-delà de ce nombre. Nous en avons pour garants deux missionnaires français, qui ont demeuré plusieurs années en Chine, et qui étoient très versés dans la langue chinoise[1].

C'est un tel dictionnaire que Clément XI avoit l'intention de faire imprimer à Rome vers l'an 1730, lorsque s'agitoit cette célebre controverse touchant les rits des Chinois, et lorsque *Fourmont* s'occupoit de son dictionnaire chinois à Paris, et *Bayer* de son *Musæum sinicum* à Pétersbourg.

C'est celui dont les missionnaires se servent commu-

(1) Mailla, *Lettre au P. Gaubil*, dans l'édit. franç. du *Chou-king*. Cibot, *Essai sur la langue et les caracteres des Chinois*, dans le vol. 9 des *Mém. concern. les Chinois*, pag. 333.

Digitized by Google

nément, et qui, selon le témoignage de l'un d'entre eux, leur a toujours été d'une *immense utilité*[1]. Aussi aucun de ceux qui furent apportés de la Chine, que nous avons vus en Angleterre et ailleurs, ne contient plus de dix à quinze mille caracteres[2]; et si *Fourmont* en a fait graver au-delà de cent mille, lui-même nous apprend, d'après un missionnaire de la Chine, *Semèdo*, que le dictionnaire dont se servent les Chinois pour lire, écrire, composer, et traduire, ne contient que huit à dix mille caracteres[3].

Aussi le P. *Foureau*, qui s'est trouvé pendant onze ans dans la nécessité d'étudier la langue parlée et la langue écrite des Chinois, lui en a fait de vifs reproches à son retour à Paris. Il déclare que plus des trois quarts de ces caracteres ne sont point nécessaires pour en-

(1) Matth. Ripa, *préf. du diction. cité.* Il se trouve aujourd'hui transporté de la Propagande au cabinet des manuscrits de la biblioth. impér.

(2) Comme sont ceux de *Will. Jones*, de *Charl. Morton*, de MM. *Titsingh*, *Fitzhugh*, etc.

(3) *Esse tamen apud ipsos vocabularium quoddam brevius, quo in legendo, in scribendo, in componendo, in interpretando utuntur. Hoc caracteres tantem octo aut decem millia complecti.* Fourmont, *Meditat. sinic.* pag. 15. Bayer avoue de même qu'à *Pétersbourg* il ne possédoit que dix mille caracteres expliqués. *Mus. sinic.* præfat. pag. 93.

tendre le chinois ; que la gravure de cent vingt mille caracteres, qui a coûté vingt-deux ans de travail, auroit pu être considérablement abrégée, et qu'il auroit mieux fait de s'en tenir à un nombre plus limité, qui n'auroit rien d'effrayant pour les savants [1].

Fourmont même, malgré l'annonce de *cinq* dictionnaires qu'il a faite en plusieurs endroits, notamment dans ce célebre catalogue de tous ses ouvrages, imprimé à Paris sous la date d'Amsterdam [2], n'en a pas laissé *un* en état d'être publié. Quoique dès l'an 1731, c'est-à-dire quatorze ans avant sa mort, il eût annoncé au public que *quatre sont faits*, et que le *cinquieme*, qui est le résultat des autres, il *l'arrange et le remplit actuellement* [3], les quatorze volumes in-folio qu'il a laissés parmi ses manuscrits, contiennent tous les caracteres chinois, d'après un des meilleurs dictionnaires

(1) *Réflexions sur la grammaire chinoise de M. Fourmont*, Manuscrit de la biblioth. impér. Dans ces réflexions, après lui avoir exposé un grand nombre d'erreurs, il conclut que cette grammaire *renferme tant de choses hasardées, qu'elle est bien plus propre à donner de faux principes;* etc., *pour une phrase de juste il s'en trouve dix de fausses*, etc. etc.

(2) *Catalogue des ouvrages de M. Fourmont l'aîné.* Amsterd. 1731, 8°.

(3) *Ibid.* pag. 59.

de la Chine, il est vrai, mais sans aucune interprétation quelconque, ni française, ni latine. Et ce n'est pas sans raison que *de Guignes* y a mis en tête : *Ces quatorze volumes sont inutiles*[1].

D'ailleurs les traductions que Fourmont a données de différents caracteres chinois, soit dans sa grammaire de la langue *mandarine* (comme il l'appelle), soit dans son catalogue des manuscrits chinois, font assez voir que ses forces n'étoient guere suffisantes, dépourvu, comme il l'étoit, des moyens qui nous sont parvenus plus tard de la Chine, pour composer en Europe un dictionnaire avec des phrases et des explications de termes composés, comme ceux que nous ont donnés les Missionnaires en Chine[2].

(1) Les autres dictionnaires sont un *dictionnaire géographique et historique*, mais incomplet : il ne va pas au-delà de la lettre L; et, par le mauvais ordre qui y regne, on devroit plutôt l'appeler un *canevas* qu'un dictionnaire. Un autre, arrangé d'après les *clefs*, contient une interprétation latine, mais si brieve, qu'elle n'est pas suffisante pour être donnée au public. Enfin un troisieme, arrangé d'après les *tons*, se trouve très mal écrit et en mauvais état.

(2) Sans rapporter les nombreux exemples que nous pourrions produire, en ne copiant que ce que le P. Foureau lui a exposé, nous nous contenterons de la traduction que Fourmont a donnée dans sa *grammaire*, pag. 487, du titre de l'*Herbier chinois*. Le terme chinois *Kang-mou*, qui, lorsque ces deux mots

Quant à feu M. de Guignes, quoiqu'il ait reconnu que la gravure des caracteres chinois, exécutée en France, doit être mise au rang des grands services rendus aux lettres, et quoiqu'il ait déclaré que ces nombreux caracteres ne peuvent servir qu'à l'impression de quelque dictionnaire[1], néanmoins il n'a pas montré d'inclination pour achever l'ouvrage commencé par son prédécesseur et instituteur. Depuis la mort de Fourmont, en 1745, lorsqu'il fut attaché à la bibliotheque, du roi[2], aujourd'hui impériale, jusqu'à son décès en 1800, c'est-à-dire pendant un *demi-siecle*, il n'a ni publié, ni annoncé même aucun dictionnaire chinois.

Curieux d'abord de trouver des rapports entre les

sont réunis, signifie une survue des articles principaux, ou un *abrégé*, un *extrait*, comme par exemple celui de l'*Histoire génér. de la Chine* de Mailla (préface, page xlv), il l'a traduit par *tête* et *œil*. Les deux mots *Puen-tsao*, qui signifient herbes et racines, ou *botanique*, il les a traduits par *propriété des herbes*. Ainsi, au lieu d'abrégé de botanique, on trouve dans Fourmont : *Proprietatis herbarum caput et oculus*, Tête et œil de la propriété des herbes. On peut voir ce que nous avons dit déja là-dessus dans le *Magas. encyclopéd.* de M. Millin, Paris, an 11, frimaire, pag. 48 et suiv.

(1) *Essai histor. sur les caract. orient. de l'imprim. nation.* dans le vol. 1 des *Notices et extraits des manuscrits de la biblioth. nat.* pag. 83 et suiv.

(2) De Guignes, *Hist. des Huns et des Tartares*, tom. 1, préf. pag. ix.

Chinois et les nations plus occidentales de l'Asie, rapports, dit *Gibbon*, légers, fortuits, et obscurs[1], il employa vingt ans à composer une *Histoire des Huns et des Tartares*, prouvée par des historiens de la Chine, et improuvée par des historiens de l'Europe[2].

Occupé ensuite à établir que les Chinois sont une colonie égyptienne, paradoxe, dit *Jones*, qu'il n'a pas été en état de soutenir[3], il négligea de mettre à profit la gravure de tant de milliers de caracteres, exécutée à grands frais par un gouvernement généreux[4], et de

(1) *Slight, casual, and obscure :* Gibbon's, *History of the fall of the Roman empire*, tom. 4, pag. 74, note 68.

(2) *Voyez* Schlœzer, *Kritisch-historische Nebenstunden*. Gœtting. 1797, p. 113 et suiv. Quant aux *Tables chronologiques* insérées dans cette histoire, le P. *Amiot* déclare que les noms des empereurs chinois y sont défigurés par bien des fautes. *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 356.

(3) Jones, *Discours sur les Chinois*, dans le vol. 2 des *Recherches asiatiques*, p. 414 de la trad. franç. Ce n'est pas assurément, dit *Deshauterayes*, que je ne croie très permis de proposer de semblables paradoxes; mais je pense qu'en les proposant on doit être ou sur une grande réserve quant à l'expression, ou muni des preuves les plus incontestables. *Doutes sur la dissertation de M. de Guignes*. Paris, 1759, pag. iij de l'avertissement.

(4) *Valde accusavi* de Guignesium, dit M. de Murr, *ob neglectam Lexicorum Fourmontianorum editionem*, etc. Litteræ patentes Imperat. Kang-hi, Norimberg. 1802. pag. 54.

donner à l'Europe un répertoire beaucoup plus nécessaire sans doute, que toutes ces recherches[1].

Quant à son dictionnaire particulier, que nous avons eu soin de faire remettre à sa famille, qui avoit fait solliciter à ce sujet nos bons offices pendant notre séjour à Londres, et qui nous en fit témoigner *ses plus sinceres remercîments*[2], il n'a pas, à ce qu'il paroit, obtenu l'approbation des missionnaires. M. de Guignes, dit le P. Amiot, se sert d'un dictionnaire fait dans le *Foukien*, ou dans le *Sétchuen*, qui sont les deux provinces de la Chine où l'on parle le plus mal. Je le reconnois, dit-il, à sa maniere d'écrire les mots chinois[3].

(1) *Voyez* là-dessus les *Recherches* beaucoup plus savantes et profondes *sur les Egyptiens et les Chinois*, par M. de Pauw. Berlin, 1774, tom. 2, pag. 245. Et les observations de M. le Roux Deshauterayes, dans le vol. 1 de l'*Hist. génér. de la Chine* de Mailla, pag. lxiv.

(2) Le fils de feu M. de Guignes, qui a résidé plusieurs années à *Canton*, avoit renvoyé à son pere le dictionnaire chinois que celui-ci lui avoit redemandé. Etant arrivé en Angleterre, de Guignes l'avoit fait réclamer infructueusement par le lord *Malmesbury*, lorsque nous priâmes sir *Georges Staunton*, qui avoit rapporté de Chine ce dictionnaire, de vouloir le renvoyer, ce qu'il a fait.

(3) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 356. C'est d'après ce dictionnaire, sans doute, qu'il faut écrire *Hroang-ti* pour *Hoang-ti*, et *Hroang-hro* pour *Hoang-ho*; ainsi que *Hroei*, *Hrou*, *Hroa* pour *Hoei*, *Hou*, *Hoa*. *Voyez* un pamphlet qui a pour titre, *Observations sur le voyage de Barrow*,

Digitized by Google

Il est vrai qu'un dictionnaire peut être bon pour l'Europe, quand même la prononciation seroit mauvaise, pourvu qu'à l'aide de ce dictionnaire on puisse comprendre le chinois et le bien traduire. Mais il paroit que celui qui appartenoit à M. de Guignes ne lui a pas toujours rendu ce service. Quoique dans la préface du *Chou-king* il ait déclaré avoir comparé la traduction qu'en avoit faite le P. Gaubil, *tout entiere, et phrase par phrase*, avec le *texte chinois*, l'avoir relu à *plusieurs reprises*, enfin avoir donné une traduction *beaucoup plus conforme à l'original qu'elle n'étoit auparavant, etc. etc.*[1], un ou deux passages suffiront pour nous prouver que son dictionnaire étoit en défaut.

Dans le chapitre *Ta-yu-mo*, le souverain, après avoir harangué son ministre, finit son discours, selon la version du P. Mailla, par ces mots : *Je n'ai rien à*

par M. de Guignes fils. (Paris, 1806), pag. 14 et suiv. On sait que les Chinois n'ont point de *R* dans leur langue; ils disent *Sakelemento* pour Sacremento, *Kelisito* pour Christo, *Ghelatia* pour Gratia, etc. Aucun des voyageurs ou missionnaires ne s'est avisé jusqu'ici d'écrire la *riviere jaune* autrement que *Hoang-ho*, et le titre des empereurs de la Chine différemment que *Hoang-ti*, excepté l'auteur de ce pamphlet.

(1) Chou-king, préface.

Digitized by Google

vous dire de plus (meus sermo non iterabitur)[1].

De Guignes traduit : *Je ne veux pas que vous refusiez encore le poste que je vous destine.* Mais il n'y a rien de cela dans le texte, répond *Deshauterayes*[2].

Dans le chapitre *Y-tsi*, il est question, selon Mailla, de l'habit, qui étoit brodé en différentes couleurs, et où étoit figurée entre autres objets la lettre *Fo*[3].

Mais, selon de Guignes, au lieu d'une lettre, c'étoit une *coignée*, ou une espece d'arme courte, qui étoit peinte de différentes couleurs. *Je n'en connois pas trop l'usage*, dit-il lui-même[4].

Enfin, dans le même endroit, le souverain, selon le

(1) *Histoire génér. de la Chine*, tom. 1, pag. 103. Le P. Mailla passe pour un des plus grands connnoisseurs de la langue chinoise : il a demeuré plus de quarante ans à la Chine, où il est mort. Sa traduction de quelques morceaux du *Chou-king* est arrivée à Paris après que le *Chou-king* publié par de Guignes eut paru. *Voyez* Grosier, *Discours prélim. de l'hist. cit.* pag. xxvij, et les *Observations de M. Deshauterayes*, pag. lxvij.

(2) *Chou-king*, pag. 27. Deshauterayes, pag. 103 citée, dans la note.

(3) La lettre *Fo*, qui signifie *coussin*, étoit le distinctif particulier des habits de cérémonie, dit *Deshauterayes*. On peut en voir la représentation dans l'*Hist. gén. cit.* pag. 115, dans la planche, et dans le *Chou-king*, pag. 327, planch. 2, n° 11.

(4) *Chou-king*, pag. 37 et 331.

P. Mailla, donne à entendre à ses deux ministres que ces images brodées sur son habit n'y étoient pas en vain ; elles ont une signification morale ; elles ne sont pas seulement instructives pour le prince, mais encore pour ses ministres [1].

Mais, selon de Guignes, l'empereur dit qu'il veut faire de semblables habits..... *Vous êtes en état de faire ces sortes d'habits*, dit-il à ses ministres [2]. Il en veut donc faire des tailleurs, dit M. Deshauterayes [3].

Après avoir publié à Leipsick notre *Relation* concernant les codes arabes de la Sicile, dont l'authenticité étoit déja devenue suspecte à plusieurs orientalistes, mais qui étoit encore soutenue et à Palerme, et à Naples, et en d'autres endroits célebres de l'Europe [4], jusqu'à ce que nous en eussions entrepris l'examen solennel par ordre du souverain qui gouvernoit alors ce pays, on nous montra, pendant notre séjour dans cette ville, les essais que M. *Breitkopf*, typographe très connu,

(1) Mailla, *Hist. gén.* cit. pag. 114 et 115 cit.

(2) De Guignes, *Chou-king*, pag. 36 cit.

(3) Deshauterayes, *Hist. gén.* cit. note 2. voyez notre *Num. chin.* p. 6 et suiv.

(4) *Voyez* Fumagalli, *Instituzioni diplomatiche*. Milano, 1802, tom. 1, ch. 56, et tom. 2, pag. 423 et suiv.

Digitized by Google

avoit fait pour imprimer le texte chinois avec des types mobiles [1].

L'impossibilité de déchiffrer les nombreux caracteres chinois sans le secours d'un dictionnaire, et le manque total d'un pareil répertoire, dont personne en Europe, pas même ceux qui faisoient leur occupation principale de la littérature chinoise, n'avoient voulu jusque-là se charger, nous suggéra l'idée, après avoir achevé notre mission, d'en entreprendre nous-même la publication.

Une étude suivie, dans le cabinet des manuscrits à Berlin, où nous nous rendimes dans cette vue, et où le docteur *Biester*, bibliothécaire du roi, avec cette bonté qui lui est propre, nous accorda l'accès le plus facile, nous mit bientôt en état de recueillir les *deux cent quatorze* caracteres élémentaires.

Quant à leur forme, nous avions deux excellents dictionnaires chinois devant nous, qui tous les deux contiennent ces clefs dans leur ordre [2]; et quant à leur signification, le dictionnaire manuscrit du P. *Diaz*,

(1) Breitkopf, *Exemplum typographiæ sinicæ, etc.* Lips. 1789.

(2) *Tching-tsé-toung* et *Ta-tsé-goeï*.

Digitized by Google

missionnaire portugais, et celui du docteur allemand *Mentzelius*[1], sans parler du *Muséum de Bayer*, nous étoient parfaitement suffisants.

Par ce moyen nous fûmes en etat de faire même différentes corrections et additions aux clefs chinoises, ensevelies dans les *Meditationes sinicæ* de Fourmont[2].

Enfin, le desir de rechercher des matériaux plus abondants nous ayant engagé à passer jusqu'à *Londres*, nous y trouvâmes, dans les manuscrits chinois du *Musée britannique*, et de la société royale à *Sommerset house*, ainsi que dans la collection de M. *Titsingh*, les moyens de composer une dissertation préliminaire sur les caracteres anciens de la Chine, depuis les *cordelettes nouées* et les *trigrammes* de *Fou-hi*, jusqu'à l'écriture en usage de nos jours, et d'enrichir notre ouvrage d'un grand nombre de gravures, que nous ne trouvions pas dans *Fourmont*[3].

(1) *Voyez* sur *Diaz* et *Mentzelius*, Fourmont, *Meditationes sinicæ*.

(2) On peut voir ce que nous avons dit là-dessus dans le *Magas. encyclop.* cité. M. *Deshauterayes* a donné avec peu de mots, et beaucoup de modestie, une excellente Histoire des caracteres chinois, bien supérieure à tout le verbiage de Fourmont. *Voyez* l'ouvrage intitulé, *De l'imprimerie*.

(3) *Kircher*, dans sa *Chine illustrée*, part. 6, chap. 3, est le seul qui ait

En même temps nous annonçâmes à la république des lettres un dictionnaire chinois *déja prêt pour la presse*, un dictionnaire *fait en Chine*, où nous n'avions jamais été, et *composé sur les meilleurs dictionnaires de ce pays-là* [1].

En faisant ceci, nous avions sous les yeux l'exemple de *Ludolph, Schrœder, Giggeïus*, et autres littérateurs industrieux, qui, sans avoir été dans le pays, nous ont donné de fort bons dictionnaires et d'excellentes grammaires de l'*éthiopien*, *arménien*, *arabe*, et l'exemple récent du dictionnaire *tartare mantchou*, dont l'éditeur français, sans avoir été ni à *Pékin*, ni à *Mougden*, publia les deux premiers volumes, tels qu'on les a envoyés en Europe, et sans y faire, comme il paroît, aucune addition [2].

pensé à donner un *specimen* de ces anciens caracteres, dont le contenu cependant et l'exécution typographique ne peuvent être comparés à celle de notre ouvrage imprimé par *Bensley*, à Londres, en 1801.

(1) *A dictionary will be published, now ready for the press; performed in China; composed and improved with the best mss. dictionaries executed in that country*, etc. Proposals for publishing by subscription a dictionary of the chin. lang. by Dr Hager. (London, 1800).

(2) C'est ainsi qu'on n'y trouve pas même le mot *Chine*, quoique ce soit le pays où le dictionnaire a été fait, et où les Mantchoux regnent. Le mot *Nikan-*

Digitized by Google

Enfin, n'ignorant pas que l'on possédoit à Paris les caracteres chinois qui avoient été gravés sous l'inspection de *Fourmont*, et instruits par les renseignements que l'on nous avoit fait parvenir, que nous y trouverions des matériaux encore plus abondants pour l'ouvrage dont nous nous occupions, nous crûmes devoir nous y rendre, pour continuer nos travaux non seulement sur la langue, qui n'est que la clef de la science, mais aussi sur la littérature et les antiquités d'une nation sur laquelle il reste encore tant à rechercher.

Nos efforts n'ont pas été sans fruits. A peine arrivés dans cette capitale, par les soins d'un Ministre appréciateur des sciences, et célebre dans toute l'Europe [1], nous nous annonçâmes par l'édition en grand de la plus ancienne inscription de la Chine, qui n'avoit jamais été publiée. Cette inscription, que nous donnâmes d'après

kourou, que nous avons cité à la page 105 de la *Numism. chin.*, nous l'avons pris de l'*Histoire générale des voyages*, et non du *Dictionnaire tartare-mantchou*, que nous y avons cité par erreur. Il faut aussi corriger le mot *Mirkhond*, que nous avons copié du même auteur, et cité à la page 97 de ladite *Numismatique*. Cet historien-là s'appelle *Khondemir*, et non *Mirkhond*, comme l'a très bien relevé le profond et modeste Orientaliste M. *de Sacy*.

(1) M. de Chaptal.

l'original envoyé de Pékin à la bibliotheque impériale, confirme l'authenticité de celle que nous avons donnée en petit à *Londres*[1]; et l'ayant tirée d'un ouvrage *japonnais* dénué de toute interprétation, et dépourvu de tout éclaircissement[2], elle étoit une preuve des progrès que nous avions faits dès-lors dans nos études.

Si nos occupations ne nous permirent pas d'ajouter à l'édition de *Paris* des observations plus amples, nous avons cru rendre un service à la république des lettres en général, en lui faisant voir que le Monument qui passe pour le plus ancien de la Chine, celui qui prouveroit son antiquité plus incontestablement peut-être, que ces conjonctions de planetes, et ces éclipses équivoques de l'astronomie chinoise, est dépourvu de date et de chronologie quelconque[3]; par conséquent que

(1) Dans la *Dissertat. prélimin.* aux clefs chinoises.

(2) De la collection de M. *Titsingh*, et maintenant à la *Biblioth. Imp.*

(3) Les anciennes relations, dit un missionnaire de la Chine, racontent que *Yu* fit graver une inscription sur la montagne qu'il coupa pour faire passer le *Hoang-ho*. Le temps l'a usée depuis bien des siecles, et nos savants ne reconnoissent aucune des copies qu'on en a mises dans certains livres; mais ils ne révoquent guere en doute qu'elle ait existé. *Mém. concern. les Chin.* vol. 1, pag. 24. Quoique l'antiquité de cette inscription, dit le P. *Amiot*, n'ait d'autre garant que la parole d'un lettré du treizieme siecle, les antiquaires ne laissent

les Chinois manquent d'inscriptions anciennes pour constater leur haute antiquité, autant que leurs voisins les *Indiens*[1].

Enfin nous y ajoutâmes *trente-deux spécimen* d'anciens caracteres, dont la collection a été ordonnée par le dernier Empereur, ainsi que de ceux que l'on conserve au college des *Enfants de l'empire* à Pékin. Ces *spécimen* suppléent au défaut du monument de *Ché-kou*, qui est la seconde antiquité que nous voulions publier[2].

pas de la placer dans leurs cabinets, à côté de ce qu'ils ont de plus précieux. *Abrégé chronologique*, etc. Manuscrit du P. *Amiot*, de la bibliotheque impériale, pag. 20.

(1) M. le Sénateur *Lanjuinais*, qui par sa profonde connoissance des lois unie à une érudition étendue, fait honneur à la France, est occupé à de savantes *Recherches* sur les Indiens. L'étude assidue à laquelle il se livre depuis plusieurs années, et la sagesse de sa critique, ne permettent pas de douter qu'il ne jette beaucoup de jour sur une littérature aussi intéressante.

(2) *Ché-kou*, ou tambours de pierre, sont dix cylindres qui se conservent dans le magnifique temple de *Confucius* à Pékin. Le P. *Maillа* en envoya une copie en 1725, et le P. *Amiot* une autre en 1769; mais toutes les deux sont égarées. Malgré les soins que nous nous sommes donnés, soit à Versailles, au dépôt de la marine, soit à Paris, où M. *Buache* fit faire de nouvelles recherches, nous n'avons pu les découvrir. Ces inscriptions prétendues du huitieme ou neuvieme siecle avant J. C., dont trois cent vingt-cinq caracteres seulement sont encore lisibles, ne servent pas plus à constater aucun point historique, que le monument

Voyant ensuite que depuis 1736, lorsque Fourmont publia son *Catalogue*, jusqu'à nos jours, aucun catalogue, ni même aucun *Index* des nombreux manuscrits orientaux arrivés depuis ce temps-là, n'avoit été publié ni par les Conservateurs des manuscrits orientaux, ni par de Guignes; et les circonstances ne nous permettant pas de composer un catalogue raisonné des livres chinois arrivés depuis Fourmont, nous eûmes soin de dresser un *Index* exact, contenant le titre de chaque ouvrage en caracteres chinois, et la traduction littérale à côté, avec un court énoncé de leur contenu, afin que l'on puisse savoir ce que la bibliotheque impériale, du moins en fait de *littérature chinoise*, contient ou ne contient pas; et nous sommes venu à bout de l'achever.

En composant cet *Index*, nous avons recucilli plusieurs notices littéraires, dont l'énumération excede

de *Yu*. Nous regrettons donc moins la perte de cette antiquité, envoyée déja à deux reprises de Pékin. *Voyez* là-dessus une note de M. *Deshauterayes*, dans l'*Hist. gén. de la Chine*, et la lettre du P. *Mailla*, dans le *Chou-king* français; ainsi que l'ouvrage qui a pour titre: *De l'imprimerie*, pag. 653 et 654; enfin Fréret, *Hist. crit. de l'écrit. chin.* dans le vol. 15 des *Mém. de l'acad. des inscript.*

Digitized by Google

les limites d'une préface, et que nous devons réserver jusqu'à la publication de l'*Index*.

Nous vîmes, par exemple, que ce *Planisphere céleste chinois*, publié à Paris, que nous croyions un ouvrage original, tiré des auteurs chinois, n'étoit qu'une copie des *Cartes célestes chinoises*, composées par un Jésuite italien, à Pékin[1], et transportées sur un planisphere européen en deux feuilles, de même que le catalogue des étoiles chinoises, avec la traduction, appartiennent au P. *Noël*[2].

Nous trouvâmes que cette pierre précieuse de la Chine (*yu-ché*), que nous ne croyions connue que dans ce pays-là, ou dans les environs, étoit une pierre connue aux *Persans* et aux *Arabes*, et par conséquent à toute l'Asie; et que l'ancien mot *jaspe*, que l'on trouve

(1) Le P. *Grimaldi*, Président du tribunal des mathématiques en 1711. *Voyez* du Halde, *Descript. de la Chine*. Paris, 1736, tom. 2, pag. 102.

(2) Le reste de ce planisphere est copié soit des *Observat. astronomiq.* du P. *Gaubil*, soit du P. *Verbiest*, et autres missionnaires. *Ma-tuon-lin*, le seul auteur chinois qui y est cité, est l'auteur favori de feu M. *de Guignes*, celui qu'il cite le plus souvent. Toutes les *cometes* qui ont paru sur l'horizon chinois depuis *Ma-tuon-lin*, c'est-à-dire depuis le commencement du *treizieme* siecle jusqu'à nos jours, y manquent.

Digitized by Google

déja dans la langue *hébraïque*, et dans l'*Exode* même, en paroit dérivé[1].

Enfin, après que les caracteres chinois qui se trouvoient déposés à la bibliotheque impériale furent transportés à l'imprimerie, et pendant que nous étions occupés à les faire classer[2], nous crûmes ne pouvoir mieux employer les moments qui nous restoient libres qu'en éclaircissant un objet qui en avoit encore tant besoin. Les monnoies antiques, ou pour mieux dire les médailles anciennes, en caracteres chinois, du cabinet

(1) *Exod.* cap. 28, v. 20. Au lieu de *yu-ché*, les Persans prononcent *yeschm*. (*Voyez* la page 93 de cet ouvrage). Les *Arabes* disent *yeschp*; et ce terme est, selon le dictionnaire arabe, *Camus*, dérivé du persan *yeschm*; car les lettres du même organe, se confondent aisément. Enfin les Hébreux disent *yaschap*; et c'est le *jaspe oriental* que l'on trouve dans les montagnes de l'*Imaus*, qui paroît avoir toutes les qualités requises par *Pline* pour être la matiere des vases murrhins. Voyez *Golius*, *Diction. arab.* au mot *yeschm*, et l'*Encyclopédie*, au terme *Jaspe*.

(2) Chaque classe ou division de ces caracteres est numérotée, il est vrai; mais il y a *deux cent quatorze* classes différentes, sans compter celles des caracteres *toniques*. Lors donc que cent mille caracteres se trouvent mêlés et confondus, comme nous les avons trouvés, c'est un chaos immense à débrouiller. Le *prote* de l'imprimerie impériale, le seul qui s'en est occupé, n'ayant aucune connoissance des premiers éléments des Chinois, la numération de chaque classe ne lui auroit été d'aucune utilité, si nous ne les avions classés.

Digitized by Google

de Sa Majesté, dont les conservateurs eux-mêmes, d'ailleurs instruits, ne connoissoient ni l'ordre chronologique, ni le contenu; ces médailles curieuses, au nombre de *cent cinquante* environ, se trouvent aujourd'hui arrangées d'après la suite des vingt-trois dynasties qui ont gouverné la Chine, ou pour mieux dire, depuis l'époque où l'on a commencé à introduire la monnoie, jusqu'à nos jours [1]. Un catalogue imprimé indique le contenu *chinois, coréen, japonnais* des épigraphes; et un essai historique, depuis le temps qu'on employa, comme les Grecs, de petites *obeles* [2], ou, comme les Negres, des *coquilles*, sert à éclaircir une partie de la science des médailles, inconnue aux premiers Numismaticiens de l'Europe.

Enfin, l'approbation des personnes distinguées par leur savoir et par leur dignité, et sur-tout de celui qui dans le temps a été notre chef, le Ministre de l'intérieur de France, qui nous a témoigné sa satisfaction sur

(1) L'introduction de la monnoie en Chine date de la troisieme dynastie. *Voyez* notre *Numismat. chin.* pag. 22.

(2) Ou *obélisques*, comme ceux que *Rhodope* offrit à Apollon à *Delphes*, et que *Phidon* consacra à Junon à *Argos*.

l'emploi utile de tous nos moments, nous a persuadé que l'on ne pourra nous imputer l'inexécution d'un ouvrage que nous avons solennellement annoncé à l'Europe, pour lequel nous nous sommes exposés à différents voyages dispendieux, et dont par conséqnent personne ne souhaite plus ardemment l'exécution que nous-mêmes.

Appelés, par le choix honorable de S. A. I. le prince *Eugene-Napoléon*, à d'autres occupations, il nous reste à souhaiter que des caracteres gravés à si grands frais, ensevelis depuis soixante ans sans profit, destinés pour l'impression d'un dictionnaire chinois, inutiles pour tout autre ouvrage, ne demeurent pas plus long-temps sans fruit; et que la France, si magnifique dans toutes ses entreprises, donne enfin à l'Europe une clef, qui lui ouvre les trésors d'une littérature peu connue, un dictionnaire sans lequel on ne sera jamais en état de déchiffrer la moindre inscription ou sentence, écrite en caracteres chinois, depuis le *Japon* jusqu'au royaume de *Siam*.

L'exécution de ce vœu paroit réservée à la France, dont les missionnaires infatigables ont fourni plus d'é-

claircissemens sur la Chine que ceux d'aucune autre nation, et dont le zele non interrompu obtient, selon les derniers avis, des succès considérables, non seulement en Chine, mais encore dans la *Corée*, au *Tonquin*, à la *Cochinchine*, pays où l'on ne se sert que des caracteres chinois, et où la langue des *Tartares mantchoux* ne seroit d'aucune ressource [1].

Que si le témoignage d'un voyageur moderne est affligeant, lorsqu'il nous raconte qu'en 1794 l'empereur de la Chine desirant, que l'ambassadeur de Hollande amenât à Pékin deux Européens instruits dans la langue chinoise, pour qu'ils pussent *au besoin* traduire

(1) Cette langue, qu'on peut dire encore barbare, n'a pas moins de quatorze à quinze cents groupes, plus ou moins compliqués dans son syllabaire. Outre ces groupes, il existe encore plusieurs ligatures qui n'y sont pas comprises. M. *Deshauterayes* chercha à analyser cet immense syllabaire, et l'a réduit à un très petit nombre de caracteres élémentaires dès l'an 1763. Voyez l'*Encyclopédie élémentaire* de l'abbé *de Petity*. Mais quand on parviendroit, après beaucoup de peine, à lire un livre chinois en traduction *mantchoue*, la traduction des caracteres significatifs et pittoresques des Chinois y perdroit infiniment. Les Mantchoux eux-mêmes, peuple nomade, et à la veille de se voir expulsé, n'ont point de livres originaux. Le seul ouvrage qui a paru jusqu'ici sous le titre de *Rituel des Tartares Mantchoux*, n'est qu'une courte notice de ce livre, et non pas le *Rituel* lui-même, comme on étoit autorisé à le croire d'après le frontispice. Voyez Hüttner, *Voyage de la Chine*, Paris 1803.

en chinois, ou (du chinois) dans une langue européenne, il ne se trouva point à *Canton* (quoique en Chine) d'Européens qui (après plusieurs années de résidence même) entendissent parfaitement le chinois [1]; il est certain, d'un autre côté, que la publication d'un dictionnaire déja composé, et recomposé par les missionnaires, ne requiert ni une grande connoissance de la langue, ni une profonde érudition, ni beaucoup de critique, et qu'avec un peu d'activité on parviendra à l'achever.

Quant à nous, il nous suffit d'avoir donné à l'Europe savante en général, et à la France éclairée en particulier, une preuve de ce qu'on peut faire en Europe, sans voyager en Asie; et à ceux qui nous honorent de leur amitié, un témoignage de notre application, ainsi que de notre conduite loyale, franche, droite, invariable

(1) Vanbraam, *Voyage de l'ambassade de la Comp. des Ind. orient. en Chine*. Paris, 1798, vol. 1, pag. 28. Le climat de Canton s'oppose peut-être à une trop grande application, dit Barrow, *Voyage en Chine*, traduct. franç. tom. 3, pag. 149. *Voyez* les traductions du chinois qui se trouvent à la fin de notre ouvrage.

Digitized by Google

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. *La Sérique des anciens a été la Chine.* . . . . . Page 5

II. *Preuves ultérieures.* 14

III. *Océan sérique.* 27

IV. *Océan oriental des anciens.* 34

V. *La Chine de Ptolémée.* 45

VI. *Réponse aux objections.* 52

VII. *L'Océan oriental des anciens n'étoit pas le golfe de Bengale.* 61

VIII. *Château ancien de la Scythie* . . . 72

IX. *Pierre précieuse de l'orient.* 82

X. *Premiers voyages des Grecs à la Chine.* 97

XI. *De la toison d'or* 113

XII. *Sur les plus anciens vases de la Grece et de la Chine.* 139

Digitized by Google

Frontispice d'un temple Chinois à Canton 159
Explication du frontispice 161
Inscriptions sur le frontispice, etc. 165

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 54, *note* 2, Avienius, *lisez* Avieni.
65, *ligne* 10, ces noms, *lisez* les noms.
71, *note* 1, Bantæ, *lisez* Batnæ.
73, *ligne* 10, le génitif tour, *lises* le génitif précede, etc.
75, *ligne* 4, que le, *lisez* que *Taschkand*, etc.
Id., *ligne* 6, tous les héros, *lisez* tous ces héros.
106, *note* 4, ἐαθῆλος, *lisez* ἐσθῆλος.
112, *note* 3, *ajoutez* Lucan. *Pharsal.* lib. 10, v. 141 et suiv.
116, *note* 3, Orrum, *lisez* Ornum.
120, *note* 3, Mensæ, *lisez* Meuse.
140, *note* 5, ηακλιους, *lises* Ηϱακλιους.

Digitized by Google

NOUVELLES PREUVES

QUE

LA CHINE

A ÉTÉ CONNUE DES GRECS.

Digitized by Google

NOUVELLES PREUVES

QUE

LA CHINE

A ÉTÉ CONNUE DES GRECS,

ET QUE

LES SÉRÈS DES AUTEURS CLASSIQUES

ONT ÉTÉ DES CHINOIS.

La question déja intéressante par elle-même, si la Chine, ce grand pays à l'extrémité de l'Asie, a été connue des Grecs ou non, et si ces *Sérès*, que nous rencontrons presque à chaque page dans les auteurs classiques, ont été ou non des Chinois; cette question l'est devenue beaucoup plus de nos jours, depuis que des géographes aussi célebres que *d'Anville*, et aussi métho-

Digitized by Google

diques que *Gossellin*, ont fait de nouvelles recherches qui contestent cette vérité. Or comme il arrive souvent que le seul nom de personnages illustres suffit pour en imposer à ceux qui, n'ayant pas le temps de se livrer à de longs examens, se voient dans la nécessité de suivre l'autorité d'autrui, il est arrivé que deux géographes modernes, dont les ouvrages élémentaires sont entre les mains de tout le monde, ont suivi plus ou moins de près leurs traces. On peut assurer, dit *Mentelle*, que la *Sérique* décrite par Ptolémée étoit au nord-ouest du pays appelé actuellement la Chine[1]. Il est évident, dit *Pinkerton*, que la Sérique décrite par Ptolémée ne peut être aucun autre pays que la petite Bucharie[2]. L'un et l'autre se réunissent à enseigner, avec d'Anville et Gossellin, que les Grecs n'ont

(1) *Encyclopédie méthodique*, tom. 3. Paris, 1792, art. *Sérica* et *Sérès*.

(2) Pinkerton, *modern Geography*, vol. 2, pag. 372 et suivantes.

jamais eu connoissance de la Chine, et que la *Sérique* des anciens a été plus occidentale.

Quoique *de Guignes* ait, dans plus d'un endroit de ses écrits, déclaré que les *Sérès* étoient des Chinois, cependant cet homme laborieux, auquel la république des lettres doit beaucoup, malgré les critiques de ses adversaires, n'a pu traiter toutes les questions à la fois.

En donnant notre Essai de *Numismatique chinoise* à l'Europe littéraire, nous avons cherché à diminuer la sécheresse d'une matiere aussi stérile, en y joignant une recherche sur deux points également intéressants, l'un sur les *Sérès*, l'autre sur les *Vases murrhins*. Lorsque M. *Sylvestre de Sacy*, en s'appuyant sur l'autorité de d'Anville, a posé pour principal argument contre la premiere de nos assertions les recherches que ce géographe a faites,

« Il est si difficile, dit-il, en fait de géographie « ancienne, de s'écarter des opinions de d'An-

« ville, sans se jeter dans des erreurs, et sans « risque de plonger cette science dans la confu- « sion d'où il l'a tirée, que ces objections feront « peut-être plus d'impression sur la plupart des « lecteurs que les raisonnements de M. *Hager* ».

Pour mettre la plupart des lecteurs en état de juger si nos raisonnements sont fondés ou ne le sont pas, nous récapitulerons d'abord, avec la plus grande briéveté, les principaux arguments sur lesquels nous nous étions fondés, en déclarant que la Sérique des anciens a été la Chine. Nous y ajouterons de nouvelles preuves. Enfin nous répondrons aux objections de notre adversaire et ami avec cette politesse qui fait le principal agrément dans ces sortes de discussions. En réfutant l'opinion de quelques savants de la France sur la Sérique, nous ne faisons que prendre la défense d'autres savants français non moins respectables qui ont été de notre opinion.

CHAPITRE PREMIER.

La Sérique des anciens a été la Chine.

Les principales preuves que nous avons apportées à la fin de la *Numismatique chinoise*, pour affirmer que la Sérique des anciens a été la Chine, sont que ce pays a été le pays de la soie depuis les temps les plus reculés, et cela d'après les témoignages les plus graves et les plus authentiques des historiens du pays; que des auteurs étrangers des siecles suivants les ont appuyées par leurs suffrages; et que tout cela se trouve confirmé par le commerce prodigieux en soie que la Chine continue à faire avec toutes les nations civilisées [1].

Si les anciens ont donné deux noms différents à cette immense contrée, s'ils ont appelé *Sérique*

(1) *Numismatique chinoise*, page 102 et suivantes.

sa partie septentrionale, et *pays des Sines* la partie qui est au midi, on en peut assigner pour raison que la soie ne se cultivoit que dans le nord, et que le midi de la Chine étoit d'abord un pays inculte, qui n'a été conquis et connu que par la dynastie des *Tsin*, qui y a introduit la premiere civilisation [1].

Si on avoit besoin de preuves ultérieures que la Chine ancienne ne comprenoit pas la partie méridionale, on en trouveroit une dans les quatre montagnes du Sacrifice, situées aux quatre extrémités de l'empire, et par lesquelles on désignoit anciennement toute la Chine [2]. La montagne méridionale (*Heng-chan*), qui étoit dans la province appelée aujourd'hui *Kiang-nan*, prouve que l'extrémité méridionale de la Chine ne s'étendoit pas à l'Océan [3].

(1) *Numism. chin.* p. 109 et 134.

(2) *Se-yo*, dans le *Chou-king*, trad. franç. p. 8 et 17, et *Carte de l'anc. Chin.* dans Mailla, t. 1, p. 60.

(3) Dans les *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 187, pl. 7,

Si les Grecs donnerent un nom propre à la partie septentrionale, d'où ils tiroient la soie, c'est que la Chine à cette époque n'avoit pas encore de nom propre à lui donner : elle étoit divisée en différentes principautés indépendantes, comme l'Allemagne du temps de Tacite; du pays des *Tcheou*, du pays de *Tchao*, de celui de *Tsin*, et plusieurs autres [1].

Enfin le souverain du pays des *Tsin* se rendit maître de toutes ces provinces septentrionales; il subjugua la partie méridionale, jusqu'alors indépendante, et se nomma le premier *empereur* de la Chine. Tous ces pays réunis, qui forment la Chine d'aujourd'hui, reçurent par-là un nom propre, celui de l'empire de Tsin (*Tsin-tchao* [2]). C'est de-là sans doute que les peuples limitro-

il y a une méprise ; au lieu de *Tchang-chan*, montagne septentrionale, on a mis une seconde fois *Heng-chan*.

(1) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, tom. 1.

(2) Gaubil, *Observat. mathém.* Paris, 1732, vol. 2, pag. 418.

phes donnerent à ce grand pays le nom de *Tsin*. Les Cochinchinois et les Siamois l'appelerent *Sin* ou *Tchin*[1]. Dans la langue samscrite, la mere de toutes les langues indiennes, on l'a appelé *Tchina*[2]. Les Persans et les Arabes l'appelerent *Tchin* et *Sin*[3]. Enfin les Indiens et les Cachemiriens non-seulement l'appelerent *Tchin*, mais pour distinguer l'ancien pays des *Tsin*, ou la Chine proprement dite, du nouveau pays conquis, ils appelerent le premier simplement *Tchin* ou Chine, et le second *Maha-tchin*, qui veut dire grande Chine[4]. C'est d'après eux que les Turcs disent *Tchinü-mátchin*[5], c'est-à-dire Chine et grande Chine, et que les Syriens entendent par *Sin* et *Masin*, la Chine septentrionale et méridionale[6].

(1) Trigaut, *de Christiana expedit. ad Sinas*, l. 1, c. 1.

(2) Jones, *Disc. on the Chin. Asiat. research.*, vol. 2.

(3) Richards. *ar. and pers. Dict.*

(4) *Numismatique chinoise*, p. 95.

(5) Meninski, *Lexic. arab. persic. turcic.*

(6) Asseman. *Bib. or.* t. 3, part. 2.

Il n'est donc pas étonnant que les anciens géographes grecs et romains aient également distingué deux pays, d'autant plus qu'ils n'apprirent à les connoître ni dans le même temps, ni par la même voie. La partie septentrionale, ou la *Sérique*, ils la connurent plus anciennement par sa production de la soie, et par le moyen des caravanes qui s'y rendoient par la Médie et la Scythie par terre. La partie méridionale, ou le pays des *Sines*, ils ne le connurent que plus tard, par la navigation dans la mer des Indes qui étoit encore dans son enfance; ils le comprirent pour cela souvent aussi sous le nom général d'*Inde*, le nom propre *Tsin* n'étant pas arrivé à leur connoissance.

Au reste, nous trouvons qu'un auteur grec, contemporain du souverain de *Tsin*, de celui qui réduisit toute la Chine sous son sceptre, connut le nom de *Tsin* dès ce temps-là, et l'attribua même à la Chine septentrionale. Cet au-

teur est *Eratosthènes*, le prince des géographes anciens : il étoit non seulement contemporain du souverain de *Tsin*, mais il lui a survécu de beaucoup d'années, étant mort dans un âge très avancé. *Evergète* l'avoit appelé à Alexandrie, et cette capitale étoit dès-lors célebre par son commerce maritime avec l'Inde[1]. Les Grecs étoient en même temps maîtres de la Bactriane; et si nous ajoutons foi à cette inscription grecque, connue sous le nom de *Monument d'Adulis*, Evergète lui-même poussa ses conquêtes jusqu'à la Bactriane.

Eratosthènes eut donc par-là la plus belle occasion d'apprendre les conquêtes du premier empereur de la famille des *Tsin*, soit par la voie de terre, soit par la voie de mer. C'est à la même époque que le nom des *Tsin* dut retentir dans toute l'Asie. Et voilà pourquoi nous ne

(1) Voyez la savante *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens*, par M. Ameilhon. Paris, 1766.

trouvons ni dans Hérodote, ni dans aucun autre auteur grec antérieur à Eratosthènes le nom de *Thinæ* ou *Tsin*. Eratosthènes est le premier chez qui nous trouvons le mot Θιναι. Il donna ce nom à la capitale de la Chine ; il l'appela *Thinæ*, comme on appelle de nos jours *Siam* la capitale du Siam, ou *Cachemir* la capitale du Cachemir, faute de savoir leur vrai nom [1].

Eratosthènes plaçoit *Thinæ* à l'extrémité de l'Asie orientale, près de l'Océan, et sous la latitude du mont *Taurus*, c'est-à-dire à environ 36 degrés. Or cette latitude correspond de près avec celle de la résidence du souverain, dans la Chine septentrionale [2].

Mais une preuve que la *Thinæ* d'Eratosthènes étoit la capitale de la Chine, c'est qu'un autre auteur grec, qui a fleuri deux ou trois siecles après Eratosthenes en Egypte, atteste non seu-

(1) La capitale du *Siam* s'appelle *Bancok* ; celle du *Cachemir* est nommée *Sri-nagar*.

(2) *Numismat. chin.*, p. 114.

lement que *Thinæ* ou *Thina* étoit une grandissime ville, située à l'extrémité de l'Asie, vers le nord, mais il ajoute que c'est le pays d'où l'on apporte de la soie[1]; et à cette soie il ne donne pas le nom de μέλαξα ou βυσσος, ou quelque autre nom semblable, et qui pourroit être équivoque; il lui donne pour épithete le nom de la *Sérique*[2].

Voilà donc une preuve évidente que *Thina* ou *Thinæ* étoit dans la Sérique. Avant Eratosthènes aucun auteur grec ne parle de *Thinæ*, ni d'aucun endroit situé à l'extrémité de l'Asie. Il n'est question que des Scythes vagabonds et de Massa-Getes vers le nord, ou d'Indiens et d'Ethiopiens incivilisés vers le midi. Après Eratosthènes plusieurs auteurs grecs ont parlé d'un endroit situé à l'extrémité de l'Asie, appelé *Thinæ* ou *Sinæ*[3]. Du temps d'Eratosthènes régna le premier em-

(1) *Numismat. chin.*, p. 116.

(2) Τὸ ἔριον, καὶ τὸ νῆμα, καὶ τὸ ὑφάγιον τὸ σηρικὸν.

(3) Marcian., *Peripl.*, lib. 1. Stephan., *de urb. et pop.*, *voce* Σίναι.

pereur des *Tsin*, à l'extrémité de l'Asie. Eratosthènes est le premier auteur grec qui parle de *Thinæ*, située à l'extrémité de l'Asie. Les principaux peuples de l'Asie appellent la Chine jusqu'à nos jours *Tsin*, *Tchin* ou *Sin*. *Thinæ* signifioit donc la Chine, ou la capitale de la Chine Enfin *Thina* étoit un pays d'où venoit la soie, ou les productions sériques. *Thina* ou *Thinæ* étoit donc dans la *Sérique;* la Chine et la Sérique sont donc le même pays.

CHAPITRE II.

Preuves ultérieures.

MAIS une preuve ultérieure que la Sérique étoit la Chine, c'est que pendant que les Grecs des siecles suivants continuerent à appeler le pays de la soie *Sérique*, d'autres auteurs contemporains continuerent à appeler le pays où la soie abonde *Chine*, ou d'un nom qui ressemble à celui de *Chine*.

Moïse de Chorène, auteur arménien du cinquieme siecle, dit qu'entre le nord et le levant de l'Asie il y a un pays qui abonde en soie, que ses habitants sont des fabricants en soie riches et opulents, et que ce pays-là s'appelle *Dgenastan*[1]. Dépouillons *Dgenastan* de sa derniere

(1) Mos. Choren., *Geograph.* et *Hist. armen.*, lib. 2, cap. 78.

syllabe, qui y est jointe, comme dans *Hindoustan*, *Turque-stan*, *Tatari-stan*, il nous restera le mot *Dgena*. *Dgena* a un grand rapport avec *China* ou Chine; s'il y a quelque différence, elle n'est pas plus grande que celle que l'on rencontre de nos jours dans ce nom, lorsqu'il est prononcé par des Italiens ou des Anglais[1]. Enfin *Dgenastan* signifie en arménien ancien la Chine, ou la partie septentrionale de la Chine[2]. La Sérique étoit donc la Chine.

Moïse de Chorène, en parlant du *Dgenastan*, dit que les habits, qui ailleurs ne se portent que par la noblesse, ou les gens aisés, y étoient communs et ordinaires[3]. Voilà un beau témoignage, que dès ce temps-là les habits en soie étoient communs et ordinaires à la Chine. Un des deux voyageurs mahométans qui y ont été

(1) Les Italiens prononcent ce pays *tchina*, les Anglais *tchaïna*.

(2) Mekhitar, *Diction. armen.*

(3) Mos. Choren., *Hist. armen.* lib. 2, cap. 78.

quatre siecles après, en rapporte la même particularité[1]. Et cette abondance de la soie sert encore à confirmer que la Chine étoit la Sérique.

Mais le témoignage qui selon nous est péremptoire, et que M. de Sacy dans son analyse a omis, est celui de *Cosmas*, auteur grec du siecle suivant. Cet auteur, qui avoit voyagé en Asie, et qui avoit été marchand lui-même, dit en termes généraux, que le pays de la soie (ἡ χώρα τοῦ μεταξίου), pour lequel on entreprend un si long voyage, s'appelle *Tzinista*. C'est le dernier pays de l'Asie, dit-il, et il est borné à l'est par l'Océan[2]. Sans prendre notice de la Sérique, sans faire aucune mention des Sérès, Cosmas ne parle que de *Tzinista*, et il dit que c'est de *Tzinista* qu'on apporte la soie en Perse[3].

Tzinista, dépouillé de sa derniere syllabe,

(1) *Numismat. chin.*, p. 102.
(2) *Numismat. cit.*, p. 148.
(3) Cosm. Indicopl., *topogr. christ.*, lib. 2 et 11.

comme *Dgenastan*, représente dans *Tzin* le pays de l'empereur de *Tsin*, ou la Chine. D'ailleurs *Tzinistan* signifie en persan la Chine. Les Nestoriens, qui de la Perse passerent à la Chine un siecle après, appelerent ce pays *Tzinistan*[1]. Enfin la position géographique de *Tzinista* est si bien déterminée par Cosmas, qu'il est impossible d'y méconnoître la Chine.

Le pays de la soie étoit donc, dans le sixieme siecle, la Chine; c'est de la Chine qu'on portoit la soie en Perse du temps de Cosmas, contemporain de l'empereur Justinien. Or du temps de Justinien c'est la Sérique qui étoit le pays de la soie; c'est de la Sérique qu'on portoit la soie en Perse[2]. La Sérique et la Chine étoient donc le même pays.

Cette Sérique d'ailleurs n'étoit pas un petit

(1) *Monum. siganf.* Dans Kircher *Chin. illustr.*, et dans Assemanni, *Biblioth. orient.*

(2) Theophan. Byzant. *Eclog. Histor.* Procop. Cæsar. *de bello Goth.* lib. 4, cap. 17.

pays pour pouvoir rester inconnue. *Bardesanès* l'appelle un pays grandissime[1]. *Agathemer* dit qu'elle est un des plus grands pays de l'Asie[2]. *Pline* la compare aux Indes et à l'Arabie[3]. Cosmas, écrivain grec, qui avoit voyagé lui-même en Asie, ou du moins composé une topographie asiatique, ne pouvoit donc pas ignorer ce grand pays; il ne pouvoit pas dire que le pays de la soie s'appelle *Tzinista*, s'il y eut eu un autre pays appelé *Sérique*, ou si *Sérique* et *Tzinista* eussent été deux contrées différentes. Reste donc à conclure que c'étoit le même pays sous deux différentes dénominations.

La même synonymie se rencontre dans d'autres contrées. Les Grecs appelerent les isles dont est composée l'Angleterre *Cassiterides*, et les Romains *Britannia*. De nos jours les Allemands

(1) Ἐν ἐκείνῃ τῇ μεγίστῃ χώρᾳ. Bardesanes, *apud Euseb. Præparat. Evangel.* lib. 6, cap. 10.

(2) *Numismat. cit.* pag. 125.

(3) Plin. lib. 12, cap. 18.

sont appelés *Germains* par les Anglais, *Tudesques* par les Italiens, et *Nemètes* par les Russes, les Hongrois, et les Turcs.

Cette différente dénomination de la Chine a subsisté encore dans les siecles suivants. Les Grecs ont continué à parler de la Sérique, et n'ont jamais parlé de la Chine[1]. Les Orientaux ont toujours parlé de la Chine, et n'ont jamais fait mention de la Sérique[2].

Enfin, ni les voyageurs vénitiens, qui se rendirent par la *Tana* et le nord de la mer Caspienne à la Chine[3], ni les religieux qui traverserent à différentes époques la Tartarie méridionale[4], ne trouverent jamais ce pays des Sérès, pays qui ne pouvoit être au-delà du cin-

(1) Isidor. *Etymolog.* l. 14, c. 3. Suid. *Lexic. græc.* Σηρικὴ. Tzetzes, Eustathius, Heliodorus, etc.

(2) Ibn Haukal, *Orient. geogr. Geograph. nub.* Rabbi Benjam. Tudel. Abulfeda, etc.

(3) Balducci Pegoletti, *della decima e delle altre gravezze*, etc. Lisbona e Lucca, 1765, tom. 3.

(4) Bergeron, *Voyages faits principalement en Asie dans les douzieme, treizieme, etc. siecles.*

quantieme degré, s'il y avoit des vers à soie. Ces voyageurs parlent soit du pays de *Sin*, soit du *Cataï*, qui étoit le nom de la Chine septentrionale; mais aucun d'eux n'a jamais découvert la Sérique. *Rubruquis* croyoit plutôt que les Sérès avoient été dans la Chine [1]. Sérique n'est donc qu'un nom inventé par les Grecs pour désigner la Chine.

Si la Sérique et la Chine ont été le même pays, on auroit dû s'attendre que quelqu'un des anciens ait réuni les deux noms dans ses écrits. Et c'est ce qui est arrivé plus d'une fois. Nous avons déja vu que *Thina* a été placée dans la Sérique; nous verrons aussi que *Sera* a été placée dans la Chine.

Moïse de Chorene dit que la résidence du roi de *Dgenastan* est à *Suria* [2]. *Suria* est un peu dif-

(1) Rubruquis, *Voyag. en Tartarie*, ch. 28, c'est-à-dire dans la Chine septentrionale, le *Catai*.

(2) Mos. Choren. *Geograph.* pag. 367, ou, selon la prononciation de Whiston, *Syria*.

férent de *Sera*, il est vrai ; mais les Arméniens corrompent les mots étrangers qu'ils adoptent : ils disent *Buembeues* pour *Pompeus*, et *Ghigheron* pour *Ciceron*. Au reste, la position que ce géographe donne à *Suria* ne nous laisse aucun doute que c'est la même ville que *Sera*. Il déclare d'abord qu'il suivoit *Ptolémée* et *Pappus*, deux géographes d'Alexandrie. Puis, comme Ptolémée place *Sera* au nord du pays des *Sines*, à l'est de la Scythie, et à l'ouest de la *terre inconnue*, Moïse de Chorene place *Suria* au nord du pays des Sines, à l'est de la Scythie, et à l'ouest de la *terre inconnue*. *Suria* et *Sera* sont donc le même nom ; la capitale de la Sérique et de la Chine est donc dans le même endroit. D'ailleurs Moïse ajoute que le roi de la Chine réside à *Suria*. Or le souverain de la Chine n'a jamais résidé à *Suria*, puisque les Chinois n'ont point de *R* dans leur idiome, ni de capitale qui approche de ce nom. Reste donc à conclure que *Suria* est un nom cor-

rompu de *Sera* ou *Sira* (Σήρα), capitale de la Sérique.

Quant au terme *Dgenbakour*, qui suivant Moïse est le nom du roi de la Chine, M. de Sacy, si habile à déchiffrer d'anciennes inscriptions, a expliqué très heureusement ce nom exotique. *Dgen-bakour*, dit-il, est corrompu de *Tchin-fagfour*. *Faghfour*, c'est le nom que les Persans et les Arabes donnent aux souverains de la Chine. *Dgen-bakour* signifie donc souverain de la Chine.

Nous ne pouvons qu'applaudir à la justesse de cette étymologie : nous ajouterons seulement que la raison pour laquelle Moïse de Chorène a écrit *Bakour* pour *Faghfour*, c'est parceque les Arméniens n'avoient point de *F* du temps de cet auteur; la lettre *F* manquoit dans leur alphabet, comme elle manque de nos jours dans le *samscrit*, le *bengali*, et autres alphabets des Indes. Les Arméniens y suppléoient donc, soit par un

P, comme les Hébreux, soit par un *P-h* ou un *B,* comme les Indiens. La lettre *F,* qui se trouve aujourd'hui dans l'alphabet arménien, n'a été adoptée que vers le quatorzieme siecle de l'ere chrétienne; aussi est-elle la derniere de leur alphabet, et sa forme prouve qu'elle a été empruntée du grec.

Quant au terme *Faghfour, Golius* a cru que ce nom n'étoit pas chinois, mais *scythique,* ou du moins étranger[1] : il paroît même que plusieurs orientalistes ignorent qu'il est dérivé du chinois; cependant le P. *Martini* a déja fait voir qu'il descend du chinois. *Vang-fou* est le titre que l'on donne aux princes du sang : il signifie *maison royale* ou *famille souveraine.* Les Tartares donnerent ce titre aux souverains de la Chine méridionale, après que ceux-ci avoient perdu la partie septentrionale : ils leur refuserent le titre d'empereur (*Hoang-ti*), parcequ'ils avoient élu

(1) Golius, *de Catayo.*

un empereur de leur propre nation[1]. En effet, *Marc-Paul*, voyageur du treizieme siecle, appelle le souverain de la Chine méridionale *Facfour*. *Dgen-bakour* signifie donc *souverain de la Chine*

Voilà *Suria* ou *Sera* devenue capitale de la Chine; voilà l'empereur de la Chine placé dans la capitale de la Sérique; et voilà la Sérique et la Chine réunies dans le même pays.

Mais nous avons une derniere preuve de cette identité dans ce précieux monument qui a échappé au naufrage des anciennes cartes, dans la *Table théodosienne*. Nous y trouvons *Sera*, la capitale (*Sera major*), à la fin de cette chaîne de montagnes qui, suivant les anciens auteurs et les voyageurs modernes, s'étend de-

(1) Martin. *Atl. sinic.* pag. 87. On pourroit opposer que du temps de Moïse de Chorene les Tartares n'avoient pas encore eu d'empereur de leur nation en Chine; et on pourroit répondre que *Vang* étoit l'ancien titre des *rois* de la Chine, avant qu'ils fussent des *empereurs*, et que *Fou* est un titre d'honneur pour les hommes, comme dans *Cong-fou-tsé*, dont le vrai nom est *Cong*.

puis l'occident de l'Asie jusqu'à son extrémité orientale. Ces montagnes portoient différents noms, selon les différentes contrées qu'elles traversoient; à leur extrémité orientale on les appeloit *montagnes sériques*[1], parceque c'est là qu'étoit la Sérique.

Cette *Sera major* étant donc située aux confins de ces montagnes, et près de la mer orientale, dans la plus ancienne carte qui nous reste du temps des Romains, se trouve précisément là où Eratosthènes avoit placé *Thinæ;* elle est sous la latitude et longitude de la Chine septentrionale: enfin elle prouve que *Sera* étoit dans la Chine septentrionale, et que la Sérique et la Chine ont été le même pays.

Tant de preuves réunies devroient suffire à tout lecteur impartial pour le persuader que Chine et Sérique sont deux mots qui ont la même signification. Néanmoins en voyant que

(1) Ptolem. *Geograph.* lib. 6, cap. 16.

Ptolémée, qui a joui jusqu'à nos jours d'une si grande réputation, a placé à l'est de la Sérique, non la mer orientale, comme ses prédécesseurs, mais une *terre inconnue* (αγνωστὴ γὴ), et que cette terre inconnue a induit plusieurs autres géographes à éloigner la Sérique de la mer orientale, nous avons cru devoir lui opposer un *Océan sérique*, c'est-à-dire une mer qui borne l'Asie du côté de l'orient, et qui, en portant l'épithete solennelle de *sérique*, prouve incontestablement, contre Ptolémée, que la Sérique étoit baignée par la mer orientale. C'est ce que nous sommes en état de prouver par le témoignage de plusieurs géographes romains.

CHAPITRE III.

Océan sérique.

Les Romains, dit l'auteur de la Cosmographie attribuée à *Aethicus*, devenus maîtres du globe, et ayant pénétré, moyennant leurs triomphes, par toute la terre, ont trouvé qu'elle étoit environnée par l'Océan[1]. *Agrippa*, gendre d'Auguste, qui avoit acquis par-là de grands moyens pour composer sa cosmographie, en parlant des peuples qui environnent la mer Caspienne, dit qu'ils sont bornés à l'est par l'*Océan sérique*[2]. Si la Sérique n'eût pas été près de l'Océan oriental, Agrippa n'auroit pas appelé cet Océan là *sérique*. Les anciens, dit *Aeneas Sylvius*, appelerent l'Océan qui enveloppe l'extrémité de la terre,

(1) *Omnem terram Oceani limbo circumdatam invenerunt.* Aethicus, *Cosmograph.* sub init.

(2) *Numism. cit.* pag. 131.

d'après les rivages qu'il baignoit, tantôt Océan espagnol, tantôt gallique, et tantôt sérique[1]. La Sérique étoit donc baignée par l'Océan oriental, comme l'est aujourd'hui la Chine.

Les géometres envoyés par *Théodose-le-Grand*, dans le quatrieme siecle, répéterent ce qu'avoit dit Agrippa du temps d'Auguste : l'Océan sérique étoit, selon eux, le nom de l'Océan oriental, sous la latitude de la mer Caspienne[2].

Cet Océan sérique se retrouve ensuite et dans *Paulus Orosius*, écrivain du cinquieme siecle, et dans *Julius Orator*, et dans *Isidore*, écrivain du septieme siecle[3] : ils le placent, comme l'a fait Agrippa, à l'extrémité de l'Asie orientale,

(1) *Veteres.... Oceano qui extremas amplectitur terras, a suis littoribus nomina indiderunt, Hispanicum, Gallicum,.... Sericum appellantes.* Aeneæ Sylv. *Cosmograph.* cap. 11.

(2) *Numismat. cit. ibid.* Quand même ce ne seroit que l'ouvrage d'un auteur du huitieme ou neuvieme siecle, comme quelques critiques le prétendent, il prouveroit toujours ce que l'on en pensoit du temps de *Charlemagne.*

(3) Isidor, *Etymolog.* lib. 14, cap. 3. *Numismat. cit.* p. 131.

où d'autres auteurs, que nous verrons après, placent les Sérès. Enfin le géographe de Ravenne, postérieur à *Isidore*, nous dit en termes exprès que la Sérique confine avec l'Océan[1], et que l'Asie orientale est terminée par l'Océan sérique, qui vient de l'Inde sérique, ainsi que les Bactriens l'appellent[2].

La Sérique étoit donc bornée par l'Océan oriental, et non par une terre inconnue, comme disoit Ptolémée, dont l'autorité ne doit plus nous éblouir. Un géographe moderne déclare que Ptolémée a usurpé une partie de cette grande célébrité qu'il a conservée jusqu'à nos jours[3]. *Cluver* a déclaré avant lui que Ptolémée peut avoir été un bon mathématicien, mais

(1) *Cui patriæ Sericæ confinatur Oceanus.* Ravenat. Anon. *Geograph.* lib. 2, *de Asia.*

(2) *A parte septentrionali habet totus mundus finem prædictum Oceanum* (Sericum), *qui venit de India serica Bactriana*, lib. 5; ou comme il dit dans le livre 2, *Patria, quæ dicitur India serica Bactrianis.*

(3) Gossellin, *Géogr. des Grecs analys.* p. 118.

qu'en fait de géographie il s'est montré peu habile[1]. Enfin Tzetzès, auteur du douzieme siecle, a remarqué avant Cluver que les poëtes et les orateurs, les philosophes, les historiens, et les géographes, ont enseigné que la terre est environnée par l'Océan. Ptolémée seul, dit-il, affirme le contraire[2].

Or les voyages maritimes des Portugais nous ont déja prouvé la fausseté d'une partie de cette terre inconnue, c'est-à-dire depuis la côte orientale de l'Afrique, où elle devoit commencer, suivant Ptolémée, jusqu'à l'Inde, lorsqu'après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance ils traverserent l'immense espace de l'Océan, et se rendirent aux Indes orientales, sans rencontrer aucun obstacle. Et par le récit de Moïse de Chorène nous verrons que sa partie ultérieure, celle qui

(1) Cluver, *German. antiq.* præfat.

(2) Μόνος ὁ πτολεμαῖος δὲ κυκλοῦν οὐ λέγει πᾶσαν. Tzetzès, *Variarum Historiarum* chiliade 8, historia 212.

depuis les Indes devroit se prolonger vers le nord et envelopper toute la côte orientale de l'Asie, n'est qu'une région chimérique, imaginée par Ptolémée à la place de l'Océan.

L'auteur arménien, qui suit les traces de Ptolémée, déclare, au commencement de sa géographie, qu'il ne croit pas que toute la terre soit entourée par l'Océan [1]. Il y a des auteurs, comme *Constantin d'Antioche,* dit-il, qui enseignent que toute la terre est renfermée par l'Océan. Quant à moi, j'aime mieux suivre Ptoléinée, qui nie que la terre habitable soit environnée par l'Océan [2].

Voilà une preuve, tirée d'un géographe du cinquieme siecle, que cette terre inconnue ne formoit pas une partie du continent de l'Asie, comme on a cru jusqu'à nos jours : elle devoit

(1) *Neque ut nonnulli ajunt, omnia Oceano circumcludi puto, sed Ptolemæo potius assentior.* Mos. Choren. *Geogr.* translat. Whiston.

(2) Choren. cit.

seulement suppléer l'Océan, que Ptolémée n'admettoit pas; elle ne commençoit que là où commence l'Océan, reconnu aujourd'hui de tous les géographes comme limite de l'Asie orientale.

Ce n'étoit donc ni le *Tibet*, ni le *Pegou* ou le *Tonquin*, ni la *Chine* qui formoient cette terre inconnue : cette terre étoit un fantôme qui commençoit là où commence l'Océan.

Aussi Moïse de Chorène lui-même avoue que tout ce que l'on raconte de cette terre lui paroît incroyable. On rapporte, dit-il, qu'il y existe des animaux inconnus, d'une figure humaine, qui ont six mains, des jambes pelues, et des queues de dragon; moitié comme des oiseaux, moitié sans membres, et quelques-uns sans tête [1].

Or nous ferons voir que cette terre inconnue a été vraiment une terre inconnue avant Ptolémée. Nous prouverons que les auteurs qui ont fleuri avant lui, donnerent à l'Asie orientale pour

(1) Mos. Choren. *Geogr.* vers la fin.

bornes l'Océan. Enfin nous irons plus loin, et nous prouverons que Ptolémée lui-même, malgré sa terre inconnue, a reconnu la Chine, et que sa *Sérique* étoit la *Chine.*

CHAPITRE IV.

Océan oriental des anciens.

Nous avons vu qu'Eratosthènes, quatre cents ans avant Ptolémée, avoit déja enseigné que l'Asie, à son extrémité orientale, est bornée par l'Océan [1]. C'est là qu'étoit cette *Thinæ*, qui, par son nom et par sa position, convient si bien à la Chine [2].

Eratosthènes, en parlant d'un Océan oriental, n'avoit dit rien de nouveau. Cet Océan étoit déja connu aux Grecs antérieurs. *Alexandre-le-grand*, étant arrivé à l'*Hyphase*, exhorta son armée à traverser ce fleuve, pour pénétrer jusqu'à la mer orientale; car, disoit-il, la grande mer environne toute la terre [3].

(1) Strab. *geograph.* lib. 11.
(2) *Numismat. chin.* cit. p. 113.
(3) Arr. *de exped. Alex.* lib. 5, cap. 26.

On pourroit dire que ceci n'est qu'un conte forgé par *Arrien*, si le précepteur d'Alexandre, *Aristote*, n'avoit pas enseigné la même vérité. « Toute la terre habitée, dit ce grand philo- « sophe, est une isle entourée par la mer qui « s'appelle Atlantique[1] ».

Quoique le pere de l'histoire grecque, *Hérodote*, n'ait pas voulu croire que la terre est environnée par l'Océan, lui-même nous atteste que plusieurs Grecs l'avoient soutenu de son temps[2]. L'auteur ancien de l'*Hymne à l'Océan* dit que l'Océan environne le cercle de la terre à son extrémité[3]; *Euripide*, que l'Océan environne la terre[4], et *Aeschylus*, que l'Océan coule, sans se reposer, autour de la terre[5].

Il est même étonnant qu'Hérodote ait douté

(1) Ἡ οἰκουμένη σύμπασα μία νῆσος ἔστιν ὑπὸ τῆς Ατλαντικῆς καλουμένης θαλλάσσης περιῤῥεομένη. Aristot. *de mund.* cap. 3.

(2) Herodot. lib. 4.

(3) Orph. *Hymn. ad Ocean.*

(4) Euripid. *in Orest.* v. 1375.

(5) Aesch. *Prometh. viv.* v 138.

de l'existenee de l'Océan, dit *Larcher*, après ee qu'en avoit dit *Homere*[1]. Ce poëte, suivant *Strabon*, avoit été le premier à enseigner que la terre est environnée par l'Océan[2]. L'aurore, se leve, non d'une terre ineonnue, mais des flots de l'Océan[3]; et en se eouchant avee son char, elle se trouve eneore une fois près de l'Oeéan[4]. L'Océan, selon Homere, environne donc toute la terre.

Homere et Hésiode, en faisant entourer par l'Océan l'extrémité de ces boueliers énormes, dont l'un appartenoit à *Achille*, l'autre à *Hercule*, ne firent-ils pas entrevoir qu'ils croyoient le bord du continent arrosé par l'écume d'*Amphitrite*[5]?

(1) Larcher, *Hist. d'Hérodote*, nouv. édit. Paris, 1802, tom. 2, pag. 209.

(2) Strab. *Geogr.* lib. 1.

(3) Hom. *Iliad.* lib. 19, v. 1.

Oceanum interea surgens aurora relinquit.

Virgil. *Aeneid.* l. 4, v. 129.

(4) Hom. *Hymn. ad Merc.* v. 68.

(5) Hom. *Iliad.* l. 18. Hesiod. *Scut. Herc.* v. 314. Il semble cependant qu'*Homere* et *Hésiode* distinguent l'Océan de la mer. Voyez *Odyss.* l. 12, v. 1. et Hésiod. *Théogon.* v. 787.

Digitized by Google

Enfin, outre les physiciens et Homere (dit *Mela*) qui ont affirmé que la terre étoit environnée par l'Océan, c'est un fait aujourd'hui reconnu, depuis que *Cornelius Nepos* a rapporté le voyage de deux Indiens arrivés de leur pays par mer jusqu'aux côtes de l'Allemagne[1].

Pline, après avoir rapporté le même fait avec plusieurs autres, ajoute : « La terre est donc en-« tourée par la mer; et nous n'avons plus besoin « de chercher de nouveaux raisonnements, puis-« que nous le savons par expérience[2] ».

Quand même les faits rapportés par Pline et Mela ne seroient pas authentiques, on ne sauroit disconvenir qu'ils ont enseigné que la terre est entourée par l'Océan[3]. Tous les deux déclarent que l'Asie est baignée par la mer orien-

(1) Mela, *de situ orb.* lib. 3, cap. 5.

(2) *Est igitur in toto suo globo tellus medio ambitu præcincta circumfluo mari. Nec argumentis investigandum, sed jam experimentis cognitum.* Plin. *Hist. nat.* lib. 2, cap. 66.

(3) Plin. cit. lib. 6, cap. 14. Mela cit. lib. 1, cap. 2.

tale[1]; tous les deux attestent qu'en descendant de la côte septentrionale vers celle qui regarde l'orient, le premier peuple policé que l'on rencontre sont les *Sérès*[2]. Les *Sérès*, dit Mela, occupent environ le milieu de la côte orientale; les Indiens et les Scythes les deux extrémités[3].

Si Mela et Pline nous disent que les Indiens occupent une des extrémités, l'extrémité méridionale, c'est que, ne connoissant encore que le pays de la soie, ou la Chine septentrionale, ils comprirent toute la partie méridionale de l'Asie sous le nom des Indes. Strabon a fait plus, il a compris toute la partie septentrionale qui est au-delà de l'*Imaüs* sous le nom des Scythes, et la méridionale sous le nom des Indes, sans faire aucune mention des Sérès, quoiqu'il les eût connus[4]. C'est de-là qu'on a

(1) Plin. et Mela, cit.

(2) Plin. lib. cit. cap. 17. Mela, lib. 3, cap. 7.

(3) Mela, lib. 1, cap. 2.

(4) Strab. lib. 11. *Voyez* le livre quinzieme, où il compte les *Sérès* parmi les peuples qui vivent le plus long-temps.

Digitized by Google

appelé les Sérès tantôt des Scythes[1], et tantôt des Indiens[2], quoiqu'ils ne fussent ni l'un ni l'autre. *Simocatta* va même jusqu'à dire qu'il y a des Indiens dans l'Asie septentrionale, avec lesquels les Scythes voisins de la Bactriane et Sogdiane négocient. On rapporte que ces Indiens sont blancs; ils nourrissent une grande quantité de vers à soie, dont ils prennent beaucoup de soin.

C'est de-là sans doute que les Bactriens donnerent à la Sérique le nom d'*Inde sérique*, comme on voit dans l'anonyme de *Ravenne*. Ils croyoient que les Sérès étoient une espece d'Indiens, comme on appelle de nos jours *Indiens* les habitants d'*Arracan* ou du *Pegou*, quoique différents en langage, en mœurs, et en religion, des Indiens; ou comme les Orientaux de

(1) Eustath. *Commentar. ad Dionys. Perieget.*

(2) Stephan. Byzant. Σῆρες.

(3) Theophylactus Simocatta, lib. 7, cap. 9, *inter. script. Rer. Byzant.*

leur côté comprennent sous le nom de *Francs* tous les Européens [1].

Ceci n'empêche pas que les Sérès n'occupassent la côte orientale de l'Asie, et ne fussent le dernier peuple connu du continent. C'est une vérité généralement reconnue par les anciens. *Bardisanès*, en parlant des lois des principaux peuples de l'Asie, commence par les Sérès, comme les plus orientaux et les plus éloignés. « Les Sérès, dit-il, qui habitent le bord de la « terre ferme, ou qui demeurent à l'extrémité « du continent [2] ». *Cæsarius* répete les mêmes mots, et passe ensuite, comme Bardisanès, aux Indiens, et aux autres peuples plus occidentaux de l'Asie [3]. L'auteur de la description de

(1) De-là viennent peut-être aussi les *Serindi* d'*Ammien*, et la *Serinda* de *Procope*. *Clément d'Alexandrie* appelle de même les vers à soie σῆρας ἰνδικούς, des *sers indiens*. Pædagog. lib. 2, cap. 10. On sait qu'en grec σὴρ signifie un *ver à soie*.

(2) Σῆρες οἱ τὸ ἄκρον τῆς χέρσου οἰκοῦντες. Bardisan. apud Euseb. *Præparat. evang.* lib. 6, c. 10.

(3) Cæsarius, dialog. 2, *Resp.*

la terre, composée sous le regne de *Constantius* et *Constans*, débute par les Sérès, comme les plus orientaux[1]. Il passe ensuite aux Indiens, aux Persans, et autres. *Vibius Sequester*, dans son catalogue des peuples, dit : Sérès, peuple de l'Asie, sous l'orient[2]. Enfin *Julius Honorius*, en énumérant les villes de l'Océan oriental, commence par *Seres oppidum*[3].

Cette opinion s'est soutenue jusqu'aux découvertes des Portugais. Sur une mappemonde du quatorzieme siecle on trouve *Sera* à l'extrémité de l'Asie, et près de l'Océan[4]. Sur une autre du quinzieme, qui est gravée en airain, et

ad interrog. 109, tom. 1, bibliothec. VV. PP. Paris, 1624.

(1) *Exegesis totius mundi* cur. Gothofred. Genevæ, 1620, et cur. Gronov. Lugd. Bat. 1697.

(2) *Seres Asiæ, sub oriente.* Vib. Sequest. *de gentib.* Horace dit : *subjectos orientis oræ Seras.* Carm. lib. 1, od. 12.

(3) Jul. Honor. *Excerp. e Cod. Thuano bibliothec. Paris.* Lugd. Batav. 1685. Isidore de Séville commence de même par *Seres oppidum.* Etymolog. l. 14, c. 3.

(4) *Gesta dei per Francos.* Hanov. 1611, tom. 2. Marini Sanuti, Patric. Venet. *lib. secretor. fidel. cruc.*

qui appartenoit au musée du cardinal Borgia, à *Veletri*, on trouve les Sérès à l'extrémité de l'Asie, et près de l'Océan, avec cette épigraphe : *Les derniers peuples, les Sérès, qui recueillent la soie des arbres*[1].

Aeneas Sylvius, qui composa sa géographie dans le même siecle, appelle les Sérès *le dernier peuple vers l'orient*[2]. Après ces peuples, il y a l'Océan oriental, dit-il, ou selon Ptolémée une terre inconnue; pour laquelle opinion Ptolémée est presque le seul, dit Aeneas Sylvius; car tous les auteurs qui ont écrit sur la géographie, et que nous avons consultés, placent la mer des Indes au midi et au levant, sans bornes, et prétendent qu'elle fait partie de l'Océan[3]. Voilà comme les

(1) *Extremi Seres, ex arboribus colligentes sericum.* Apogr. descript. orb. terræ, sæc. 15, tab. æn. Mus. Borg. Velitr. 1797.

(2) *Ultimi ad auroram Seres.*

(3) *In qua sententia pæne solus est* (Ptolemæus). *Omnes enim, quos offendimus de situ orbis scribentes, mare Indicum ad austrum et orientem sine terminis ponunt, et partem Oceani esse volunt.* Aen. Sylv. *Cosmogr.* cap. 6, 8, et 9.

Digitized by Google

savants pensoient avant les découvertes des Portugais même ; voilà quel cas les géographes faisoient de la terre inconnue de Ptolémée.

Enfin, jusque dans le dix-septieme siecle lorsque l'Asie, au-delà de l'Imaüs, étoit tout-à-fait inconnue, et que l'on ignoroit encore ce qui existe au nord de la Chine, un des plus célebres géographes de l'Italie, *Ferrari*, déclare que la Sérique est la derniere contrée de l'Asie vers l'orient[1]. Cette *Sérique*, dit-il, ainsi que le pays des *Sines*, Ptolémée les fait contigus, à l'orient, d'une terre inconnue, tandis qu'il n'y a point là de terre, dit-il, mais la mer orientale[2].

(1) *Serica regio Asiæ extrema ad orientem.*

(2) *Hanc, sicuti et terram Sinarum, Ptolemæus terræ incognitæ finitimam ad ortum facit, cum ibi nulla terra sit, sed mare Eoum.* Philipp. Ferrar. *Lexic. geograph.* voce *Serica.*

Digitized by Google

CHAPITRE V.

La Chine de Ptolémée.

Mais voyons enfin si Ptolémée lui-même, malgré sa terre inconnue, n'a pas placé la Sérique dans la Chine.

Quiconque a lu les sixieme et septieme livres de sa géographie ne pourra désavouer qu'il place la Sérique à l'est de la Scythie orientale, ou de celle qui est au-delà de l'Imaüs, et à l'extrémité de la terre habitable ou habitée (οἰκουμένης); après quoi il n'y a plus à l'orient qu'une terre inconnue, qui contient des marais dans lesquels croissent de grands joncs[1].

Au midi de cette Sérique Ptolémée place le

(1) Ptolem. *Geogr.* l. 1, c. 17; l. 2, c. 15, et l. 7, c. 5. Ces joncs sont si épais, que pour se frayer un chemin à travers il faut les séparer l'un de l'autre. Marcian. Heracleot. *Sinar. peripl.* tom. 1. *Geograph. veter. scriptor. græc. min.* Oxon. 1698.

pays des *Sines*, qui est aussi la derniere terre connue de l'Asie, sous la même longitude. Ce pays des *Sines* est à l'est de l'Inde, de celle même qui est au-delà du Gange, et il est terminé à l'orient par la même terre inconnue, comme la Sérique[1].

En sorte que la *Sérique* et le pays des *Sines* sont les derniers pays connus de l'Asie orientale; ils sont au-delà de toute la Scythie et de toutes les Indes.

Il répete les mêmes mots dans le cinquieme chapitre du septieme livre, où, en récapitulant les principaux articles de sa géographie, il dit que la partie habitable du globe est terminée à l'orient par la terre inconnue, par les Sines, et par les peuples de la Sérique.

Cette terre inconnue, qui forme la barriere orientale de ces deux nations, l'une au midi et l'autre au nord, descend, selon Ptolémée, jus-

(1) Ptolem. lib. 8, cap. 2 et 3.

que dans la mer des Indes, et va se joindre à la côte orientale de l'Afrique, comme nous l'avons vu.

Les voyages des Portugais ont prouvé l'inexistence de cette terre, quant à sa partie méridionale; et le témoignage de Moïse de Chorène, de Tzetzès, et d'Aeneas Sylvius, prouve que la partie ultérieure n'est pas moins fictive, que c'est une terre imaginée à la place de l'Océan, et rejetée par presque tous les géographes.

En effaçant cette terre de notre table de l'Asie avec l'éponge de la critique, voilà le pays des Sérès et des Sines sur le bord de l'Océan oriental, pays dont la partie septentrionale, visitée par les caravanes grecques, et peut-être aussi par les romaines[1], fut appelée Sérique; et dont la partie méridionale, conquise par la dynastie des *Tsin*, et visitée plus tard par les

(1) Comme il semble par ce passage de Pline : *Cætera eadem quæ nostri negotiatores.* Histor. nat. lib. 6, cap. 22.

navigateurs, fut appelée le pays de *Tsin* ou des *Sines*.

Ce pays, tout réuni, est si grand, qu'il a formé plusieurs fois deux puissants royaumes, celui du nord (*Pe-tchao*), et celui du midi (*Nan-tchao*). Celui du nord fut appelé pendant plusieurs siecles *Kitaï* ou *Cataï;* et c'est ce *Cataï*, dont la vraie situation a si long-temps exercé les géographes[1]. Ils s'accordent cependant presque tous à placer la Sérique des anciens dans le Cataï[2].

La partie méridionale fut appelée *Má-tchin* ou *Má-sin;* et voilà le pays des Sines de Ptolémée.

Ptoléinée, ayant appris à connoître ces deux pays par deux voies opposées et sous deux noms différents, regardant l'un comme un pays très cultivé et abondant en soie, l'autre comme un pays sauvage et habité par des Indiens, a eu

(1) Encore les *Tartares*, et d'après eux les *Russes*, comme nous avons déja remarqué ailleurs, appellent la Chine *Kitaï*.

(2) *Voyez* Petr. Bertiüs dans son édit. de *Ptolémée*, Castaldus, Niger, Cluver, Ferrari, Corneille, la Martiniere, etc.

toute la raison pour les croire distincts. Enfin l'énorme distance qu'il y a d'une extrémité à l'autre, et le chemin opposé qu'il falloit prendre pour y arriver, durent achever de le persuader que c'étoient deux contrées différentes. Cependant la Sérique de ce géographe étoit la Chine septentrionale; et Moïse de Chorène nous ôtera là-dessus toute espece de doute.

Ptolémée place à l'est toutes les Indes, et à l'ouest de la terre inconnue le pays des Sines.

Moïse de Chorène place à l'est de toutes les Indes, et à l'ouest de la terre inconnue, le pays des Sines, ou *Sineatz*, selon la terminaison arménienne.

Ptolémée place au nord du pays des Sines, à l'est de toute la Scythie, et à l'ouest de la même terre inconnue, la Sérique, le pays de la soie.

Moïse de Chorène place au nord du pays des *Sineatz*, à l'est de toute la Scythie, et à l'ouest de la même terre inconnue, le pays qui abonde

Digitized by Google

en soie, comme Ptolémée; mais au lieu de l'appeler *Sérique* il l'appelle *Dgenastan*.

Le Dgenastan se trouve donc dans la géographie de Moïse à la place de la Sérique qui est dans la géographie de Ptolémée, et qui lui sert de regle. Dgenastan c'est la Chine. La Sérique est donc la Chine.

Moïse de Chorène, auteur du cinquieme siecle de l'ere chrétienne, lorsque la Sérique existoit encore, habitant de l'Arménie, c'est-à-dire d'une contrée de l'Asie voisine de la Perse, qu'il falloit traverser pour se rendre à la Sérique, Moïse pouvoit-il ignorer cette contrée célebre, si elle eût été réellement distincte de la Chine? Au lieu de parler de la Sérique, que l'on cherche en vain dans sa géographie, il place au même endroit Dgenastan, et qui plus est, il lui donne pour capitale *Suria* ou *Syria*[1], parcequ'ignorant le nom chinois de cette capitale, il se vit obligé

(1) Comme le prononcent les freres *Whiston*, ses éditeurs.

d'adopter le nom grec donné par Ptolémée et les autres géographes à la capitale de la Sérique[1].

La Sérique et la Chine sont donc incontestablement le même pays: les Sérès et les Sines sont donc absolument le même peuple; et il n'y a plus de doute à former là-dessus.

Eh ! qui pourroit être encore assez aveuglé pour ne pas voir que c'est une méprise du géographe arménien, comme c'en a été une de Ptolémée, de faire du pays de *Sineatz* ou des *Sines*, et du pays des *Dgenatz* ou des *Chinois*, deux contrées différentes; de croire que les *Dgenatz* au nord, et les *Sineatz*, leurs voisins au midi, sont deux peuples différents sous le même méridien, tandis que ce n'est que le même nom différemment prononcé. Si nous ôtons de *Dgenatz* la terminaison du substantif

(2) *Sera*, qui s'écrit avec un η, est prononcé *Sira* par les Grecs modernes : la prononciation ancienne de l'*eta* ou *ita* est encore un problème. Aujourd'hui les Grecs le prononcent comme un *i*.

Digitized by Google

arménien, reste *Dgena*. Si nous ôtons de *Sineatz* la terminaison du substantif arménien, reste *Sinea*. *Sinea* et *Dgena* ne sont pas plus différentes l'une de l'autre, que le *Sin* et *Tchin* des Arabes et des Persans, que la *Sina* des missionnaires lorsqu'ils écrivent en latin, et la *Cina* des missionnaires lorsqu'ils s'énoncent en italien.

Enfin en voulons-nous une derniere preuve? Les Arméniens comprennent, tant sous le nom de *Dgenastan* et des *Dgenatz*, que sous celui de *Sinea* et des *Sineatz*, la Chine et les Chinois[1]. La longueur du temps et les découvertes des voyageurs leur ont prouvé que c'étoit le même pays. La Chine de Ptolémée étoit donc composée de la Sérique au nord, et du pays des Sines au midi. Les *Sérès* et les *Sines* réunis formerent *la Chine de Ptolémée.*

(1) Mekhitar, *Diction. armen.* Venet. 1769.

CHAPITRE VI.

Réponse aux objections.

La principale objection de *M. de Sacy* contre notre assertion est l'autorité de *d'Anville*. En général, dit-il, il suffit d'opposer à ces preuves tout ce que d'Anville, dans ses deux Mémoires, a opposé aux géographes précédents, et à M. de Guignes. Il étoit si naturel de voir la Sérique et les Sines des anciens dans la Chine, que l'on peut même, sans entrer dans l'examen de la question, présumer que cet habile géographe a dû être déterminé par de très fortes raisons à soutenir l'opinion contraire[1].

A ces deux objections on peut répondre de cette maniere : Il suffit d'opposer aux Mémoires de d'Anville tout ce que les géographes précé-

(1) *Magas. encyclop.* tom. 3, juin 1805, pag. 304.

dents, et feu M. de Guignes, et notre dissertation, ont opposé; et il étoit si naturel de voir la Sérique et les Sines des anciens dans la Chine, que l'on ne doit pas ajouter foi à quelque habile géographe que ce soit, à moins qu'il n'apporte d'assez fortes raisons pour soutenir le contraire.

Selon d'Anville, Ptolémée est celui de tous les anciens qui nous a le mieux fait connoître la Sérique[1]. Cette proposition, telle qu'elle est, est dénuée de fondement. Ptolémée a terminé l'Asie par une terre inconnue, et a placé la Sérique à l'ouest de cette terre. Or nous avons vu quel cas les géographes romains et les grecs même firent de cette terre inconnue. Selon *Strabon*, toute la terre habitable est une isle[2], et selon *Denis le Périegete*, elle est environnée par l'Océan, comme une isle immense[3].

Après l'avoir prouvé en détail, c'est ainsi, dit

(1) D'Anvill. *Ant. géog. de l'Inde.*
(2) Strab. *Geogr.* lib. 1.
(3) Dionys. Perieg. *orb. descript.* v. 1 et seq.

ce géographe, que l'Océan fait le tour de la terre[1]. *Priscien* ne fait que suivre la doctrine de *Denis d'Alexandrie*[2]. *Eustathius*, son commentateur, loin d'adopter une terre inconnue, dit que l'Océan environne la terre, selon Eratosthènes aussi[3]. Et nous voyons que les Grecs eux-mêmes ont dédaigné de suivre Ptolémée.

Les Arabes en ont fait autant. Quoique les œuvres de Ptolémée eussent été traduites en arabe, le *géographe Nubien* déclare que la terre est environnée par la mer, comme un œuf par l'eau contenue dans un vase[4]. Il ajoute que l'Asie orientale est terminée par la mer de *Sin*, pays d'où viennent les habits de soie[5]. *Abulfeda*, après avoir avoué que personne n'a pu jusqu'à son temps déterminer où finit la mer orientale, conclut néanmoins que toute la terre habitable

(1) Dionys. Perieg. cit. v. 41.

(2) *Voyez* Priscian. *Perieg.* et Avienius *orb. terr. descript.*

(3) Eustathii *Commentarius ad Dionysium Periegetam.*

(4) Geograph. Nub. *ex vers. Gabr. Sion.* Paris, 1619, p. 3.

(5) Pag. 31 et 36.

doit être environnée par l'Océan[1]. Cet Océan, dit-il, *Aristote* l'a appelé ὠκεανὸν τὸν σἰεφανῖην, puisque la terre en est ceinte, comme la tête l'est par une couronne[2]. La côte orientale de l'Asie, dit Abulfeda, est appelée la mer de *Sin*, parceque la terre de *Sin* en est arrosée[3].

Certes, si l'on adopte la terre inconnue de Ptolémée avant d'examiner sa réalité; si l'on en fait une partie du continent de l'Asie orientale; si l'on s'imagine que les anciens n'ont pas connu l'Asie au-delà du Gange ou du Tibet; si l'on paroît ignorer qu'il y a eu un *Océan oriental* reconnu par la plupart des géographes anciens, et un *Océan* appelé *sérique* avant la naissance de Ptolémée; si l'on passe sous silence que la terre est entourée par l'Océan, d'après le témoignage des plus célebres auteurs antérieurs

(1) Abilfedæ, *Opus geograph. ex vers. Reisk. Proleg.* pag. 134 et 135, in Büsching's, *Magaz.* 3. Theil, Hamburg. 1769.

(2) *Prolegom. cit.* pag. 140.

(3) *Prolegom. cit.* p. 141 et 142.

et postérieurs à Ptolémée, alors on est obligé de chercher la Sérique à l'ouest de la Chine; alors il faut avoir recours à un royaume plus occidental, auquel on donne le nom vague de *Tangut*, et dont on ne connoît ni les limites, ni l'étendue[1].

Or voyons ce que le P. *Martini*, qui a été sur les lieux, répond : il dit que ceux-là commettent une erreur grossiere, qui imaginent au-delà de la Chine un autre royaume illustre, en ce qu'après la grande muraille (vers l'occident) on ne trouve absolument que des Tartares nomades, dépourvus de villes, avec leurs chevaux et leurs chariots[2]. Quoi qu'il en soit de l'ancien *Tangout*, dit le P. *Regis*, il est certain qu'entre le *Tibet* et le pays de *Tourfan* il n'y a aucun royaume qui ait des villes, et qu'on n'y trouve que des hordes de Tartares, qui vivent de leurs trou-

(1) *Voyez* du Halde, *Descript. de la Chine*, tom. 4, p. 463.

(2) Martin. *Atl. Sin. præf.* p. 3. et *de Regno Tanyu*, p. 17.

peaux[1]. Enfin, par les suppliques des peuples situés à l'occident de la Chine on voit que loin de cultiver la soie, ils en demandent continuellement à l'empereur en échange de leurs productions[2].

Il n'en étoit pas autrement du temps des Romains. On sait quel étoit le genre de vie des peuples situés au-delà de l'*Iaxartes;* ce sont des peuples nomades, dit Strabon, qui s'étendent jusqu'à la mer orientale[3]; ce sont des peuples errants, dit Ptolémée, dépourvus de villes, habitant des bois et des cavernes[4].

Il en étoit de même dans les siecles suivants. C'étoient des *Huns*, qui, suivant *Procope*, n'avoient point de demeure fixe, et qui menoient une vie animale[5]; ce sont aujourd'hui des *Us-*

(1) Regis, *Observations sur le Tibet.*

(2) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 14.

(3) Strab. *Geogr.* lib. 11.

(4) Ptol. *Geogr.* lib. 6, cap. 12. *Voyez* aussi Pline, *Hist. natur.* lib. 6, cap. 17.

(5) Procop. *de bello Pers.* lib. 1, cap. 3.

beks et des *Turcs orientaux;* ce sont des *Eluths* ou des *Kalmouks* et des *Mongous.*

Si quelques Mahométans, au nord-ouest de la Chine, élevent aujourd'hui des vers à soie, leur territoire est si petit qu'il ne peut avoir formé la Sérique des anciens : d'ailleurs ce sont des vers à soie d'une autre espece ; ils sont plus gros de la moitié, et leur soie est beaucoup moins fine[1].

Mais quand on admettroit cette Sérique occidentale, quand on la placeroit dans la petite Bucharie avec *Pinkerton*, ou dans l'Igour avec *de Pauw*, ou dans le Tibet avec *Bayer*, ou dans le Tancut avec sir *Will. Jones*, ou à Seranagar avec M. *Gossellin*, la question retourneroit toujours la même: où est l'Océan sérique ? où sont les Sérès, habitants de la côte orientale, ce peuple situé à l'orient de toute la Scythie, suivant Ptolémée lui-même ?

(1) Kanghi, *Observat. de physiq. Mém. conc. les Chinois*, t. 4, p. 472.

Est-il permis de rejeter le témoignage d'un des plus illustres géographes de la capitale du monde ancien, et de croire « que son Océan sérique peut « n'être qu'une mer imaginaire, qu'il supposoit « servir de limite à l'Asie [1] », lorsque *Pline, Solin,* et *Capella* nous disent qu'après l'Océan scythique la côte s'incline vers le levant, comme nous le voyons aujourd'hui; lorsqu'ils nous apprennent qu'il y a d'abord des régions inhabitées à cause de la neige, puis des pays incultes, et habités par des barbares, ainsi que nous le savons aujourd'hui; enfin lorsqu'ils nous assurent qu'en descendant encore plus vers le midi, vis-à-vis le solstice d'été, le premier peuple policé que l'on trouve, cultive la soie, comme il est reconnu de nos jours [2]? Peut-on croire, dit Gossellin, que les anciens, dans la maniere d'orienter les pays, se trompoient encore, jusqu'à prendre le cou-

(1) S. de S. *Mag. enc.* cit. p. 305.
(2) Plin. *Hist. nat.* l. 6, c. 17. Solin. *Polyhist* cap. 50. Capella, *Satyric.* lib. 6 *de Pers.*

chant pour le levant, et le midi pour le septentrion[1]?

Néanmoins cet auteur estimable, dans ses nouvelles *Recherches sur la Sérique*, prétend que ni les Grecs, ni les Romains n'ont eu connoissance des mers qui baignent les côtes orientales de l'Asie, et il cherche à confirmer son assertion antérieure, que l'Océan oriental n'étoit autre chose que le *golfe de Bengale*[2],

(1) Gossellin, *Géogr. des Grecs analys.* pag. 141.

(2) *Mém. de l'acad. des inscript.* vol. 49.

CHAPITRE VII.

L'Océan oriental des anciens n'étoit pas le golfe de Bengale.

La preuve principale de M. Gossellin est fondée sur un système ingénieux : il dit que les anciens étoient persuadés que depuis le cap Comorin, qu'ils appeloient *Promontorium Coliacum*, la côte remontoit au nord, et enveloppoit la Scythie. D'après ce système, les bouches du Gange et les côtes occidentales de Siam, se trouvoient tournées droit à l'est; le golfe de Bengale devenoit un Océan oriental, et il en portoit le nom. Et c'est sur cette erreur, dit M. Gossellin, que se trouvent calquées les descriptions de tous les auteurs qui ont placé les Sérès sur les bords de l'Océan oriental.

En examinant les preuves que ce géographe

donne de son assertion, nous trouvons que son fondement principal, et presque unique, est le passage de Mela, où il dit que la mer du Nord, en descendant des côtes de la Scythie, ou Tartarie septentrionale, s'unit avec l'Océan oriental, ou avec la mer, qui baigne la côte opposée au levant[1]. Cette côte, dit Mela, s'étend depuis le promontoire de la Scythie jusqu'à *Colida*[2].

Cette *Colida* est, selon M. Gossellin, le *Coliacum*, ou le cap Comorin d'Eratosthènes et d'autres géographes. Par conséquent depuis le cap Comorin la côte est censée tourner au levant.

Mais nous prions le savant auteur de la *Géographie des Grecs analysée* de prouver son assertion. *Colida* est l'accusatif d'un nom décliné à la grecque, dont le nominatif est *Colis*. C'est Mela lui-même qui au nominatif le termine

(1) *Ab iis* (Scythicis oris) *in Eoum mare cursus inflectitur, inque oram terræ spectantis orientem.*

(2) *Pertinet hæc a Scythico promontorio ad Colida.* Pomponius Mela, *de situ orbis*, lib. 3, cap. 7.

ainsi[1]. En ôtant la terminaison grecque du nominatif, il reste

CO-LÌ

ou *Kao-lì*, qui signifie en chinois la Corée[2]. Cette presqu'isle, qui est à l'orient de la Chine, termine effectivement la côte orientale de l'Asie; et quoique la côte méridionale de la Chine, surtout de la Cochinchine, descende plus vers le midi que la Corée, la Corée cependant est le pays le plus oriental de l'Asie; la Chine est plus occidentale que la Corée. Mela avoit donc raison de dire que la côte la plus orientale de l'Asie s'étend depuis le cap nord-est de la Tartarie, jus-

(1) Pompon. Mela, *de situ orb.* lib. 3, cap. 7 cit.

(2) Du Halde, *Descript. de la Chine*, vol. 4, pag. 10, ainsi que tous les dictionnaires chinois. Le mot de *Corée* lui-même est dérivé ou corrompu de *Co-lì*, ou bien le mot chinois *Kao-lì* pourra être corrompu de *Corì*, les Chinois ne pouvant énoncer les *r*, comme nous avons déja dit dans une note de la préface. La Corée est entre la Chine, la Tartarie, et le Japon. Les Japonois et les Tartares substituent ordinairement des *r* aux *l* des Chinois.

qu'à la presqu'isle *Coli*, qui, déclinée à la grecque, fait à l'accusatif *Colida*.

Aussi Mela ne dit nulle part que *Colis* est un promontoire, comme le *promontorium Coliacum*, ou le cap Comorin; ni Pline, qui parle du *Coliacum*, dit que ce promontoire forme l'angle sud-est de l'Asie[1].

Enfin la preuve la plus évidente que *Colis* ne pouvoit être le cap Comorin, nous est fournie par Mela lui-même. Ce géographe place *Colis* plus loin que le Gange. Depuis l'Indus jusqu'au Gange, dit-il, la côte est habitée par les Palibotriens. Depuis le Gange jusqu'à *Colida* il y a des hommes noirs presque comme des negres[2]. *Colis* ne peut donc pas avoir été le cap Comorin. Ce cap est plus occidental que n'est le Gange, tandis

(1) *Proximum esse Indiæ promontorium quod vocetur Coliacum, quatridui navigatione*, etc. Plin. *hist. nat.* lib. 6, cap. 22.

(2) *Oras tenent ab Indo ad Gangem Palibotri. A Gange ad Colida... atræ gentes et quodammodo Aethiopes.... Colis alterius partis angulus, initiumque lateris ad meridiem versi.* Mela, lib. 3, cap. 7.

que *Colis* étoit au-delà du Gange, vers l'orient, et formoit la pointe sud-est de l'Asie.

Nous terminerons cette discussion en observant que ni l'autorité de d'Anville, ni celle d'aucun autre géographe que ce soit, ne doit pas nous éblouir, lorsque nous avons des raisons plus fortes à leur opposer. Le célebre d'Anville, dit un savant Italien, ainsi que beaucoup d'autres géographes, pour n'avoir pas toujours observé la marche que suivent ces noms, tant en passant d'une langue dans une autre, qu'en se perpétuant dans le même idiome, sont tombés dans de grandes erreurs, en indiquant l'origine des peuples et des villes[1].

La même remarque peut se faire à l'égard de la Sérique. Un géographe moderne de l'Allemagne, après avoir examiné au long si la Sérique peut être placée, d'après d'Anville, à l'occident de la Chine, déclare qu'à moins qu'on ne

(1) Denina, *Clef des langues.* Berlin, 1804, tom. 1, préf.

veuille renverser tout le système géographique de Ptolémée, et agir arbitrairement, on se voit dans la nécessité d'expliquer sa Sérique par la *Chine septentrionale*[1].

Les géographes français les plus distingués ont reconnu la même vérité. L'auteur judicieux de l'article *Sérique*, dans l'*Encyclopédie*, déclare que la Sérique, d'après Ptolémée même, répond à la partie septentrionale de la Chine. Il est vrai, dit-il, que Ptolémée distingue la Sérique du pays des Sines. Mais il est très possible que du temps de Ptolémée on ne donnât le nom de Sines qu'à la partie méridionale de la Chine. On doit donc rendre la Sérique à la Chine septentrionale[2].

La Martiniere, dans son *Dictionnaire géographique*, déclare que la Sérique de Ptolémée répond à-peu-près à la partie septentrionale de la

(1) Mannert, *Geographie der Griechen und der Rœmer.* Nuremb. 1795, t. 4, p. 500 et suiv.

(2) *Encyclopéd.* ou *Dictionn. raisonné, etc.* 1765, tom. 15, art. *Sérique.*

Chine[1]. Corneille, dans son *Dictionnaire géographique*, dit : *Serica*, nom latin de la partie septentrionale de la Chine[2]. Delisle place la capitale de la Sérique dans la Chine septentrionale[3]. Et si Cellarius, que M. de Sacy cite, a dit qu'il faut bien se garder de confondre les Sines de Ptolémée avec les Chinois[4], Cluver, géographe aussi célebre que Cellarius, soutient précisément le contraire ; tant le site que le nom, dit Cluver, nous convainquent que les Sines de Ptolémée sont les Chinois[5]. D'ailleurs Cellarius lui-même déclare que la Sérique, suivant la description que nous devons à Ptolémée, répond à-peu-près à la Chine septentrionale[6].

Si quelques géographes ont cru que cette Sé-

(1) La Martiniere, *Dict. géogr. et crit.* La Haye, 1737, tom. 7.

(2) Corneille, *Diction. géogr.* art. *Serica*.

(3) Delisle, *Orbis vetus*, c'est-à-dire, là où est aujourd'hui *Pékin*.

(4) *Magasin encyclopéd.* cit. pag. 294.

(5) Cluver, *Introduct. in univ. geogr.* lib. 5, cap. 6.

(6) Cellar. *Notit. orb. antiq.* lib. 3, cap. 23, sect. 3.

rique étoit au nord de toute la Chine, ou dans la Tartarie orientale, c'est qu'ils ont été induits en erreur par les *Sines*, que Ptolémée place au midi de la Sérique; c'est qu'ils ont cru que ce célebre *Cataï*, ce pays tant vanté dans les voyages, dans les poëtes, et dans les romans[1], étoit un pays distinct au nord de la Chine. Ils y ont donc placé la Sérique, ne sachant pas que le Cataï n'étoit que la Chine septentrionale. Tous cependant sont convenus que la Sérique devoit être au bord de l'Océan oriental[2].

Or nous savons aujourd'hui que le pays au nord de la Chine est trop froid pour la culture de la soie : ce pays produit des pelleteries précieuses; il produit d'excellent fer; et voilà pourquoi Pline parle du *fer sérique* et des *pelleteries* que les Sérès envoyoient avec leurs étoffes[3].

(1) Pinkerton, *Mod. Geograph.* London, 1802, vol. 2, pag. 83.

(2) *Voyez* le *Dictionnaire de Trévoux*, Cluver, Ferrari, Sanson, etc.

(3) *Ex omnibus generibus pal-*

Digitized by Google

Ces articles arrivoient avec les caravanes du pays des Sérès. On les appeloit donc *sériques*, comme on appelle de nos jours *indien* tout ce qui vient du côté des Indes. Néanmoins le commerce principal de la Sérique consistoit en soie, ou en étoffes de soie.

C'est de là que venoient ces fleurs artificielles et parfumées pour les élégantes de la capitale. Pline, en parlant du haut degré de luxe auquel les dames romaines s'étoient livrées de son temps, dit que non contentes d'avoir des roses et d'autres fleurs pour se parer, elles faisoient venir des diadêmes en feuilles et en fleurs des Indes, et d'au-delà des Indes[1]; elles employoient, dit-il, des feuilles odoriférantes de *nard*, dont le plus estimé étoit celui qui croissoit aux Indes[2].

Voilà ce qu'elles faisoient venir des Indes;

ma serico ferro est. Seres hoc cum vestibus suis, pellibusque mittunt. Plin. *Hist. nat.* lib. 24, cap. 41.

(1) *Ibid.* l. 21, c. 8.

(2) *Ib.* l. 12, c. 26. *Voyez* sur le nard des Indes les *Asiat. Research.*

mais que faisoient-elles donc venir au-delà des Indes (*aut ultra Indos*)? Y a-t-il au-delà un pays assez industrieux pour fournir des fleurs factices à la cour des Césars?

On faisoit venir, dit Pline, des fleurs en étoffe sérique (*sutiles, veste serica*), et en différentes couleurs (*versicolores*), et parfumées même (*unguentis madidas*)[1]. Voilà ce que l'on se procuroit au-delà des Indes, de la Sérique, c'est-à-dire de la Chine, où de nos jours encore on fait de superbes fleurs artificielles en différentes couleurs, soit en pierre de *yu*, soit en étoffes de soie, et où l'on imite l'odeur de fleurs même, moyennant toutes sortes de parfums[2].

La Sérique étoit donc du temps des empereurs romains ce qu'est aujourd'hui la Chine; on en apportoit des fleurs et des étoffes jusqu'au centre de l'Italie. Tous les ans, dit *Ammien*, il

(1) Plin. *Histor. natur.* lib. 12, cap. 26.

(2) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 457 et 503.

y a près de l'Euphrate une foire où l'on va acheter ce que les Indiens et les Sérès envoient[1]. D'un pays aussi éloigné, dit Pline, on va demander des étoffes transparentes, pour voir les dames nues en public[2]. Et en calculant les sommes que que le luxe enlevoit chaque année à l'empire romain, cet historien-philosophe compte les perles de l'Arabie, les marchandises des Indes, et les étoffes des Sérès. Voilà, dit-il, ce que nous coûtent les plaisirs et les femmes[3].

(1) *Bantæ prope Euphratem, ubi annuatim nundinæ ad commercanda quæ Indi mittunt et Seres.* Ammian. Marcellin. l. 14.

(2) *Tam longinquo orbe petitur, ut in publico matrona transluceat.* Plin. *Hist. nat.* lib. 6, cap. 20.

(3) *Tanto nobis deliciæ et feminæ constant.* Plin. *Histor. nat.* lib. 12, cap. 18.

CHAPITRE VIII.

Château ancien de la Scythie.

Chercher un ancien château, qui, selon Ptolémée, existoit au milieu de la Scythie, le chercher à plus de mille lieues de distance, et après plus de mille ans d'intervalle, n'est pas chose aisée. Ptolémée est le premier qui parle d'un château de pierre, à l'occasion d'une caravane grecque qui alloit à la Sérique. Ce château étoit au-delà de la Bactriane, en Scythie. Il étoit sous le quarante-troisieme degré de latitude, et sur le chemin pour aller à la Sérique[1].

Ce château a été cherché jusqu'ici en vain par les géographes. La géographie moderne, dit M. Gossellin, dénuée de toute indication locale dans ces solitudes, ne présente rien que

(1) Ptolem. *Geogr.* lib. 1, cap. 11, et lib. 6, cap. 13.

l'on puisse rapporter à *turris lapidea*. Il pense que ce n'étoit probablement qu'une montagne qui avoit l'apparence d'une tour[1].

Or nous disons, comme nous l'avons dit[2], que cette tour, ou ce château de pierre (λίθινος πύργος) est *Tasch-kand*, capitale du *Turquestan oriental*[3].

Tasch-kand est sous le quarante-troisieme degré de latitude, comme le château de pierre dans Ptolémée[4]. *Tasch* signifie une pierre en turc, qui est le langage de ce pays-là; et *Kand* peut signifier tour, château, bourg, ville, selon les circonstances[5]. Le génitif tour, précede toujours

(1) Gossellin, *Recherches*, p. 24.

(2) *Numismat. chin.*, p. 123.

(3) Abulgasi Bayadur Khan, *Hist. généalog. des Tart.* Leyde, 1726, pag. 49, note *a*.

(4) *Position des principaux lieux du royaume des Eluths*, dans les *Mém. conc. les Chin.* tom. 1, pag. 399 et 400.

(5) Comme dans *Bi-kand* ou *Bin-kand*, il signifie mille tours ou mille petits forts; dans *Timour-kand*, il signifie château de fer; dans *Ienghi-kand*, bourg-neuf; et dans *Samar-kand*, ville de Samar. *Voyez* Ibn Haukal, *Orient. geogr.* Abulfeda, *Choras. et Mavralnah. descript.* Meninsky, *Lexic. turcic.*

Digitized by Google

le nominatif en turc comme en chinois. *Tasch-kand* signifie donc littéralement un *château de pierre;* et il paroît que de pareilles dénominations datent de temps anciens. *Mara-canda* existoit dans ce voisinage du temps d'Alexandre[1]. *Samarcande* existe encore dans ce voisinage. Enfin *Tasch-kand* est sur le chemin pour aller de la Bactriane en Chine.

L'ambassade que *Schah-Rokh,* roi de Perse, envoya en Chine, passa par *Balk* et *Samarcande ;* elle traversa donc la Bactriane des anciens, comme la caravane grecque : pour continuer sa route vers la Chine, elle se porta à

(1) Strab. *Geogr.* lib. 11. Ce même *Kand* ou *Kanda* se trouve aux Indes, comme on voit par *Kand-dahar, Kand-avera, Bellam-kanda*, etc. Le mot *Kanda,* dit *Methold*, signifie en indien une montagne. La plupart de ces châteaux sont sur des rochers de fort difficile accès. Will. Methold, *Relation des royaumes de Golconde*, etc. Paris, 1663, C'est ainsi que le latin *arx*, château, descend du grec ἄκρος qui signifie sublime, élevé, comme observe Stephanus; et ἀκρόπολις, château, signifie une ville élevée, une ville sur une montagne. Henr. Steph. *Thesaur. ling. gr.*

Tasch-kand[1]. Il paroît donc que *Tasch-kand* est le château de pierre de Ptolémée.

Mais une circonstance qui le prouve davantage, est que le *Tasch-kand* se trouve sur le bord oriental du *Iaxartes*. Cette riviere célebre a été la limite de tous les héros fameux de l'Asie, de *Bacchus* et d'*Hercule*, de *Sémiramis*, de *Cyrus*, et d'*Alexandre*. Tous ces grands conquérants, dit Pline, ont fini leurs expéditions au bord du Iaxartes[2]. Et c'est une nouvelle preuve que *Tasch-kand* étoit le château de pierre de Ptolémée.

Ptolémée divise tout le chemin de la caravane grecque en deux parties : la premiere depuis le passage de l'Euphrate, où elle entroit dans l'empire des Parthes, jusqu'au château de pierre, étoit un chemin fréquenté, et mesuré par

(1) Thévenot, *Relat. de divers voyages curieux.* Paris, 1696, part. 4. *Ambassade de Schah-Rokh*, en 1419.

(2) *Finis omnium eorum ductus ab illa parte terrarum, includente flumine Iaxarte.* Plin. *Hist. natur.* lib. 6, cap. 13.

Digitized by Google

schœnes; la seconde depuis le château de pierre jusqu'à *Sera*, capitale de la Sérique, étoit sujette à beaucoup d'inconvénients, et l'on n'y comptoit que par journées[1].

On sait que l'empire persan s'étendoit jusqu'au bord du Iaxartes[2]; on sait qu'Alexandre-le-Grand arriva jusqu'au bord du Iaxartes[3]; on sait que les princes de la Baetriane étendirent leurs conquêtes jusqu'au Iaxartes[4]. Tout ce chemin avoit donc été assez fréquenté; et il étoit aussi mesuré par *schœnes*. L'empire persan avoit été mesuré par *parasanges*[5]. Les parasanges ne différoient des schœnes que par leur nom[6]. L'empire de Parthes, leurs successeurs, étoit tout mesuré par schœnes[7]. Le chemin depuis l'Euphrate jusqu'au Iaxartes étoit donc fréquenté, et mesuré par schœnes.

(1) Ptol. *Geograph.* l. 1, c. 11.
(2) Strab. *Geograph.* lib. 11.
(3) Plin. cit. Strab. cit.
(4) Strab. *ibid.*
(5) Herod. ap. Hudson, *Geogr. græc. min.* T. 2. de Isid. Charac.
(6) *Ibid.*
(7) Isid. Charac. *Mans. Parth.*

Mais après avoir traversé cette derniere riviere, le pays changeoit d'aspect : c'est là que commençoient les Scythes, que les Persans appelerent *Sacques*[1]. Le pays des Sacques, dit Ptolémée, est un pays de nomades ; ils n'ont point de villes, ils habitent des forêts et des cavernes[2]. Il seroit donc contraire au bon sens d'y chercher des *schœnes*. C'est la *Turquie orientale*, d'où sont sortis les Turcs européens, comme l'identité du langage le prouve. On trouve les mêmes inconvénients dans la *Turquie occidentale*, dès qu'on a traversé le Danube : il n'y a plus ni chaussées, ni chemins mesurés depuis Belgrade jusqu'à Constantinople ; ceux qui l'ont été autrefois sont aujourd'hui négligés, et l'on ne compte plus que par heures et par journées[3].

Toutes ces circonstances nous persuadent que

(1) Plin. *Hist. nat.* l. 6, c. 17.
(2) Ptolem. *Geogr.* l. 6, c. 13.
(3) Comme nous le savons par notre propre expérience.

le *lithinos pyrgos* de Ptolémée étoit à *Tasch-kand*. *Tasch-kand* est en Scythie, et en même temps sur le bord du Iaxartes : il est donc à l'extrémité d'un pays mesuré par *schœnes*. *Tasch-kand* est à 43 degrés de latitude, comme le château de pierre de Ptolémée. Enfin *Tasch-kand* veut dire château de pierre. Voilà donc le *lithinos pyrgos* de Ptolémée.

Il est vrai que Ptolémée lui assigne une longitude beaucoup plus orientale: il place le *lithinos pyrgos* à 135 dégrés 43 minutes. Mais cette longitude est inadmissible; elle porteroit le château de pierre jusqu'en Chine, et même au-delà de la capitale de la Chine, tandis que la caravane emploia sept mois pour y arriver.

Il faut donc reculer cette longitude outrée en raison de sept mois ; et alors on arrive au bord du Iaxartes, duquel il faut à peine sept mois pour arriver à la Chine. Cosmas ne compte que six mois, en traversant même toute la *Sogdiane*

Digitized by Google

et la *Bactriane*, depuis la Chine jusqu'au commencement de la Perse[1].

Ptolémée a commis les mêmes erreurs en longitude dans d'autres occasions : il a avancé les bouches du Gange de plus de 46 degrés au-delà de leur véritable position ; il a donné à la Méditerranée 20 degrés de trop, et cela dans un temps où elle étoit le mieux connue des Grecs[2] : enfin il n'a pas seulement connu la situation de l'isle de *Chypre*, dont il étoit pourtant si près[3].

En réduisant la longitude qu'il donne au *lithinos pyrgos* dans la même proportion que la longitude de l'embouchure du Gange, on arrive également à *Tasch-kand*, qui, selon *Bentink*, est sous le quatre-vingt-douzieme degré, c'est-à-dire 13 degrés plus à l'occident, que la longitude incohérente de 135 degrés.

(1) C'est-à-dire 180 stations ou journées. Cosmas, *Topogr. christ.*

(2) Gossellin, *Géographie des Grecs analysée*, page 117.

(3) Cluver, *German. antiq. præfat.*

Digitized by Google

Tasch-kand est aujourd'hui la capitale du Turquestan oriental; elle doit donc être assez ancienne. Il faut du temps pour qu'un château ou une tour devienne une ville, et pour qu'une ville devienne une capitale.

Tasch-kand étant devenue une capitale, elle doit avoir été un endroit marquant, un endroit fréquenté, et de grand passage. *Tasch-kand* est sur le chemin pour aller en Chine; il est sur les frontieres de l'empire persan, au bord de ce célebre Iaxartes, au commencement de la Scythie.

Tasch-kand a donc été ce château de pierre qui servit aux voyageurs grecs pour diviser leur chemin en deux parties; depuis l'Euphrate jusqu'au *Iaxartes*, pays fréquenté, et mesuré par schœnes; depuis le Iaxartes jusqu'au *Hoang-ho'*, pays désert, sablonneux, inculte, comme il l'est encore aujourd'hui.

(1) Où étoit la capitale de la Chine du temps de Ptolémée.

Tasch-kand est donc le *lithinos pyrgos* si long-temps recherché, quoi qu'en dise M. de Sacy[1]. En lisant attentivement le douzieme chapitre du premier livre de Ptolémée, on trouve que le chemin de Bactres, jusqu'à la montée du pays des Comedes, alloit vers le nord, et que c'est en montant de la vallée vers les montagnes qu'on rencontroit la tour de pierre, et non en descendant; et par la latitude que Ptolémée donne à la tour de pierre, on voit qu'elle étoit plus au nord que Bactra, et que de là on alloit vers le levant pour gagner la Sérique. Ces montagnes des Comedes, qu'il falloit monter en déclinant vers le nord, et redescendre en inclinant vers le midi, doivent donc s'entendre en partant de Bactres pour arriver jusqu'à la Sérique, et non pour arriver au château de pierre seulement, comme le croit M. de Sacy.

(1) *Magas. encyclop.* pag. 307 et 308.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Pierre précieuse de l'Orient.

La matiere des vases murrhins, si célebre chez les Romains, dit *Mongez*, a été l'objet des recherches d'un grand nombre de savants; et cependant cette substance ne me paroît pas encore déterminée[1]. Cette pierre, quelle qu'elle soit, dit *Larcher*, doit être connue en Orient: peut-être y en a-t-il dans les trésors du grand-seigneur, ou du sophi de Perse; mais le peu de rapport qu'ont nos célebres naturalistes avec ces pays ne permet pas de rien assurer[2].

Nous avons déja soutenu qu'elle existoit dans le trésor de l'empereur de la Chine, et que cette

(1) Mongez, *Mém. sur les vases murrhins*, dans les *Mémoires de l'instit. des sciences et des arts*, tome 2, page 133.

(2) Larcher, *Mém. sur les vases murrhins*, dans les *Mémoires de l'acad. des inscriptions et belles lettres*, année 1779.

pierre s'appeloit *yu-ché*, qui signifie *pierre de yu*, ou *pierre précieuse* par excellence[1]; nous disons maintenant qu'elle se trouve aussi au Tibet, aux Indes, et en Tartarie.

Le roi du Tibet, dit *Bernier*, envoya à *Aurengzeb* un ambassadeur, avec des présents du pays, du cristal, quantité de musc, et une pierre de jachen (*yu-ché*), qui est de grand prix, parcequ'elle est d'une grandeur extraordinaire. Cette pierre est si dure, qu'on ne la travaille qu'avec la poudre de diamant, et elle est fort estimée à la cour du Mogol. On en fait des tasses et autres vases enrichis d'or et de pierreries[2].

Un missionnaire, qui a demeuré long-temps aux Indes, confirme le témoignage de Bernier.

(1) *Numismatiq. chin.* pag. 152. *Yu* signifie *précieux*, et *pierre précieuse*. Le nom générique des pierres précieuses étant, comme par excellence, le nom de cette pierre, cela prouve le cas qu'en font les Chinois, dit M. de Sacy dans son analyse de notre ouvrage, p. 312.

(2) Bernier, *Voyages*. Amsterdam, 1709, tom. 2, pag. 308.

Digitized by Google

Il y a dans le Tibet une pierre des plus dures, dit-il. On donne à cette pierre, avec de la poudre de diamant, diverses figures; on en fait des soucoupes, des phioles, etc.[1]

Dans le mausolée de *Taje-mehalè*, à *Agra*, dit encore Bernier, on ne voit par-tout que *jachen*, et de ces sortes de pierres dont on enrichit les murailles de la chapelle du grand-duc à Florence, et plusieurs autres especes de pierres rares et de prix, mises en œuvre en cent façons[2].

Nous voyons par-là que le *yu-ché* est une pierre connue au Tibet et aux Indes même. Si Bernier l'appelle *ya-chen*, c'est que la ressemblance des différentes voyelles les fait aisément confondre. Ce qui dans la bouche ou à l'oreille des uns est un *u*, devient un *o* dans les oreilles ou dans la bouche des autres[3]. Les Persans ap-

(1) Tiefenthaler, *Descript. de l'Inde*, tom. 1, pag. 85.

(2) Bernier, cit. tom. 2 p. 94.

(3) Denin. *Clef des lang.* t. 1, p. 7. C'est ainsi que *mater*, *meder*, *mitir*, *mother*, et *mutter*, sont le même.

pellent cette même pierre *ieschem*, comme nous allons voir après.

Au reste le *yu-ché* se trouve aussi à *Hami* et à *Caschgar*, dans la petite Bucharie. Leur terrain, dit *Amiot*, en parlant des Tartares de *Hami*, produit des pierres précieuses, et en particulier celle qu'on appelle *yu-ché*, des rubis, des émeraudes, et autres semblables [1]. Il n'y a point de commerce plus précieux, dit *Trigaut*, en parlant du royaume de Caschgar, que celui d'une pierre très luisante (*pellucidi*), que nous appelons du *jaspe*, faute de savoir son vrai nom. Cette pierre est appelée *yu-scé* par les Chinois; on en fait des vases, et des ornements pour les ceintures [2].

Les ceintures des magistrats de la Chine, dit ce missionnaire dans un autre endroit, prouvent

(1) *Mém. concern. les Chinois*, t. 14, p. 14. *Hami*, ou *Kamil*, la capitale est à 42 degr. 53 minut. de latitude, et à 22 degrés 23 minutes à l'occident de Pékin.

(2) Trigaut, *de christ. expedit. ad Sinas.* Aug. Vindel. 1615, lib. 5, cap. 12.

la grandeur de ceux qui les portent, selon la matiere plus ou moins précieuse dont elles sont composées : il y en a en argent, il y en a en or; mais les plus nobles sont d'une pierre que nous avons appelé jaspe, quoique ce ne soit point du jaspe, et que ce soit peut-être une pierre qui ressemble plus au saphir. Les marchands l'apportent du royaume de *Cascar*. Les Chinois la tiennent en grand prix, et l'appellent *yu-cé* [1]. En 1411, l'empereur de la Chine (*Young-lo*) fit présent au roi de *Malacca*, qui étoit venu en personne lui rendre hommage, d'une ceinture garnie en *yu-ché* [2].

Parmi les bijoux les plus précieux qne les Turcs apportent du royaume de *Yarken* [3], il y a une espece de jaspe, dit Martini, qui y est

(1) Ortographe italienne ; en français *yu-tché*. Trigaut rédigea les mémoires de *Ricci*, missionnaire italien. *Ibid.* lib. 1, cap. 1.

(2) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 14, pag. 123. Le *yu* est une espece d'*agate*, dit le missionnaire qui rapporte ce fait.

(3) Ou *Iarkand*, lieu de marché célebre, où la caravane de *Caboul*

très estimé; les Chinois l'appellent *yu:* il a l'air d'une agate, ou jaspe européen, excepté qu'il est plus luisant (*pellucidior*). Je suis porté à croire, dit ce missionnaire, que c'étoit là une des douze pierres précieuses de l'écriture, dont l'habit d'*Aaron* devoit être orné [1].

Plusieurs empereurs de la Chine, par respect pour l'Etre suprême, avoient ordonné que tous les instruments de musique pour les grands sacrifices fussent en *yu* [2].

Le dernier empereur avoit plusieurs instruments en *yu* pour son appartement. Nous avons vu une *cythare* de près de trois pieds, dit Amiot; elle étoit d'un beau *yu* vert, qui cependant est la couleur des *yu* les plus communs. C'étoit assurément une piece magnifique [3].

termine son voyage, et où la caravane du *Cataï* commence le sien. Les Tartares continuent à appeler la Chine septentrionale *Cataï*. *Numism. chin.* p. 98.

(1) Martin. *Atl. sinic. prov. Xensi*, pag. 34.

(2) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 6, pag. 226, et planch. 31.

(3) *Ibid.* t. 6, p. 254 et 266.

Le roi de *Tchao* (avant que la Chine fût réunie sous un empereur) avoit une pierre précieuse que les Chinois appellent *yu*, dit encore le P. Martini, et dont les empereurs font leur sceau; son prix consiste dans sa grandeur: lorsqu'elle égale un quarré dont chacun des côtés n'est pas inférieur à neuf pouces (*cujus latus unum non sit dodrante minus*), c'est alors qu'elle devient d'une valeur inestimable, et digne d'un empereur seulement [1].

Possédant donc cette pierre, son voisin, le roi de *Tsin*, envoya une ambassade, et lui fit offrir quinze villes (*quindecim civitates*) s'il vouloit s'en défaire [2].

Mailla, qui raconte cette histoire un peu différemment [3], dit qu'une guerre très-opiniâtre eut pour origine une pierre à cachet, qu'on disoit incomparable. Le prince de *Tsin* fut curieux de

(1) Martin. *Hist. sin.* Monach. 1658, *Décad.* 1, lib. 5.

(2) Martin. *Hist. sin.* cit.

(3) Mailla, *Hist. génér. de la*

ce bijou, et offrit au prince de *Tchao* quinze villes en échange.

Une impératrice de la Chine, célebre par son luxe, fit construire un palais somptueux, dont les portes étoient en pierre de *yu*[1]. C'est une espece de jaspe, qui ressemble à notre agate, dit encore une fois Martini, et qui est d'un grand prix à la Chine. Mailla, en rapportant le même fait, les appelle simplement des portes de jaspe[2].

Lord *Macartney*, dernier ambassadeur anglais à la Chine, parle dans ses mémoires d'une pierre qui ressemble beaucoup à l'agate : il dit qu'elle est singulièrement estimée par les Chinois, et il l'appelle, d'après son ortographe anglaise, *eu-chy*[3].

Chine, vol. 2, pag. 326. Il y a encore un proverbe en Chine, dit Martini : lorsqu'une chose est précieuse, on dit qu'elle vaut *quinze villes*.

(1) Martin. *Decad.* cit. lib. 3.

(2) Mailla vol. 1, p. 236.

(3) Macartney, *Mémoir.* dans Barrow, *Voyage en Chine.* Paris, 1805, tom. 1, pag. 331.

En parlant des différents palais de l'empereur à *Gehol,* en Tartarie, lord Macartney dit qu'ils sont décorés de la maniere la plus somptueuse, qu'on y voit de très grands vases de jaspe et d'agate[1].

Sir *Georges Staunton,* dit que les palais de l'empereur à *Gehol,* sont fournis avec tout ce qu'il y a de plus rare et de plus curieux en Tartarie : entre autres il y a une agate d'une grandeur et d'une beauté extraordinaires[2]. Trouvant cette piece d'une *beauté unique,* comme il l'appelle ailleurs, il la fit représenter dans son ouvrage[3].

Enfin *Barrow* rapporte que l'empereur de la Chine avoit envoyé au roi (*stathouder*) de Hollande, comme un témoignage de sa munificence, quelques *vases antiques*[4]. Ces vases étoient de la pierre appelée *yu-chi,* dit *Vanbraam*[5].

(1) Barrow, cit. tom. 1, p. 220.

(2) De quatre pieds de long.

(3) Staunton, *Account of an embassy to China,* vol. 2, p. 243.

(4) Barrow, *Voyage en Chine* cit. tom. 1, pag. 25.

(5) Vanbraam, *Voyage* par Moreau de Saint-Méry, t. 1, p. 339.

Digitized by Google

En indiquant tous ces faits, notre but est de confirmer, par de nouvelles preuves, que cette pierre est très ancienne; qu'elle se trouve encore dans plusieurs contrées de l'Orient; qu'elle a été fort estimée à la cour des empereurs de la Chine, du grand Mogol, du Tibet; que lorsqu'elle est d'une certaine grandeur, elle est d'une valeur immense; que c'est un bijou digne d'un prince, et un présent qu'un souverain peut faire à un autre; qu'il y en avoit, et qu'il y en a encore d'une grandeur extraordinaire; qu'on en fait des vases et d'autres meubles d'une grandeur égale aux vases murrhins; par conséquent qu'il est très probable qu'elle a été la matiere des vases murrhins.

Il est vrai que Pline semble parler de couleurs, qui changent suivant la position où elles se trouvent par rapport à l'œil, et de reflets de couleurs semblables à ceux qu'offre l'arc-en-ciel. Mais toutes ces raisons ne s'opposent pas

Digitized by Google

à la pierre de *yu*, comme le croit M. de Sacy[1].

Pline joint la parole *subinde*, qui signifie *quelquefois* ou *de temps en temps*. Ce ne sont donc pas tous les vases murrhins qui ont de pareilles nuances. M. de Sacy lui-même rapporte le passage du rituel de l'ancienne dynastie des *Tcheou*, selon lequel il y avoit dans le temple de l'empereur six ustensiles en pierre de *yu*, qui avoient chacune leur couleur particuliere, *verte*, *jaune*, *blanche*, *violette*, *noire*, et *rouge*[2]; et par le témoignage des missionnaires nous savons que c'est une pierre qui est très luisante (*pellucida*), qui a été comparée tantôt à une agate, tantôt à un jaspe, tantôt à un saphir; enfin qu'il y en a de toutes les couleurs, et de toutes les nuances[3].

Si Macartney, Vanbraam, Bernier, Tiefen-

(1) *Magasin encyclopéd.* cit. tom. 3, juin 1805, pag. 320.

(2) Eloge de la ville de Moukden. p. 53.

(3) *Numismat. chin.* pag. 154. Amiot, dans les *Mém. concern. les Chin.* t. 14, p. 14. Trigaut et Martini cit.

thaler, l'appellent une pierre *verdâtre*, une pierre de couleur *verte* avec des raies ou veines blanches, c'est qu'ils n'ont vu, ou obtenu en présent pour leurs souverains, que des *yu-ché* de la couleur la plus commune, comme Amiot l'appelle [1]: c'est que l'empereur garde les plus beaux morceaux pour lui, comme étant d'un prix inestimable, et dignes de lui seul [2].

C'est de là que *Castell*, dans son *Dictionnaire persan*, dit que le *yeschem* [3] est une pierre *verte* très dure, qui se trouve en Chine, et sur les confins de l'Inde [4].

Cette pierre, est la même que le *yu-ché* des Chinois, comme on peut voir par les Suppliques en *langue persane*, imprimées à *Pékin* [5]. Si

(1) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 6 cit.

(2) *Inæstimabilis pretii, immensi valoris, solo imperatore dignus.* Martini cit.

(3) Ecrit par *ie, schin, mim.*

(4) Castelli, *Lexic. heptaglot.*

(5) Elles se trouvent au cabinet des manuscrits de la bibliotheque impériale, et sont traduites dans le quatorzieme volume des *Mém. concern. les Chin.*

Digitized by Google

elle est appelée *verte*, c'est parceque c'est la couleur la plus ordinaire du *yu-ché*.

Enfin il est vrai que les pierres de *yu* sont demi-transparentes, comme les agates; mais aussi ne prouvera-t-on jamais que Pline ait dit des vases murrhins, qu'ils soient parfaitement opaques : il est même étonnant que, sachant que c'est un défaut ordinaire dans les agates d'avoir des transparences locales et des taches, on veuille encore disputer sur le sens du passage de Pline : *Translucere quidquam aut pallere vitium est*[1].

Si Pline a dit que le *yu-ché* se trouvoit en différents endroits de la Perse, sur-tout en *Caramanie*, il ne dit pas qu'on le trouve *en terre*, comme le prétend M. de Sacy. Les pierres murrhines peuvent se trouver, et se trouvent actuellement en différents endroits de l'Asie, sans y naître. D'ailleurs Pline, qui s'est trompé plus

(1) Plin. *Hist. nat.* lib. 33, cap. 2.

d'une fois, a pu croire que la Caramanie, qui servoit d'entrepôt aux murrhins, leur avoit donné naissance, comme l'observe M. Larcher. Nous savons que le commerce avec l'Orient se faisoit, du temps de Pline, par la Caramanie. Cette province formoit la partie orientale du golfe persique.

Enfin si les pierres de *yu* ne sont pas la matiere des vases murrhins des anciens, il faudroit supposer qu'il y eût eu dans le même siecle d'Auguste et de Néron, deux sortes de vases, en pierre très précieuse, chacune d'un prix exorbitant, digne seulement d'un empereur, assez grande pour pouvoir en faire des vases et des coupes; chacune d'une dureté et d'une pesanteur extrêmes, et en même temps très fragile; toutes les deux ne se trouvant que dans l'Orient[1], mais dont une espece seule a passé en Europe, et l'autre a resté toujours inconnue.

(1) *Oriens murrhina mittit.* Plin. *ibid.*

Il faudroit supposer que l'une de ces especes, qui est celle des vases murrhins, ne se trouvât plus ni aux Indes, ni au Tibet, ni en Tartarie, ni en Chine, puisque les Indes et le Tibet, et la Tartarie et la Chine, nous sont aujourd'hui assez connues, pour que des vases d'une si grande beauté et d'un si grand prix, ne restassent point ignorés; et que cependant il s'en fût trouvé de semblables, également précieux, beaux, anciens, destinés aux mêmes usages, sans être des vases murrhins.

Dans ces deux cas nous préférons de croire que les vases appelés précieux par excellence dans l'Orient, dès le temps des empereurs romains, et les vases des empereurs romains, les plus précieux qui venoient de l'Orient, sont les mêmes.

CHAPITRE X.

Premiers voyages des Grecs à la Chine.

Les premiers voyages des Grecs à la Sérique ne sauroient guere remonter au-delà du temps d'Alexandre. Ce héros n'arriva qu'au bord du Iaxartes. Les Grecs n'étoient pas encore maîtres de la Bactriane; et les Persans ne semblent pas avoir fait le voyage de la Chine avant qu'elle fût soumise à un seul chef; du moins il paroît que ceux des négociants de la Perse, qui étoient Juifs, et dont il y avoit un grand nombre dès le temps d'*Esther*[1], n'ont pénétré en Chine, qu'après le décès du premier empereur, environ deux cents ans avant l'ere chrétienne[2].

(1) Esther, cap. 9, v. 15 et 16.

(2) C'est ce que feu M. Deguignes a rendu vraisemblable par les noms des sept familles juives de la Perse, qui existent encore à *Caï-foung-fou*. La plus ancienne, qui paroît être celle qui est connue sous le nom de l'empereur

Avant ce temps-là la Chine étoit moins connue aux Orientaux mêmes; elle n'avoit pas encore fait le bruit qu'elle a dû faire par les conquêtes de l'empereur des *Tsin;* et comme on ne trouve pas le nom de *Thinæ* avant Eratosthènes, on ne rencontre pas le mot *Sérique* avant *Nearchus,* général d'Alexandre [1]. L'habit qui fut appelé *sérique* dans des temps postérieurs, s'appeloit alors *médique* [2]; et ce nom est une preuve que les Grecs n'allerent pas plus loin qu'en Médie pour chercher la soie.

L'habit qu'Alexandre-le-Grand adopta en Perse au lieu du macédonien, fut appelé *médique* [3]. Cet habit-là cependant étoit en soie.

Kao-ti (*Sing-Kao-ti*), ne peut être arrivée à la Chine que deux cents ans avant Jésus-Christ, puisque *Kao-ti,* fondateur de la grande dynastie des *Han,* ne commença à régner que deux cent six ans avant l'ere chrétienne. Les Juifs eux-mêmes disent être arrivés à la Chine deux cent six aus avant Jésus-Christ. *Mém. concern. les Chin.* tom. 5, pag. 58.

(1) Nearch. *ap. Strab.* lib. 11.

(2) Suid. *Lexic. voce* Σηρικὴ.

(3) Arrian. *de expedit. Alex.* lib. 4.

Digitized by Google

Il avoit vaincu la nation médique, dit *Tertullien*, et il se laissa vaincre par l'habit médique. Cette poitrine, qui avec les écailles de la cuirasse paroissoit comme sculptée, a paru nue en ne la couvrant que d'un tissu transparent. Il lui fallut de la soie flottante pour éteindre l'ardeur des fatigues de la guerre avec plus de mollesse[1].

Il est vrai, que *Curtius* l'appelle un habit *persan*[2], et que selon *Plutarque* ce n'étoit qu'un mélange de l'habit médique avec le persan, moins fastueux, dit-il, que celui des Medes, quoique plus noble que celui des Persans[3].

Mais ceci doit plutôt s'entendre de la forme que de la matiere. Les Persans avoient quitté depuis long-temps leurs habits en peau, et

(1) *Vicerat medicam gentem, et victus est medica veste; pectus squammarum signaculis disculptum, textu pellucido tegendo nudavit; anhelum adhuc ab opere belli, et ut mollius, ventilante serico extinxit.* Tertull. *de Pallio.*

(2) Curt. *de reb. gest. Alex. M.* lib. 6, cap. 14. Athenæus, *Deipnosoph.* lib. 12, cap. 50.

(3) Plutarch. *in vita Alex. M.*

adopté celui des Medes[1]. Les Parthes, qui leur succéderent, en firent de même : ils avoient des habits à leur maniere, dit Justin; mais après s'être enrichis, ils mirent l'habit transparent et flottant des Medes[2]. Enfin Ammien appelle l'habit persan un habit flottant, et en différentes couleurs[3].

L'habit médique des Persans étoit donc un vêtement en soie, dit *Brisson*[4], et cet habit médique fut autant estimé du temps des Grecs, que l'a été le sérique du temps des Romains. Alexandre-le-Grand, après l'avoir mis, en décora ses amis et ses généraux[5]; et à la mort d'*Ephestion*, il jeta sur son bûcher, avec de l'or

(1) Xenoph. *Cyropæd.* lib. 8. Hérodot. lib. 1, cap 135. Strab. *Geogr.* lib. 11. La langue de la cour, *deri*, étoit de même la *médique*, et le titre *Schehin-schah*, roi des rois, étoit dérivé des Medes.

(2) *Vestis olim sui moris. Postea quam accessere opes, ut Medis, pellucida ac fluida.* Justin. l. 41, c. 3.

(3) Ammian. Marcell. lib. 23.

(4) Brisson. *de reg. Persar. princip.* Paris, 1606, pag. 231.

(5) Curt. lib. 6, cap. 14 cit. Justin. *Hist. Philipp.* l. 12, c. 3.

et de l'argent, cet habit si précieux chez les Perſans, dit *Elien*[1].

Il ſemble même qu'un de ces habits précieux ſoit parvenu juſqu'à *Pompée*. On diſoit, qu'en faiſant ſon entrée triomphale à Rome, il portoit l'habit d'Alexandre[2]. Cet habit, dit *Appien*, il le trouva parmi les équipages de *Mithridate*. Celui-ci l'avoit reçu des habitants de *Cos*, où *Cléopâtre* déposa tout ce qu'elle avoit hérité des Ptolémées, ses ancêtres[3].

Un ſiecle avant déja, l'habit médique avoit été recherché par un général célebre de la Grece. *Pauſanias*, ayant reçu des lettres du ſouverain de la Perſe, commença à s'enorgueillir, et ne voulut plus vivre à la maniere des Lacédémoniens[4]. Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, dit l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, qui dans

(1) Aelian. *Variar. hist.* lib. 3, cap. 8.

(2) Appian. *de bell. Mithridat.*

(3) Appian. *ibid.*

(4) Thucydid. *Hist.* l. 1, c. 30. Duris, *apud Athen.* l. 12, c. 50.

les champs de Platée insulta au faste des Medes[1]; c'étoit un satrape subjugué par les mœurs d'un peuple vaincu[2]. En renonçant donc au costume de la Grece, il mit l'habit médique, et fit servir sa table même à la médique[3]. Ce *médisme* de Pausanias fut imité par *Alcibiade :* il mit l'habit persan, dit Athénée, et apprit la langue persane, comme *Thémistocles*[4].

Thémistocles lui-même accepta un habit persan ou médique de *Xerxès*, à condition qu'il ne s'habilleroit plus à la grecque[5]. Enfin les habitants d'*Acanthe* en obtinrent un du même souverain, pour lui avoir donné l'hospitalité[6], et plusieurs autres Grecs de distinction en obtinrent aussi. L'habit médique, dit Elien, étoit un présent que les rois de Perse avoient coutume de

(1) *Voyez* Herodot. l. 1, c. 81.

(2) *Voyage d'Anacharsis*, t. 1, p. 259.

(3) Cornel. Nep. *in vita Pausan.* Thucidid. cit.

(4) Athen. *Deipnosoph.* l. 12, c. 45.

(5) Athen. *Deipnosoph.* lib. 1, cap. 54.

(6) Herodot. lib. 7. cap. 116.

Digitized by Google

faire aux ambassadeurs, qui arrivoient de la Grece ou de quelque autre pays[1].

De nos jours encore les principaux présents que les rois de Perse font aux ambassadeurs, et aux étrangers, consistent en habits de soie. Les ambassadeurs qu'*Oléarius* accompagna à *Isfahan*, reçurent du roi de Perse deux vestes à la persane en brocart d'or de la façon du pays, outre cent pieces d'étoffes de soie. Les principaux de leur suite eurent chacun une veste de satin, et une autre de taffetas à fleurs d'or[2].

Parmi les présents que *Tavernier* reçut en Perse, le principal étoit un habit à la persane. Le roi voulant ensuite l'honorer complètement, lui fit aussi donner un manteau[3].

Ce que ces auteurs rapportent de l'habit médique ou persan, est confirmé par les livres hé-

(1) Aelian. *Variar. hist* lib. 1, cap. 22.

(2) Olear. *Voyage en Moscov. en Tartar. et en Perse*, trad. par Wiquefort. Amsterdam, 1731, pag. 746.

(3) Tavernier, *six voyages*, liv. 4, chap. 19.

Digitized by Google

breux. *Assuérus*, roi des Medes et des Persans, pour honorer le juif Mardochée d'une maniere digne d'un roi, lui fit donner un habit royal[1], et cet habit étoit en soie, selon la version de S. Jérôme[2].

L'habit médique étoit donc en grande considération en Asie. *Otanes*, seigneur des plus distingués de la Perse, ayant rendu des services signalés à sa patrie, fut jugé digne de concourir au trône de Perse; mais il le refusa constamment: on délibéra donc pour lui faire les présents que les Perses regardent comme les plus honorables; il fut résolu qu'on lui donneroit tous les ans un habit *à la médique*, ainsi qu'à ses descendants, à perpétuité[3].

Ce fait arriva avant *Darius*, peu après la mort de *Cambyse*; et nous voyons par là que cet habit médique date des temps bien

(1) Esther, cap. 6 et 8.

(2) *Amictus pallio serico.*

(3) Herodot. lib. 3, cap. 84, trad. de Larcher.

reculés. *Cyrus*, fondateur de la monarchie persane, l'adopta lui-même, d'après l'exemple d'*Astyagès*, roi des Medes[1]. Après l'avoir mis, il en distribua, comme Alexandre, aux princes de sa cour et à ses amis. C'est alors, dit *Xénophon*, que les Persans quitterent leur vêtement commun, et mirent l'habit plus somptueux des Medes[2].

Dès-lors, peut-être, cet habit passa jusqu'en Italie. L'habit royal que les ambassadeurs étrusques présenterent à *Tarquin*, étoit semblable à ceux que les rois de Perse avoient coutume de porter, dit *Denis d'Halicarnasse;* c'étoit un habit en différentes couleurs (ποικίλος)[3]; et c'est l'épithete que les Grecs donnerent aux habits persans.

L'habit magnifique que l'épouse de *Xerxès* avoit tissu pour son mari, étoit en différentes

(1) Xenoph. *Cyropæd.* lib. 1.
(2) *Ibid.* lib. 8.
(3) Dionys. Halicarn. *Antiquit. rom.* lib. 3, cap. 61.

couleurs (ποικίλος)[1]. Les habits précieux des Persans qui tomberent dans la journée de Platée étoient en différentes couleurs (ποικίλος)[2]. Elien compare la queue du paon, pour la variété de ses couleurs, à l'habit des Medes et des Persans[3]. Cet habit en différentes couleurs fut regardé comme si précieux, que les consuls romains n'oserent pas le porter. Tous les ornements royaux que *Tarquin* avoit reçus, leur furent continués, excepté la couronne, et l'habit en différentes couleurs[4]. Ils n'oserent s'en décorer que lorsque, retournant victorieux de la guerre, ils furent jugés dignes par le sénat des honneurs du triomphe[5].

Nous voyons par tous ces détails, que l'*habit médique* a été un habit des plus distingués depuis les temps les plus anciens. Il paroît que

(1) Herodot. lib. 9, cap. 108.
(2) *Ibid.* lib. cit. cap. 79.
(3) Ael. *De Animal.* l. 5, c. 21.
(4) Ἔξω τοῦ στεφάνου καὶ τῆς ποικίλης ἐσθῆτος.
(5) Dionys. Halicarn. cit.

Digitized by Google

Sardanapale, dernier roi d'Assyrie, étoit déja habillé à la médique. Justin lui reproche son vêtement efféminé[1]; et Athénée dit qu'outre son habit féminin, il avoit le visage fardé[2]. On sait que c'étoit la coutume des Medes d'avoir le visage fardé[3]. *Surena*, général des Parthes, étant fardé, Appien dit que c'étoit là la maniere des Medes, et que ce général paroissoit une femme[4]. L'habit médique par lui-même étoit réputé efféminé; il descendoit jusqu'aux talons, comme les habits de femmes[5]: *Artyante*, favorite de Xerxès, lui demanda son habit précieux, pour s'en revêtir[6].

D'ailleurs la soie étoit réputée un tissu, introduit pour entretenir le luxe immodéré des femmes[7]. La soie d'Assyrie sur-tout, étoit regar-

(1) *Muliebri habitu, mollitie corporis fœminas anteivisse.* Just. *Histor.* lib. 1, cap. 3.

(2) Athen. *Deipnosoph.* l. 12, c. 38.

(3) Xenoph. *Cyropæd.* lib. 1.

(4) Appian. *de bell. Parth.*

(5) Strab. *Geogr.* lib. 11.

(6) Herodot. lib. 9, cap. 108.

(7) Dio Cass. *Hist. rom.* l. 42.

dée comme n'appartenant qu'à des femmes[1]. Il semble donc que l'habit de Sardanapale n'étoit qu'un habit médique.

L'Assyrie étoit limitrophe de la Médie, et il paroît qu'il y avoit des mûriers blancs depuis long-temps. *Ovide* parle d'un mûrier blanc qui étoit près du tombeau de *Ninus*, en Assyrie[2]. C'est celui que *Pyrame* et *Thisbé*, habitants de Babylone, arroserent de leur sang[3]. Enfin, selon *Diodore*, c'est l'épouse de Ninus, qui inventa l'habit médique[4].

On sait que *Sémiramis* avoit conquis la Médie[5] : c'est là qu'elle fit graver une inscription en lettres assyriennes, de l'espece de celles peut-être qu'on a trouvées de nos jours sur les

(1) *Assyria tamen bombyce adhuc feminis cedimus.* Plin. *Hist. nat.* lib. 11, cap. 23.

(2) Ovid. *Metamorph.* lib. 4, v. 68 et seq.

(3) .... *madefactaque sanguine radix Puniceo tingit pendentia mora colore.* Ibid.

(4) Diodor. Sic. lib. 2. *Voyez* aussi Justin. lib. 1, cap. 2.

(5) Diodor. cit.

briques babyloniennes[1]. Sémiramis passa dans la Bactriane, et arriva jusqu'au bord du Iaxartes[2]. De son temps la soie paroît avoir été déja cultivée dans le nord de la Chine[3]. La reine d'Assyrie a donc pu prendre connoissance des habits des Chinois. On trouve encore de nos jours plusieurs usages uniformes entre les Chinois et les Babyloniens[4]. Peut-être donc que l'habit médique date de ces temps reculés.

La résidence de Sémiramis, étoit célebre pour les broderies, les couleurs, et les habits[5]. L'habit précieux dont il est parlé dans *Josué*, étoit venu des plaines de Babylone[6]; et cet habit, selon la version des *Septante*, étoit en différentes

(1) Voyez les *Monuments antiques inédits, ou nouvellement expliqués* de M. Millin, t. 2, p. 263 et suiv.

(2) Plin. *supra cit.* Polyæn. *Stratagem.* lib. 8.

(3) *Chou-king*, traduct. franç. pag. 45 et suiv. Mailla, *Hist. générale de la Chine*, tom. 1.

(4) Tels que les *sceptres* des particuliers, les douze heures du jour, les tours à plusieurs étages, les villes quarrées, etc.

(5) Martial, lib. 8. *Epigr.* 28. Plin. *Hist. nat.* lib. 8, cap. 48.

(6) Josué, cap. 7, v. 21. des

couleurs (ποικίλος). La tunique *polymite* de *Joseph*, semble avoir été faite à Babylone[1]. *Jacob* avoit demeuré plusieurs années en Assyrie: c'est là que Joseph, son fils favori, étoit né[2]. Jacob y avoit acquis de grandes richesses[3]; il avoit des troupeaux, des chameaux, et des esclaves de l'un et de l'autre sexe: il pouvoit donc acheter un *habit babylonien* à celui de ses enfants qu'il aimoit le plus.

Les princesses royales de la maison de David porterent un habit semblable à celui de Joseph[4]. *Thamar*, sœur d'*Absalon*, avoit un habit en différentes couleurs, comme Joseph[5]. Aussi plusieurs interprêtes ont traduit la robe de Joseph par une tunique en soie[6].

Le regne de Sémiramis étoit antérieur au temps de Jacob. On disoit que du temps de

plaines de *Senaar*. Calmet, *Comm.*

(1) *Genes.* cap. 37, v. 3 et 23.

(2) *Ibid.* cap. 30, v. 24.

(3) *Ibid.* cap. 30 et 31.

(4) II Reg. cap. 13, v. 18.

(5) *Ibid.* et Calmet, *Comment.*

(6) *La Version arabe*, Lyran. etc. dans Calmet cit.

cette reine, le *byssus* a été inventé[1]. Cette matiere, qui servoit au tissu des plus riches habillements, a souvent désigné la soie[2]. L'habit précieux que Mardochée avoit reçu du roi des Medes, étoit sans doute un habit médique. Aussi S. Jérôme, comme nous avons vu, l'a traduit, par un habit en soie. Or l'étoffe de cet habit est appelée בוץ dans l'original, et βυσσος par les *Septante*[3]. *Nearchus*, le premier grec qui parle des matieres sériques, les appelle *byssus*[4], et *Pollux* parle de la soie des Sérès, dans le chapitre qui traite du *byssus*[5].

Ezéchiel, qui vivoit en Assyrie, est le premier auteur hébreu qui parle du *byssus;* selon lui les Assyriens vendoient le *byssus* au marché de *Tyr*[6]; et selon *Procope* on faisoit à *Tyr* des habits en

(1) Clem. Alex. *Stromat.* l. 1.

(2) Forster, *de Bysso. antiquor.* sub init. Londin. 1776.

(3) Esther, cit.

(4) Nearch. ap. Strab. lib. 11.

(5) περὶ βυσσίνων Pollux, *Onomast.* lib. 7, cap. 17.

(6) Ezech. cap. 27, v. 16.

soie depuis des temps anciens[1]. Les femmes de *Sidon* fabriquoient, dès le temps d'Homere, des voiles en différentes couleurs (παμποίκιλοι)[2]. Le voile sidonien, dont se servit Cléopâtre, étoit en soie[3]. Les Sérès livroient la soie, dit *Claudien*, et les Phéniciens lui donnoient les couleurs[4].

Ces Phénieiens vendirent leurs marchandises à *Argos*, avant l'expédition des Argonautes[5]. C'est alors que *Jason* conçut le projet de chercher cette fameuse toison d'or en Asie[6]. De son temps vivoit *Médée*, princesse de la Colchide, à qui on attribuoit l'invention de l'habit médique. Jason passa de la Colchide jusqu'en Médie. Il semble donc que cette toison d'or a été l'habit médique.

(1) Procop. *Hist.* ἀνεκδότων.

(2) Homer. *Iliad.* 6, v. 289.

(3) *Candida sidonio perlucent pectora filo*
Quod Nilotis acus compressum pectine serum,
Solvit et extento laxavit stamina velo.

(4) Claudian, *de IV cons. honor.* v. 599 et 600.

(5) Herodot. lib. 1 sub init.

(6) Herodot. *ibid.*

CHAPITRE XI.

De la toison d'or.

L'HISTOIRE de l'ancienne Grece présente peu de sujets plus célebres que la conquête de la toison d'or, dit *Banier;* mais il n'en est point en même temps qui soit rempli de plus de fictions[1]. Cette toison d'or, dit *Huet,* est un mystere que les anciens expliquent différemment : les uns prétendent qu'elle signifie le profit qui revenoit du trafic des laines de la Colchide; les autres qu'elle signifie l'or qu'on y ramasse avec des toisons dans les rivieres[2]. C'est, une énigme dit Banier, presque impénétrable.

Aussi le comte *Carli,* qui a écrit fort au long

(1) Banier, *Dissert. sur les Argonautes. Mém. de l'acad. des inscr.* tom. 9, pag. 54.

(2) Huet, *Hist. du commerce et de la navigation des anciens.* Paris, 1716, pag. 79.

sur cette matiere, après avoir déclaré que ce ne pouvoit pas être de l'or, dont cette pauvre contrée, d'après *Chardin*, est dépourvue, finit par ne se décider pour aucune opinion de toutes celles qui ont été proposées [1].

On pourroit répondre que si la *Mingrélie*, ou le pays arrosé aujourd'hui par le Phase, est, selon *Chardin*, qui n'a fait qu'y passer, un pays pauvre et dépourvu d'or, selon *Lamberti*, qui y a séjourné dix-huit ans, c'est le contraire. Ce missionnaire nous assure qu'il se trouve beaucoup de mines d'or dans le pays, quoique par des raisons politiques (ou pour mieux dire impolitiques) on n'en fasse point usage [2]. Il cite à son appui le témoignage de Pline, selon lequel, du temps de *Salauces*, on trouva une grande quantité d'or et d'argent dans la Colchide [3].

(1) Carli, *della spedizione degli Argonauti*, tom. 10 delle sue opere. Milano, 1783, pag. 291.

(2) Lamberti, *Relazione della Colchîde*. Napoli, 1654, p. 231.

(3) *Jam regnaverat in Colchis*

Enfin, quand même la *Mingrélie* et l'*Imirette*, ces pays divisés par le Phase, seroient aujourd'hui pauvres et dépourvus de mines, le cas pourroit avoir été différent à l'égard de l'ancien royaume de Colchide avant la guerre de Troie. Ce royaume pouvoit s'étendre par le Caucase, et l'Arménie et la Médie jusqu'à la mer Caspienne [1], et nous n'en connoissons plus les limites ni l'étendue.

Strabon, qui étoit encore loin de l'époque de Jason, dit que la richesse de ces contrées se manifeste par ses métaux en or et en argent, et qu'elle justifie les motifs qui engagerent les Argonautes à une pareille entreprise [2]; et Appien atteste que du Caucase, limitrophe de la Colchide, découlent plusieurs ruisseaux qui con-

Salauces et Esupobes, qui terram virginem nactus, plurimum argenti, aurique eruisse dicitur, in suapte gente, et alioquin vellerибus inclyto regno. Plin. *Hist. nat.* lib. 33, cap. 3. C'étoit donc plutôt sous *Esupobes* que ce fait arriva.

(1) *Voyez* Strab. lib. 11.

(2) Strab. *Geograph.* lib. 2.

tiennent des particules très minces d'or, que les habitants ont soin de ramasser dans des morceaux de laine qu'ils y enfoncent[1]. Tous les deux se réunissent pour nous insinuer que c'étoit là peut-être cette célebre toison d'or de l'antiquité[2].

Il est vrai que la toison de Médée, d'après les traditions qui nous en restent, ne fut pas trouvée dans un ruisseau, mais dans un bois, et sur un arbre[3]; et que des mines d'or et d'argent ne s'accordent guere avec l'idée d'une laine ou toison. Aussi ces opinions n'ont pas été trouvées satisfaisantes pour résoudre le problême de l'expédition argonautique.

(1) Appian. *de bell. Mithridat.*

(2) Strab. l. 11. Appian. l. cit.

(3) Orph. *Argonaut.* v. 888.

Apollon. Rhod. *Argonaut.* l. 4, v. 123 et 124.

Valer. Flacc. *Argon.* l. 8, v. 112.

....aëream quamvis perfertur ad Orrum,
Cujus adhuc rutilam servabant brachia pellem; et vers. 119,
Phryxeæ monumenta fugæ vix reddidit arbor.

Senec. in *Medea*, act. 3, sc. 2.

Ornamus auro nemora.

Ovid. *Metamorph.* lib. 7.

Pervigilem superest herbis sopire draconem,
Qui.... custos erat arboris aureæ.

On pourroit dire encore avec *Palæphatus* que les troupeaux, avant l'expédition de Jason, avoient été très rares en Grece[1]. Les poëtes anciens ont rapporté qu'ils avoient des toisons d'or, dit Varron, à cause de leur cherté[2]. Enfin Pline nous atteste que les brebis de l'Asie avoient la toison couleur de feu[3]; et cela doit avoir existé depuis un temps reculé. *Moïse,* dans l'*Exode,* parle des béliers au poil rouge, ou couleur de feu; et leurs toisons doivent avoir été précieuses, puisque Moïse les joint à l'or et à la pourpre[4]. Il valoit donc bien la peine d'entreprendre un voyage en Asie pour apporter en Grece des laines aussi exquises.

Cependant la question reviendroit toujours: Pourquoi trouve-t-on cette toison d'or sur un

(1) Palæphatus, *de incredibil. narrat.* cap. 32.

(2) Varro, *de re rustic.* lib. 2, cap. 1.

(3) *Asia rutili velleris, quas erythræas vocant.* Plin. *Hist. nat.* lib. 8, cap. 48.

(4) Exod. cap. 25, v. 5. *Aquila, Symmachus,* et *Theodotion,* apud Calmet, *Commentar.* in hunc loc.

Digitized by Google

arbre, non seulement dans les auteurs grecs et latins, qui en parlent, mais aussi sur les anciens monuments qui nous restent[1]? N'y a-t-il point de moyen de découvrir une toison d'or sur des arbres[1]?

Nous disons donc que cette toison a été l'habit médique, ou en d'autres termes qu'elle a été la soie, et voici comment nous le prouvons :

Eratosthènes, ce savant homme, que nous avons déja eu occasion de citer, prétend que le chef de l'expédition argonautique ne borna point son voyage à la Colchide : arrivé à la côte, il débarqua, et continua sa route par terre à travers l'Arménie, et se porta jusqu'en Médie[2].

Strabon, qui n'est guere accoutumé à accorder à Eratosthènes tout ce qu'il rapporte, loin de le contredire sur ce point, dit que les nombreux monuments qui en restent, et le témoi-

(1) *Ab Carli, dissertazioni due,* etc. Mantova, 1785.

(2) Eratosthen. *apud Strab.* lib. 1.

gnage d'autres historiens prouvent, que Jason doit avoir passé de la Colchide jusqu'en Médie. Plusieurs temples qui portent le nom de *Jason* attestent son arrivée dans cette province septentrionale de la Perse[1].

Les Medes eux-mêmes assurerent que leur pays avoit reçu son nom de *Médée*, après le premier voyage que fit cette princesse dans leur contrée[2]. La ressemblance entre *Médée* et *Médie* (Μηδεια, Μηδια), sert à confirmer la vérité de ce récit.

Si *Apollodore*, *Pausanias*, et autres auteurs parlent d'un second voyage de Jason et Médée dans la Colchide; s'ils nous disent que c'est alors qu'ils passerent jusqu'en Médie[3], Diodore répond, que dans les anciennes fables on ne doit point chercher un récit simple et uniforme; qu'il ne faut donc pas s'étonner, si dans l'histoire des

(1) Strab. *Geograph.* l. 1 et 11.
(2) Herodot. lib. 7.
(3) Appollodor. *Biblioth.* lib. 1. Pausan. in *Corinth.* l. 2.

Argonautes et de Médée, nous trouvons les poëtes et les historiens si peu d'accord [1].

Les auteurs les plus judicieux, tels que *Varron* et *Pline*, ont regardé cette expédition argonautique comme une spéculation de commerce [2]. *Juvénal* emploie même le nom de Jason comme nom propre d'un marchand [3].

Il est vrai que le navire monté par les Argonautes étoit long, dit *Philostephanus* [4]. Un navire long étoit un vaisseau de guerre, dit *Ulpien*, tandis que les vaisseaux marchands des Grecs étoient ronds [5]. Il semble donc que cette expédition étoit plutôt guerriere que commerciale.

Mais dans ces temps, dit Diodore, le *Pont-Euxin* (ἐυξεῖνος), portoit encore le nom d'*inhos-*

(1) Diodor. Sic. lib. 4, cap. 40 et 56.

(2) Banier, *Dissertat.* cit. troisieme partie, pag. 123.

(3) *Mensæ quidem brumæ, postquam mercator Iason Clausus, et armatis obstat casa candida nautis, etc.*

Juvenal. *satyr.* 6, v. 153 et 154.

(4) Philosteph. ap. Plin. lib. 7, cap. 57. Herodot. lib. 1.

(5) Ulpian. et Scholiast. Aristoph. apud Banier, *Dissert.* cit.

pitalier (ἄξενος) à cause de la féroeité de ses habitants[1]. Naviguer dans la mer Noire, dit Strabon, c'étoit comme franchir les colonnes d'Herculc, et passer dans l'Océan[2]; et Ovide dit que l'*Argo*, commandé par Jason, a été le premier navire qui traversa cette mer inconnue[3].

Il falloit donc un vaisseau armé en guerre pour aborder dans des pays sauvages. Il auroit été contre la prudence de s'exposer à la discrétion de ces barbares. Les *Phocéens*, les premiers Grecs qui aient entrepris de longs voyages sur mer, ne se servoient point de vaisseaux ronds, dit Hérodote, mais de vaisseaux à cinquante rames[4]. Le sentiment de ceux qui soutiennent avec *Le Clerc* que cette expédition étoit commerciale, n'est donc pas détruit, comme le croit Banier.

(1) Diodor. Sic. lib. 4, cit.

(2) Strab. *Geograph.* lib. 1.

(3) *Per non tentatas prima cucurrit aquas.* Ovid. *Trist.* l. 3. Éleg. 9.

Vellera cum Minyis nitido radiantia villo
Per mare non notum prima petiere carina.
Metamorphos. lib. 6, v. 720 et 721.

(4) Herodot. lib. 1, cap. 263.

Suivant Strabon, on disoit que Jason pénétra jusqu'à la mer Caspienne[1]. La communication de la mer Noire avec la mer Caspienne étoit attestée par les colonies des Grecs, établies le long du Phase et du Cyrus[2]. C'est là que finissoit la Médie, terminée à l'orient par la mer Caspienne. Cette province de la Perse, ainsi que les autres provinces limitrophes de la mer, sont les plus fertiles et les plus abondantes en soie[3].

La grande marchandise de la Perse, dit Chardin, est la soie[4]. La soie, dit Oléarius, fait le premier et le principal commerce de toute la Perse[5], et il paroît qu'elle y a été cultivée dès les temps les plus anciens. Les Persans en attribuent l'invention à *Dschemschid,*

(1) Strab. *Géograph.* lib. 11.

(2) Le premier de ces fleuves (le Phase) communique avec la mer Noire, et l'autre (le Cyrus) avec la mer Caspienne.

(3) Chardin, *Voyage en Perse.* Amsterd. 1711, vol. 2, pag. 89.

(4) Chardin cit.

(5) Olear. *Voyage* cit. tom. 1, pag. 807.

Digitized by Google

dit *Herbelot*[1], c'est-à-dire à un de leurs plus anciens monarques; et les Grecs attribuent l'invention de l'habit médique, ou de l'habit en soie, à Médée ou à Sémiramis. Jason pouvoit donc être allé en Médie pour y chercher de la soie.

Il est vrai qu'il alla chercher une toison, et non de la soie. Mais les anciens appellerent la soie une toison. *Virgile* dit que les Sérès *dépeignent* la toison des feuilles des arbres[2]. *Claudien* dit que les Sérès *découpent* la toison dans des bois couverts de laine[3]. *Avienus* répete presque les mêmes mots, et appelle, ainsi que *Petrone*, la soie une toison[4]. De nos jours même la principale étoffe en soie, le *velours*, tire son nom du

(1) Herbelot, *Biblioth. orient.* art. *Harir.*

(2) *Quid nemora Aethiopum molli canentia lana,*
Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres?
Virgil. *Georg.* l. 2, v. 120.

(3) .... *Quod molli tondent de stipite Seres,*
Frondea lanigeræ carpentes vellera sylvæ.
Claudian. *in Consul. Prob.* et *Olybr.* carm. 1.

(4) *Vellera per Sylvas Seres nemoralia carpunt.*
Avien. *Orb. terr. descript.*
.... *Hinc nova vellera Seres.*
Petron. arbiter.

Digitized by Google

latin *velus*, toison [1]. La soie pouvoit donc être cette toison.

La couleur naturelle de la soie approche de l'or. En voyant de la soie écrue on croit souvent voir des fils d'or. Si l'on donne aux épis de bled, à la chevelure blonde, l'épithete d'*or*, pourquoi les poëtes n'oseroient-ils pas appeler la soie une *toison d'or?*

Le prix même de la soie la rendoit égale à l'or. Du temps d'Aurélien elle se vendoit encore au poids de l'or. Une livre de soie, dit *Vopiscus*, coûtoit une livre d'or [2]. Loin de moi, dit alors l'empereur à son épouse, que je pese du fil avec de l'or [3]. C'étoit donc une vraie toison d'or.

Mais une raison ultérieure de ce nom pouvoit être, parce que la soie s'unit avec l'or, et qu'on

(1) Denina, *Clef des langues*, tom 1, pag. 76.

(2) Vopisc. in *Aurelian.*

(3) *Absit ut auro fila pensentur. Voyez* Salmas. *Histor. August.* in hunc loc.

en fait des tissus d'or très précieux. On fabrique en Perse des tissus si précieux, dit Chardin, qu'il ne se fait point d'étoffe aussi chere dans le monde : on fait des brocards qui valent jusqu'à cinquante tomans l'aune, qui étant de deux pieds demi-quart de longueur, c'est à environ trente écus le pouce, ou onze cents écus l'aune que cela revient. Ce qu'il y a d'admirable dans ces belles étoffes, dit-il, c'est qu'on n'en voit pour ainsi dire jamais la fin, et que l'or ne passe point, tant que l'étoffe dure, et conserve toujours son éclat et sa couleur[1].

Ces tissus d'or précieux datent des temps les plus reculés. Les Corinthiens et les Thébains, transportés par *Roger* à Palerme, faisoient des habits précieux en velours et en or[2]. *Falcandus* fait une magnifique description des superbes travaux en or et en soie, que ces Grecs faisoient

(1) Chardin, *Voyage en Perse*, tom. 3, chap. 18.

(2) Nicet. Choniat. Logothet. *Annal. lib.* 2.

à la cour de Sicile[1]; et l'on voit par *Claudien* que cet art étoit déja en vogue du temps des Romains[2]. Selon *Verrius*, la tunique que *Tarquinius Priscus* porta dans son triomphe étoit en or[3]. Il semble même, par le récit de *Nicetas*, que les Erétriens, transportés par *Darius* en Perse, furent déja employés à fabriquer des étoffes en soie et en or[4]. A en juger par une ode ancienne du *Chi-king*, l'invention du brocart en Chine, remonte à plus de sept cent quatre-vingts ans avant l'ere chrétienne[5].

(1) *Hic diarhodon igneo fulgore visum reverberat. Hic diapisti color subviridis, intuentium oculis grato blanditur aspectu.... et sericis aurum intexitur, et multiformis picturæ varietas gemmis interlucentibus illustratur. Margaritæ quoque, aut integræ cistulis aureis includuntur; aut perforatæ filo tenui connectuntur, etc.* Hugon. Falcandi, *Hist. Sicil.* præf. *Thes. antiq. Sic.* t. 5.

(2) *Jam parat auratas trabeas, vinctusque micantes*
Stamine, quod molli tondent de stipite Seres,
Frondea lanigeræ carpentes vellera sylvæ,
Et longum tenues tractus producit in aurum
Filaque concreto cogit squallere metallo.
Claudian. carm. cit.

(3) *Tunica aurea triumphasse Tarquinium priscum Verrius docet.* Plin. *Hist. nat.* l. 33, c. 3.

(4) Nicet. *ibid.*

(5) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 502.

Digitized by Google

Enfin si l'habit médique étoit si précieux, comme dit Elien; si c'étoit un habit royal dès le temps de Cyrus et Astyages, il est à présumer qu'il n'étoit pas simplement en soie, mais que c'étoit un habit tissu en or, un brocart; et l'on conçoit comment cette toison d'or a pu être recherchée par le prince de Thessalie, et par ces héros mal équipés et demi-nus de la Grece. De riches habits ont été recherchés de tout temps. Nous aimons la parure, dit *Alcinoüs* à *Ulysse*[1]; et il paroît que Jason lui-même n'étoit pas indifférent au luxe des vêtements. En revenant de la Colchide, dit *Pindare,* il célébra des jeux solennels à *Lemnos;* et un habit antique fut le prix de ces combats[2].

Long-temps après les habits de soie ont été le prix des jeux et des combats publics[3]. Dans le

(1) Odyss. 8, v. 249.
(2) Pindar. *Pythicor.* od. 4.
(3) Symmach. lib. 4, epist. 8, et lib. 5, epist. 20. Vopiscus, in *Carino.* Lamprid. in *Alex. Sev.*

quinzieme siecle encore les poëtes en Italie recevoient des habits en présent de leurs souverains; et en Asie, où les anciens usages se conservent plus long-temps, la coutume de donner des *kaftan*, des *pelisses*, et des *habits en soie* s'est maintenue jusqu'à nos jours. L'expédition des Argonautes pouvoit donc avoir en vue l'habit médique; cette toison d'or de Médée pouvoit être de la soie.

Il est vrai qu'elle étoit suspendue à un arbre. Mais les anciens croyoient que la soie croît sur des arbres. *Jacques de Vitry* croyoit encore dans le treizieme siecle, que la soie croît sur les arbres. Il raconte dans son *Voyage à Jérusalem*, qu'on y tiroit la soie, non des arbres, mais de certains vers; que chez les Sérès il y a des arbres avec des feuilles comme une laine, dont on fait des habits très fins[1].

La soie croît réellement sur des arbres. Dans

(1) Jac. de Vitriaco, *Histor. orient.* cap. 86 et 87.

le royaume d'*Assem* il y a une espece de soie qui croît sur les arbres, dit *Tavernier:* elle est faite par un animal qui a la forme de nos vers à soie, et qui demeure toute l'année sur l'arbre[1].

Dans la *Cochinchine* il y a des champs immenses remplis de mûriers. Les vers y font la soie en plein air, dit le P. *Borri*, et en si grande abondance, que tout le monde, le bas peuple, et ceux qui font les plus rudes travaux, sont habillés en soie[2].

En Chine même il y a des vers sauvages qui font la soie en plein air. La troisieme année de *Ven-ti* (environ cent cinquante ans avant l'ere chrétienne), ils se multiplierent tellement dans les bois, qu'ils donnerent une grande quantité de soie[3].

Il est vrai que ni les poëtes, ni les historiens

(1) Tavernier, *Voyage des Indes*, liv. 3, ch. 17.

(2) Borri, *Relaz. della Cocincina*. Roma, 1631, cap. 3.

(3) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 2, pag. 575.

qui ont parlé de la toison d'or, n'ont fait aucune mention des *mûriers;* ils parlent tantôt d'un *chêne*[1], tantôt d'un *frêne*[2], tantôt de quelque autre arbre[3]; et il seroit difficile d'expliquer comment cette toison pouvoit se trouver sur différents arbres à la fois.

Or la soie ne vient pas seulement sur des mûriers, ou sur une seule espece d'arbres; elle se trouve, comme la toison de Médée, et sur des chênes, et sur des frênes, et sur d'autres arbres encore.

Il est dommage, dit *Réaumur,* que ce soit inutilement que tant de chenilles filent, et que nous ne sachions mettre à profit les coques qui nous seroient fournies par plusieurs especes

(1) Appollon. Rhod. *Argonaut.* lib. 4, v. 162.

Appollodor. *Biblioth.* lib. 1.

(2) Valer. Maxim. *Argonaut.* lib. 8, v. 112. Proprement d'un *frêne sauvage* (ornus).

(3) Appollon. Rhod. parle tantôt d'un *chêne* (δρῦς), comme nous avons vu; tantôt d'un *hêtre* (φηγὸς), lib. 4, v. 124; ainsi qu'Orphée, dans ses *Argonaut.* v. 888.

Digitized by Google

communes, prodigieusement fécondes. Il traite ensuite de celles qui viennent sur les *chênes*, les *saules*, les *peupliers*, et autres [1].

Si cette soie est négligée en Europe, il n'en est pas de même en Asie. Indépendamment des vers à soie ordinaires, on en trouve dans le Bengale deux autres especes, dit *Roxburgh*, dont l'une (*Tusseh*) est constamment sauvage, et l'autre (*Arrindi*) peut être élevée comme celle de nos climats, excepté qu'elle se nourrit des feuilles du *palma-christi* [2]. Son filament est si excessivement délicat, qu'on ne peut point le filer à la maniere usitée : on en fait néanmoins une étoffe d'une dureté incroyable; car la vie d'un individu ne suffit point, dit-on, à user un vêtement de cette étoffe, et il passe pour l'ordi-

(1) Réaumur, *Mém. pour servir à l'hist. des insect.* Paris, 1734, tom. 1, pag. 488.

(2) Roxburgh, dans les *Transactions de la Société Linéenne*, tom. 7. (Extrait de la *Bibliotheque britannique*, n° 218, pag. 47.)

naire dans toute son intégrité à la seconde génération[1].

Dans l'isle de *Madagascar,* il y a des vers à soie de quatre especes, dit *Flacour.* La soie la plus fine et la plus forte en même temps, est faite sur un arbre nommé *Anacau*, qui ressemble au *cyprès*[2]. Les *Madécasses,* dit *Cossigny,* ont dans les forêts une espece de vers plus gros que les vers à soie ordinaires. Il seroit très facile d'en obtenir beaucoup de soie propre à faire des étoffes[3].

Les Mahométans, au nord-ouest de la Chine, nourrissent des vers à soie d'une espece différente, dit *Kang-hi,* ils sont plus gros que les autres de la moitié: la soie qu'ils filent est forte, et d'une longue durée. Comment a-t-on osé dire, dit cet empereur chinois dans ses *observa-*

(1) Roxburgh, *Transactions Linéen.* cit.

(2) Flacour, *Histoire de l'isle de Madagascar,* tom. 8 de l'*Hist. génér. des voyages.* Paris, 1750, pag. 605.

(3) Charpentier Cossig. *Voyage à Canton.* Paris, an 7, p. 588.

tions, qu'il n'y a point de soie hors de la Chine[1].

En Chine même il y a, outre les vers des mûriers, trois autres especes, qui y sont une source de richesses, nonobstant la quantité de soie de *mûrier:* elles s'élevent sur le *chêne,* sur le *fréne,* et sur le *poirier*[2].

Le P. *d'Incarville,* à qui nous devons ces intéressantes notices sur le *vernis noir* du Japon, et sur les *fleurs à feu* des Chinois[3], a fait des expériences avec ces trois especes de vers : il a trouvé que la premiere, qui vit sur le *chêne* à feuilles de châtaignier, peut être nourrie aussi avec des feuilles des chênes ordinaires[4].

(1) Kang-hi, *Observations de physique,* vol. 4 des *Mém. conc. les Chinois,* pag. 472.

(2) *Mém. concern. les Chinois,* tom. 2, pag. 592 et suivant. et tom. 3, pag. 490.

(3) *Mém. des savants étrangers,* tom. 3 et 4. Il parle entr'autres de ces grandes lanternes dont ils en font sortir jusqu'à cinq cents plus petites, toutes allumées à la fois, et qui ont causé l'admiration de lord *Macartney, Bell,* et d'autres voyageurs.

(4) M. *Latour* possede, dans sa belle collection de raretés chinoises, à Paris, un volume, avec vingt-cinq dessins coloriés relatifs

La soie ne vient donc pas seulement sur des mûriers; elle se trouve encore sur des chênes et sur des frênes, sur lesquels la toison de Médée étoit suspendue, et sur quantité d'autres arbres. Il paroît donc qu'elle étoit cette toison recherchée par les Argonautes.

On pourroit opposer, il est vrai, que si les Argonautes eurent connoissance de cette soie, pourquoi les Grecs n'ont-ils pas introduit de meilleure heure cette branche d'industrie?

Mais telle est la marche des connoissances humaines, répond *Brotier :* il a fallu huit siecles, pour que la soie de mûrier passât de l'Asie à Constantinople, et il a fallu six autres siecles pour qu'elle passât de la Grece en Sicile, et il a fallu encore quelques siecles pour qu'elle passât de la Sicile en France, où elle étoit encore rare il y a trois siecles[1].

à ces vers à soie sauvages, et faits sous l'inspection de d'Incarville.

(1) Brotier, *sur les connoissances et l'usage de la soie chez*

On ne peut cependant pas dire que les Grecs n'eurent point de soie en Grece avant Justinien. Aristote parle de la soie de *Cos* comme d'une production ancienne[1]. C'est de cette soie qu'on faisoit ces habits célebres dont parlent *Horace*, *Martial*, *Perse*, et autres auteurs classiques[2]; ces habits diaphanes et déliés qu'on ne rencontrent plus, excepté en Asie[3].

L'étoffe dont ils étoient fabriqués étoit le produit du chêne et du frêne, et d'autres arbres[4]: c'étoient des vêtements tissus en or et précieux, comme l'*habit médique*[5].

les Romains, tom. 46 des *Mémoires de l'acad. des inscript.*

(1) Aristot. *Hist. animal.* lib. V. cap. 19.

(2) *Altera nil obstat; Cois tibi penè videre est;*
Ut nudam.
Horat. lib. 1, sat. 2.
Femineum lucet sic per bombycina corpus
Calculus in nitida sic numeratur aqua.
Martial, lib. 9, epigr. 62.
En, quid agam, rogitas: saperdas advehe ponto,
Castoreum, stupas, ebenum, thus, lubrica Coa. Pers. sat. 5.
Ut mea luxuriâ Nemesis fluat, utque per urbem
Incedat donis conspicienda meis.
Illa gerat vestes tenues quas femina Coa
Texuit, auratas disposuitque vias.
Tibull. lib. 2, eleg. 6.
Nec Coæ referunt jam tibi purpuræ,
Nec clari lapides tempora.
Horat. lib. 4, od. 13.

(3) Olearius cit. p. 722. Tavernier. liv. 1. chap. 4.

(4) Plin. *Hist. nat.* l. 11, c. 23.

Digitized by Google

L'isle de *Cos* étoit déja célèbre du temps d'*Homere;* elle étoit habitée par les Grecs avant la guerre de Troye[1]; *Hercule,* un des Argonautes les plus renommés, l'avoit conquise; c'est là qu'il tua *Eurypile,* tyran devenu exécrable par ses cruautés. Les habitants de cette isle montrent encore la place appelée *Héraclès,* d'après le séjour de ce héros, selon la tradition de leurs ancêtres[2]. Il peut donc leur avoir appris ou apporté de cette soie, ou de ces étoffes en soie.

Hercule avoit enlevé aux *Amazones* en Asie ces voiles précieux, que les Grecs appeloient πεπλοι[3]. Ces voiles étoient transparents, comme celui d'*Iphigénie*[4]; ils étoient tissus en or, comme celui d'*Hélene*[5]. C'étoit ce que l'on pouvoit offrir de plus précieux aux divinités. Hercule les offrit

(1) Strab. lib. 12.

(2) Dapper, *Descript. des isles de l'Archipel*: Amsterdam 1703. p. 176. C'est une des meilleures isles de ces contrées.

(3) Euripid. *Jon.* v. 1143 et suiv.

(4) *Iphigen. in Aulid.* apud Euripid. act. 2.

(5) Virgil. *Aeneid.* lib. 1, v. 652.

Digitized by Google

à *Apollon;* les dames troyennes en offrirent un autre à *Minerve*[1]; Médée elle-même en envoya un à l'épouse royale de Jason[2]. Ce voile étoit non seulement remarquable par sa finesse (λεπτος), mais aussi par ses différentes couleurs (ποικίλος) et son éclat céleste[3]. Ce sont des qualités qui conviennent de préférence à la soie.

La soie paroît donc avoir été connue des Grecs depuis le temps des Argonautes. Quand même la soie de mûrier ne leur eût pas été connue, ils avoient celle du chêne, du frêne, et d'autres arbres, dont on faisoit des habits ou des voiles de la plus grande finesse, brodés ou teints en différentes couleurs, tissus en or, et magnifiques, recherchés par les princes et les princesses, offerts aux dieux et aux déesses dans les temples, et cela dès le temps des Argonautes.

(1) Homer. *Iliad.* 6, v. 302.
(2) Euripid. in *Medea*, v. 786.
(3) Euripid. *ibid.* v. 946, 1159, et act. 4, antistrophe 1.

Tout ceci sert à prouver que la toison d'or a été de la soie, une étoffe en or et en soie, un *habit médique*. Si cet habit a été l'invention de Médée ou de Sémiramis, ou si cet art est venu de la Chine, qui s'attribue l'invention de la soie et des brocarts, ce n'est pas facile à décider. Quant à *Phryxus*, et son belier, c'est une fable démentie par *Diodore* et *Palæphatus*[1]; et par la circonstance que cette peau ne pouvoit se trouver sur plusieurs arbres à la fois. D'ailleurs, qui ne voit pas que *Phryxus* est un nom mythologique qui dénote la Phrygie, comme celui *d'Armenus*, l'Arménie, et celui de *Médée*, la Médie. Au reste il paroît qu'il y a eu une communication entre la Chine et la Grece avant l'époque des Argonautes, et c'est ce que nous allons rechercher.

(1) Diodor. Sic. lib. 4. Palæphat. cap. 31.

CHAPITRE XII.

Sur les plus anciens vases de la Grece et de la Chine.

Après que l'*Argo* eût été construit, Jason fit mettre à son bord un *trépied*, dans l'intention de l'offrir au temple de *Delphes* avant de quitter la Grece [1].

Si ce conte d'Hérodote est fondé, les trépieds datent du temps des Argonautes. Mais nous avons d'autres preuves, qu'ils datent de cette époque, et au-delà même. Hérodote atteste avoir vu dans le temple d'Apollon Isménien, le trépied qu'*Amphitryon* avoit offert à ce dieu [2]. *Pausanias*, qui vit ce même trépied long-temps après, dit qu'il étoit le plus noble de tous les autres, tant par son antiquité que par

(1) Herodot. lib. 4.

(2) Herodot. lib. 5.

la dignité de celui qui l'avoit offert[1]. Amphitryon étoit le pere d'Hercule, l'un des Argonautes. Les trépieds existoient donc avant le temps des Argonautes.

A *Delphes* et à *Dodone* qui sont les plus anciens oracles de la Grece, il y avoit des trépieds[2]. Il n'y avoit point encore de statues, et il y avoit des trépieds; il n'y avoit point encore d'argent monnoyé, et il y avoit des trépieds. J'irai à Delphes, dit *Mercure*, et je volerai d'excellents trépieds, et des vases, et de l'or, et beaucoup de bronze splendide[3]. Un trépied, dans Homere, a été évalué à douze bœufs[4]. Le prix d'un combat, dans Hésiode, a été un trépied[5].

Il ne faut pas confondre les trépieds des anciens avec l'ustensile connu aujourd'hui sous ce

(1) Pausan. *in Bœotic.* lib. 9.

(2) Strab. lib. 9. Procl. apud Photium, in *Bibliotheca græca*, pag. 990.

(3) Homer. *Hymn. in Mercur.* v. 178.

(4) Homer. *Iliad.* 1, v. 702.

(5) Hesiod. Ασπις παυλεους.

nom, dit le savant *Larcher*. Le trépied étoit un vase à trois pieds[1].

En effet, ce qu'Homere appelle, dans un livre de l'Iliade, un trépied (τρίποδα), il l'appelle dans l'autre un vase (λέβητα), dit *Pitiscus*[2]. Le trépied de Delphes lui-même paroît avoir eu un ventre (γάστρη comme l'appelle Homere), et trois pieds[3].

Après les couronnes et les habits, les principales offrandes des anciens Grecs étoient surtout des trépieds[4].

Le trépied que Jason avoit à bord de son navire étoit destiné à Apollon; mais un *Triton*, qui sauva les Argonautes du naufrage, voulut le garder pour son temple[5]. A Athenes il y avoit la

(1) Larcher, *Hist. d'Hérodote*, tom. 1, pag. 334.

(2) Pitisc. *Lexic. antiq. Rom.*

(3) Schott, *Explication de l'apothéose d'Homere*. Amsterdam, 1714, pag. 66 et suiv.

C'est de là peut-être que la Pythie fut appellée *engastrimythe* ou ventriloque. *Voyez* Ovid. *Métamorph.* lib. 15, v. 131.

(4) Feith. *Antiq. Homericar.* lib. 1, cap. 11, in Gronov. *Thesaur. antiq. Græc.* tom. 6.

(5) Herodot. lib. 4 cit.

Digitized by Google

rue des *trépieds :* elle étoit ainsi appelée, parce-qu'il y avoit plusieurs temples avec des trépieds en bronze consacrés [1].

Enfin les trépieds n'étoient pas seulement consacrés aux dieux, mais aussi aux mânes et aux pénates, ou aux ancêtres.

Enée consacra des trépieds aux mânes de son pere *Anchise* [2]. Dans les cérémonies funebres de *Patrocle*, célébrées par *Achille*, il offrit un trépied [3].

Ce que nous voyons pratiquer dans ces temps anciens en Grece, nous le retrouvons en Chine aussi. Le P. Amiot, après avoir fait des recherches sur la plus ancienne religion des Chinois, a trouvé que le premier auquel on a rendu des honneurs sous le nom d'esprit (ou *génie*) a été le vase à trois pieds [4].

(1) Pausan. *in Attic.* lib. 1.

(2) Virgilii *Aeneidos*, lib. 5. v. 109.

(3) Iliad. ψ v. 264.

(4) Amiot, dans le *Chou-king*, trad. franç.

Dans la collection des anciens monuments de la nation chinoise, publiés par ordre du dernier empereur, le premier est le *trépied.* Il y porte le titre de divin, et est attribué à *Fou-hi*[1].

Dans la description des vases du Japon, insérées dans l'encyclopédie japonaise, le premier vase est le trépied[2].

Enfin dans les Annales de la Chine, publiées par Mailla, et dans le *Chou-king*, publié par de Guignes, on voit la forme de ce *trépied*, attribué à *Fou-hi*, fondateur de la monarchie chinoise[3].

Il semble, dit de Guignes, que les Chinois ont eu autant de respect pour ce vase que les Grecs en avoient pour le trépied d'Apollon[4].

(1) On peut voir cette collection à la bibliotheq. impér. sous le titre *Kou-kin-tou-chou-tsie-tching*, ou Recueil des figures ou monuments anciens et modernes, etc. *Voyez* aussi dans l'*éloge de la ville de Moukden*, p. 19, l'avis de M. de Guignes.

(2) *San-tsaï-tou* (prononcé à la chinoise), volume 31. *Voyez* sur cet ouvrage notre *préface.*

(3) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, tom. 1.

(4) De Guignes, *Explication des planches*, pag. 345 du *Chou-king* cit.

Digitized by Google

Les anciens souverains de la Chine, en faisant leur priere, se prosternoient devant un trépied. Sous *Tang*, fondateur de la seconde dynastie, le pays souffrit d'une grande sécheresse[1]. Un devin déclara que pour fléchir le Ciel il falloit un sacrifice humain. Ce sont apparemment mes péchés, dit le souverain, qui attirent la colere du Ciel sur mon peuple. A cette occasion il jeûna, il se revêtit des habits les plus pauvres, il se mit en priere, et cela devant un trépied[2].

Confucius, philosophe de la religion primitive, se met en priere devant un trépied[3].

Ce vase à trois pieds se trouve non seulement dans la religion primitive, mais sur les autels

(1) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, vol. 1, p. 24.

(2) On peut le voir dans le *Rec. histor. des principaux traits des emper. de la Chine*, n° XXIII, au cabinet des estampes de la bibliotheq. impér. Vingt-quatre dessins de ce même recueil ont été publiés à Paris par *Helman*, quoique très altérés.

(3) *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, et *Mém. conc. les Chinois*, tom. 12.

de la secte de *Tao-sé*, et même sur ceux de *Fo*, placé au milieu, où l'on voit en Europe le tabernacle[1].

Il est vrai que l'on n'y voit pas seulement des *trépieds*, ou des vases ronds et à trois pieds, mais aussi des *tétrapodes*, ou des vases carrés et à quatre pieds ; anomalie dont ni les Missionnaires, ni de Guignes ne nous rendent compte. Mais un traité chinois sur les vases anciens[2] répond que par le *trépied*, ou le vase rond, est représenté le principe matériel masculin (*yang*), et que par le vase carré, ou le *tétrapode*, est figuré le principe féminin (*yn*)[3]. Tous les deux représentent le génie créateur de la nature, du *Ciel* et de la *Terre*, selon la philosophie chi-

(1) On en voit plusieurs dans la riche collection de M. *de Tersan*.

(2) *Y-li-tou*. Il fait partie de l'*Encyclopédie chinoise*, qui a pour titre : *San-tsaï-tou-hoeï*.

(3) La forme d'un *vase carré* ou *tétrapode*, tirée de ce traité, se peut voir sur le frontispice du *Monument de Yu*, Paris, 1802. On y trouve aussi des *trépieds*, ou des vases anciens sacrés à trois pieds.

noise[1], et sont des emblêmes *religieux*, comme les génies, tant masculins que féminins, l'étoient parmi les Grecs et les Romains[2].

Au reste les trépieds en Chine furent consacrés aux mânes et aux pénates, comme en Grece. Les Chinois fondirent à chaque dynastie de nouveaux trépieds pour le culte de leurs ancêtres[3]. Il y a encore de ces trépieds antiques qui furent trouvés dans des temples (*miao*) dédiés aux ancêtres[4].

Plusieurs de ces trépieds sont même ornés d'inscriptions. Dans les *Transactions philosophiques*, on voit de ces anciennes inscriptions trouvées sur de pareils trépieds[5]. *Ou-ti*, qui ré-

(1) *Voyez* Visdelou, *notice de l'Y-King*, pag. 412.

(2) Tels que les *trois Graces*, les *neuf Muses*, la *Victoire*, etc., et les déesses *Isis*, *Diane*, *Junon*, *Minerve*, etc.

(3) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 1, pag. 303.

(4) *Voyez* la *Lettre de Pékin*, et les *Philosophical transactions*, vol. 59, tab. 33, 42.

(5) Elles furent communiquées à l'Europe par le P. *Amiot*, lors de cette discussion concernant des *hiéroglyphes* sur un buste du cabinet de *Turin*.

Digitized by Google

gna cent quarante ans avant l'ère chrétienne, recouvra un trépied de métal, avec des inscriptions en caracteres anciens, appelés *siao-tchuen*[1]. Depuis le temps de *Yu-le-Grand*, on avoit coutume de graver la description de chaque province sur un grand vase d'airain nommé *ting*[2], qui veut dire *trépied*[3].

Les trépieds grecs étoient de même souvent ornés d'inscriptions. Les Lacédémoniens firent graver sur un trépied les noms des villes qui contribuerent à la défaite des Medes : ils firent au contraire rayer l'inscription gravée par ordre de *Pausanias*[4].

Denis d'Halicarnasse rapporte un oracle gravé

(1) On peut en voir un *specimen* à la fin du *Monum. de Yu*, n. 14. *Voyez* l'*Eloge de la ville de Moukden*, pag. 135.

(2) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 3, pag. 253. *Voyez* ce que nous avons dit là-dessus dans le *Magas. encyclop.* de M. Millin, tom. 3, an 3, pag. 160 et suiv.

(3) C'est la deux cent sixieme clef ou caractere élémentaire de l'écriture chinoise.

(4) Thucydid. *Histor.* lib. 1, cap. 132.

en lettres anciennes sur un trépied de *Dodone*[1]. *Pausanias* cite l'inscription d'un trépied dédié à *Hercule*, à défaut d'autres monuments plus authentiques[2]. Enfin *Hérodote* prouve, par des inscriptions en lettres *cadméennes*, qu'il vit sur des trépieds, que les Grecs empruntèrent leur alphabet des Phénicieins[3].

Nous voyons par-là le rapport qui existe entre les trépieds des Grecs et des Chinois. Les trépieds chinois étoient des vases en bronze; ceux des Grecs étoient communément en bronze. Le trépied que Jason mit à son bord étoit de cette matiere[4]; ceux des temples à Athenes, dans la rue des trépieds, étoient tous en bronze[5]. Les Messéniens firent construire cent trépieds en bois, dit *Pausanias*, parcequ'ils manquoient d'argent pour en faire fondre en bronze. Les

(1) Dionys. Halicarn. *Antiq. Rom.* lib. 1, cap. 19.
(2) Pausan. in *Phocic.* lib. 10.
(3) Herodot. lib. 5.
(4) *Idem.* lib. 4 cit.
(5) Pausan. in *Attic.* cit.

Lacédémoniens s'étant emparés de *Messene*, ils dédierent à Apollon trois trépieds en bronze[1].

Plusieurs de ces trépieds grecs étoient d'un travail excellent[2]. Au-devant des autels chinois, dit *Vanbraam*, on voit des vases en bronze d'un travail achevé. Ces vases, consacrés aux temples, sont en général supérieurement travaillés en bas-relief, et avec tant de délicatesse dans les détails, qu'il faut les considérer de près, et avec la plus sérieuse attention, pour découvrir toutes les beautés que l'art y a multipliées. Les pagodes ont toutes un grand nombre de ces vases, qui mériteroient l'attention des savants[3].

(1) Pausan. in *Messenic.* lib. 4.

(2) Herod. lib. 1, cap. 32.

Anachars. *Voyage en Grece*, tom. 3, pag. 307.

(3) Vanbraam, *Voyage* cit. traduct. franç. Paris, 1798, tom. 1, pag. 274 et 275. Peut-être que ces vases anciens, appelés jusqu'ici *étrusques*, et reconnus aujourd'hui pour *grecs;* ces vases, qui, selon *Suétone*, étoient déja regardés comme des monuments très anciens dans le siecle d'*Auguste*, ont eu leur origine en Chine, ainsi que les vases en bronze. La couleur *jaune* est la

Les trépieds des Chinois avoient communément deux anses, qu'on appeloit *ul*, c'est-à-dire des *oreilles*[1].

Les trépieds des Grecs avoient souvent deux anses, qu'*Athénée* et *Homere* appellent des *oreilles*[2].

Enfin ces vases furent regardés par les Chinois comme ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'empire[3]. On attachoit à ces *ting*, la fortune de la dynastie régnante, dit *de Guignes*. C'étoit comme le *palladium* des Chinois, dit *Amiot*. Un souverain n'étoit pas tranquille sur

couleur nationale des Chinois, et le *noir* une couleur de pompe et de joie. Les vases *étrusques*, qui ont le fond jaune, sont beaucoup plus anciens que ceux qui ont le fond noir. Les nombreux *vases* en porcelaine qui nous arrivent aujourd'hui de la Chine et du Japon, sont une preuve de leur goût pour les *Vases*. La porcelaine n'étant pas encore inventée, il n'est pas absurde de croire que des vases d'une autre matiere en soient arrivés.

(1) *Diction. chinois*, lettre *ul*.

(2) Homer. *Iliad.* Ψ, v. 264; et Athen. *Deipnosophist.* lib. 2, cap. 6.

(3) *Chou-King*, explication des planches.

le trône, s'il n'avoit en son pouvoir ce trésor[1].

Les trépieds des Grecs n'étoient pas moins considérés. L'oracle de *Delphes* étoit recherché par tous les princes et souverains de la Grece; ils croyoient leur sort attaché à ses décisions. Cet oracle étoit rendu sur un trépied; c'est en montant sur le trépied que la *Pythie* devenoit inspirée; ils le croyoient donc animé par quelque esprit; c'étoit un instrument divinatoire non seulement pour Delphes, mais aussi pour d'autres endroits de la Grece.

Les Béotiens envoyoient tous les ans à *Dodone* des trépieds destinés à leur rendre des oracles[2]. On disoit que le *Triton* qui sauva les Argonautes, après avoir placé le trépied de Jason dans son temple, commença à prophétiser sur ce trépied[3]. On croyoit donc que quelque génie résidoit dans ces vases à trois pieds.

(1) *Mém. concern. les Chinois*, tom. 3, pag 253. et t. 13, p. 308.

(2) Strab. *Geograph.* lib. 9.

(3) Herodot. lib. 4 cit.

Digitized by Google

Les Chinois donnerent, comme nous avons vu, aux *trépieds* de *Fou-hi* l'épithete de divin, ou de génie (*chin*). Ils rendoient à l'esprit céleste des honneurs sous la forme d'un vase à trois pieds[1]; ils faisoient même leur priere devant des trépieds : ils le croyoient donc le siege ou l'image de la divinité.

A Delphes, où étoit le trépied, il y avoit le temple d'*Apollon*. Ce Dieu, ainsi que *Jupiter*, a porté souvent l'épithete de *triopien*, ou à trois yeux, c'est-à-dire voyant le passé, le présent, et le futur. Les *trois-pieds* de l'oracle de Delphes étoient même censés représenter cette omniscience[2]. C'est là peut-être cette *Triade* que *Pythagore* vouloit que l'on adorât[3]. *Apollon* présida d'abord seul à cet oracle : bientôt trois génies féminins, selon le nombre des trois pieds,

(1) Amiot cit.

(2) Potter, *Archæolog. græc.* in Gronov. *Thesaur. antiquit. Græcar.* tom. 12, pag. 277.

(3) *Voyez* Kircher, *Arithmolog.* part. 6, *de mystagog. numer.*

furent ses compagnes. Elles furent appelées *Muses*, dit *Platon*, d'après le terme grec, qui signifie rechercher[1]. On en fit ensuite trois fois trois en bronze[2]; et leur nombre s'accrut par-là jusqu'à neuf.

De même que le nombre de ces trois génies de la Grece fut multiplié en bronze jusqu'à neuf, le nombre des trépieds de la Chine, dédiés aux génies, fut augmenté jusqu'à neuf. *Fou-hi*, le fondateur prétendu de la monarchie chinoise, n'en avoit fait fondre qu'un seul. *Hoang-ti* en fit fondre trois. Enfin *Yu* le grand, trois fois trois[3]. Ce nombre neuf a été toujours sacré à la Chine. *Yu* distribua la Chine en neuf provinces, comme Athenes confia son gouvernement à neuf *archontes*.

(1) Μῶσθαι. Plato *in Cratylo*.

(2) Pausan. *in Bœotic.* lib. 9, et Varro, apud S. Aug. *de Doctr. Christ.* lib. 2. *Frag. incerti script.* apud Censor. *de Die natali*, c. 12.

Tres solas quondam tenuit quas dextera Phœbi,
Sed sicyon totidem ternas ex ære sacravit.
Auson. *in Grypho.*

(3) Prémare, *discours prélimin. du Chou-king.*

Le nombre de ces génies s'est accru dans la suite, tant en Grece qu'en Chine, jusqu'à l'infini. Les Chinois ont assigné des génies au ciel, à la terre, au feu, à l'eau, aux montagnes, aux villes, aux maisons, aux portes, aux fenêtres. Cette doctrine, qui existoit du temps de *Laokiun* et de *Confucius*, existe encore de nos jours [1]. Ce sont les Dieux de leur religion nationale et primitive [2]. Le tribunal des rits à Pékin, n'en admet point d'autres [3].

Les Grecs anciens ont assigné, comme les Chinois, des génies à tous les éléments. Nous peuplons la terre et les eaux de génies, dit un Grec ancien, auxquels l'Etre suprême a confié l'administration de l'univers; nous en distribuons par-tout où la nature paroît animée [4].

(1) Amiot, dans le quinzieme volume des *Mémoires conc. les Chinois.*

(2) Chou-king, traduct. franç. pag. 86, 87, etc. *Voyez* aussi Visdelou, *Notice de l'Y-king.*

(3) Grosier, *Descript. gén. de la Chine*, p. 563. Du Halde, etc.

(4) Anachars. *Voyage en Grece*, tom. 5, pag. 390.

C'est la doctrine de *Thalès*, le plus ancien philosophe de la Grece; c'est celle de *Pythagore*, contemporain de *Confusius*. Trois myriades d'immortels, dit *Hésiode*, ou trente mille génies, sont les gardiens de l'homme[1].

Si ces génies furent appelés *Chin* par les Chinois, et le Génie suprême *Ti*, ou avec l'épithete de très-haut, *Chang-ti*[2], on trouve les mêmes termes dans la langue ancienne des Grecs. Le génitif et les autres cas du nom grec qui signifie *Dieu*, prouvent que l'ancien nom étoit Δὶς[3], comme on disoit en latin *Dius*[4]. Il se trouve encore de nos jours aux Indes, où Dieu signifie souvent *Di*[5], que les Chinois, n'ayant point

(1) Hesiod. *Oper. et dies*, l. 1, v. 250.

(2) Chou-king. *Discours préliminaire*, pag. 48, et *Notice de l'Y-king*, pag. 413.

(3) Henr. Steph. *Thes. ling. gr.* voce Δὶς; de là vient δῖος, divin.

(4) Voss. *Etymolog. ling. latin.* De là les termes *medius*, *fidius*, et en plur. *Dii* pour *Dei*.

(5) Paulin. a S. Bartholom. *Amarasinha*. Romæ, 1798, p. 52. Comme *appa-di*, *aquæ deus*, la lettre *f* ou *v* dans le *Div* des Indiens et des Persans, est une aspiration ajoutée, comme le *F* des

de *D* dans leur langue, doivent prononcer *Ti.*

Quant au mot *Chin,* esprit ou génie, il a passé avec le culte des génies dans toute l'Asie : on le trouve chez les Indiens, les Persans, les Tartares, et les Turcs[1]; il a pénétré jusqu'à la capitale du monde ancien, à *Rome*, où l'on assigna à tous les éléments et à tous les objets des génies, comme encore aujourd'hui à *Pékin*[2].

Si le terme latin *genius* n'est pas usité dans la langue greeque, on y trouve cependant εὐγενος ou *Eu-genius;* et le verbe γιν-ομαι, être engendré, devenir, prouve que le mot *gin*, génie, est

Aeoliens dans ϝοϝν, ϝϝς, αϝων Fεσπερα dont les Romains ont fait leur *ovum, ovis, ævum, vespera.* Les *Grecs* ont substitué un *s;* mais l'origine est *Di.*

(1) Les Indiens disent *djen*, Anquetil *Oupnekhat,* les Persans *jin*, et les Turcs appellent l'ame *dschan.* Meninsky, *Lexic. Turc.* V. *asiat. Research.* v. 2. Jones, *Discourse on the Chinese.* Hyde, *Hist. relig. veter. Persar.* cap. 20. Anquetil, *Zendavesta*, tom. 2, pag. 595.

(2) *Quamquam cur Genium Romæ mihi fingitis unum*
Cum portis, domibus, thermis, stabulis soleatis,
Assignare suos Genios, etc.
Prudent. *contra Symmach. lib* 2. *v.* 444. *et seq.*

très ancien chez les Grecs. Le Génie suprême est celui qui a tout engendré [1]. C'est de là que nous disons un génie créateur, ou que nous appelons celui qui produit de grandes choses un *génie* [2].

On voit donc que la ressemblance du culte des esprits est confirmée par la ressemblance des mots relatifs à ce culte, par la conformité du langage; et cette conformité du langage, est appuyée à son tour par la ressemblance du culte et des instruments mêmes, ou des vases relatifs à ce culte. Tout cela prouve qu'il y a eu une communication très ancienne entre la Chine et la Grece, une communication plus ancienne que *Ptolémée* et *Marin*, plus ancienne que *Jason* et les *Argonautes*, plus ancienne enfin que ce que l'on a voulu admettre jusqu'ici.

(1) Augustin. *de Civit dei*, lib. 7, cap. 13.

(2) *Genius est Deus ... Certè a genendo genius adpellatur.* Censorin, *de Die natali.* Lugduni Batavor. 1767, avec les savantes notes sur ce chapitre; et Festus, *de verbor. signific.* au mot *genius.*

FRONTISPICE

D'UN

TEMPLE CHINOIS

A CANTON.

Digitized by Google

Le dessin de ce Panthéon chinois est tiré de la superbe collection des pagodes chinoises de M. *Clos*, à Paris.

Non seulement les maisons sacrées, mais toutes les maisons en général, sont orientées selon ce que *du Halde* nous apprend; elles doivent toujours regarder le midi[1], comme les temples des anciens regardoient l'orient[2].

Ces grands animaux en marbre ou en bronze, que l'on trouve placés sur des piédestaux devant la grande porte des temples et d'autres édifices publics de la Chine[3], semblent plutôt de grands chiens que des lions. Le lion est un animal étranger et très rare à la Chine[4]. Le chien, au contraire, y est très commun; c'est leur animal principal[5]; d'ailleurs c'est le gardien naturel de l'homme. On trouve déja dans *Homere* des chiens d'or et d'argent placés devant la porte du palais royal d'*Alcinoüs*. Enfin le caractere chinois qui signifie *montagne du Sacrifice*, (ou leur plus ancien temple en plein air), est composé au milieu du caractere *montagne*, et de chaque côté du caractere qui signifie *chien*[6].

Le *Sphinx*, cet animal sacré placé à l'entrée des temples, paroît lui-même n'avoir été dans son origine qu'un chien. Selon *Hésiode*, il étoit né d'Orthus, *chien* de Geryon; et selon *Palæphatus* il

(1) Du Halde, *Descript. de la Chine*, tom. 2, pag. 84.

(2) Vitruv. Pollion. *de Architect.* lib. 4, cap. 5.

(3) Nieuhof, *Embassy to China* by Ogilby. London, 1673, tom. 1, pag. 202.
Staonton, *Embassy to China*. London, 1797, pag. 372.
Vanbraam, *Voyage de l'ambassade hollandaise*, etc. tom. 1, pag. 287.

(4) Kanghi, *Instructions sublimes*, dans les *Mém. conc. les Chinois*, tom. 9, pag. 225.

(5) Voyez la *Numismat. chin.* pag. 4 et suiv.

(6) *Voyez* le caract. Yo dans les dict. chio. et dans les *Mem. conc. les Chin.* tom. 10.

Digitized by Google

temps qu'il leur défendit d'immoler des hommes[15], comme si c'étoient deux actions également sacrileges.

Il n'est donc pas étonnant que les Grecs adopterent ces animaux sacrés des Medes, leurs voisins. En Médie il y avoit des chiens d'une grandeur énorme[16]. En Grece il semble qu'anciennement il n'y avoit point de chiens du tout. Le terme qui signifie *chien* en grec, est venu de l'étranger, comme nous l'apprend *Platon*[17]. Et un savant Anglais a déja remarqué la ressemblance frappante qui se trouve entre le mot grec *kuon*, et le mot chinois *kuen*, dont chacun signifie *chien*[18]. On sait que le chien est un animal nourri avec soin en Chine, comme il l'étoit en Perse; c'est même un ancien met favori de ce pays-là, comme il l'est de nos jours encore dans le royaume d'*Assem*[19]. On peut inférer de tout ceci que les premiers chiens sont venus en Grece de la Médie et de l'Asie septentrionale, leur patrie.

Il est vrai que ces grands animaux placés devant la porte des édifices publics en Chine, tiennent souvent sous une de leur pattes une espece de roue, et même de roue enflammée: ils ressemblent par-là aux lions que l'on trouve sur plusieurs médailles grecques, et ils paroissent avoir du rapport au Soleil ou à *Apollon*. Mais une pareille recherche nous entraîneroit trop loin; nous devons la réserver pour ailleurs.

(15) Justin. *Histor.* lib. 19, cap. 1.

(16) *Elien* compare les chiens de l'*Hyrcanie*, pour le grandeur, aux chiens indiens. Les chiens indiens étoient très grands, et l'Hyrcanie attenoit à la *Médie*. *Voyez* Aelian. *Hist. animal.* lib. 4, cap. 19, et lib. 16, cap. 31. et Ctesias, *in Indicis* ap. Photium.

(17) Plato, *in Cratylo* cit.

(18) Webb, *Reasons for thinking the greek borrowed from the chinese*. London, 1787.

(19) Bien que ce pays soit abondant en toutes sortes de choses nécessaires à la vie, entre toutes les viandes, ils font un cas particulier de la chair de chien, dit *Tavernier*. C'est le mets le plus délicieux de tous leurs festins. Tavernier, *Voyages des Indes*, l. 3, ch. 17.

Digitized by Google

Quant aux sentences morales que l'on trouve inscrites sur les pilastres et sur l'architrave à l'entrée de ce temple, elles ont une analogie singuliere avec ce qu'a remarqué le savant auteur du *Voyage d'Anacharsis*, en parlant du temple de Delphes : elles renferment des principes de conduite, et sont comme des avis que donnent les Dieux (ou les génies tutélaires) à ceux qui viennent les adorer [20].

Enfin l'intérieur des temples chinois consacrés à la religion primitive ne renferme aucune image [21], comme c'étoit l'usage dans ceux des Grecs ou des Romains, qui suivoient la doctrine de *Pythagore*. Les temples à Rome, pendant les premiers cent soixante ans, ne renfermerent aucune image, soit sculptée, soit peinte, dit Plutarque [22].

On n'y trouve donc que le nom de Dieu ou des esprits tutélaires écrits sur une table, ou des sentences morales tirées de leurs philosophes, et tracées sur les murailles, comme on ne trouve que le nom de *Jehovah*, ou des sentences de l'écriture sainte dans les synagogues des Hébreux.

Quant aux trépieds ou vases en bronze qu'on y voit, les uns sont destinés à y brûler des parfums (*hiang, lie*), d'autres à y verser du vin pour les sacrifices (*tsun, y, louy, yeou*), d'autres à contenir du riz et des offrandes (*kouey, fou*), d'autres enfin à se purifier et se laver (*pouen, pouon, toung*), ainsi que du temps des Grecs [23].

(20) *Voyage d'Anacharsis*, tom. 2, pag. 438. *Voyez* ci-après le contenu de ces inscriptions.

(21) Du Halde, *Descript. de la Chine*, tom. 3, pag. 32, pl. 1 et 2. Amiot, dans les *Mém. conc. les Chinois*, tom. 2, pl. 6 et 7.

(22) Plutarch. in *Numa*.

(23) *Voyez* Athénée, *Deipnosoph.* lib. 2, cap. 6; et le *Traité des vases anciens*, dans l'*Encyclopédie chinoise* citée.

Digitized by Google

INSCRIPTIONS

SUR LE FRONTISPICE DU TEMPLE.

Au sommet du frontispice du Temple on lit:

TOU 都 TOUS

TCHING 城 (les) ESPRITS

HOANG 隍 TUTELAIRES

La traduction française que nous y avons trouvée dit, *Pagode du dieu qui commande aux démons.* Mais l'inscription ne parle ni de *pagode*, ni du *dieu*, ni des *démons.*

On pourroit la traduire encore: *la demeure, le séjour*, ou *la cour de l'esprit tutélaire*, quoique le génitif généralement précede.

Digitized by Google

Sur chacune des deux lanternes latérales :

KOUANG	廣	(de) CAN-
TOUNG	東	TON
TOU	都	TOUS
TCHING	城	(les) ESPRITS
HOANG	隍	TUTELAIRES

La traduction française dit : *Lanterne portant le nom de l'idole qui commande aux démons.* Il n'y a pas un mot de tout cela.

Digitized by Google

Aux deux extrémités de la Pagode.

Du côté droit :

chi	是	si, *ou* vrai
chi	是	si, vrai
fi	非	non, faux
fi	非	non, faux
ti	地	(la) terre, (le) monde

La traduction française dit: *Il n'est point de mal qu'il soit bon de faire sur la terre;* le texte chinois ne le dit pas.

Digitized by Google

Du côté gauche :

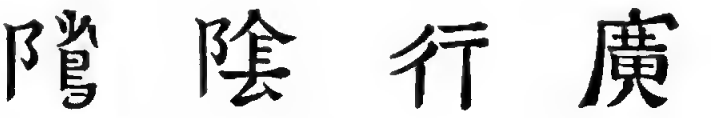
ming	明	clair *ou* clarté
ming	明	clair clarté
pe	白	sincere sincérité
pe	白	sincere sincérité
tien	天	(le) Ciel (dans le) Ciel

C'est-à-dire : *Que sur la terre il n'y a qu'un mélange de vérité et de fausseté ; et que la vérité et sincérité sans altération ne se trouvent que dans le ciel.* La traduction française dit : *Les bons seront entendus dans le ciel ;* le texte chinois ne contient ni le mot *bon*, ni *seront*, ni *entendre*

Digitized by Google

Au milieu on trouve ces deux inscriptions horizontales :

borne sans moi bienfait



combler imparfait avancer parfait

C'est-à-dire : *Mes bienfaits*, (dit la Divinité) ou *nos bienfaits* (disent les génies) *sont sans bornes.*

Ce qui est parfait nous le faisons avancer; ce qui est imparfait nous le portons à la perfection.

La traduction française est très laconique : toute la premiere ligne signifie : *prier, intercéder;* et la seconde : *juste et charitable.*

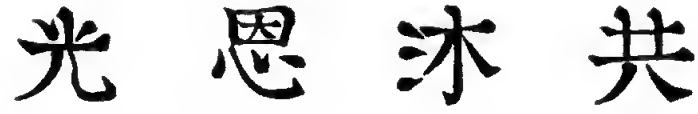
Digitized by Google

A la droite de la grande porte, on lit les quatre inscriptions suivantes:

vertus	mérites	peser
actes vertueux	bonnes œuvres	mesurer

C'est-à-dire: *Je pese* (dit la divinité) *les bonnes œuvres et les actions vertueuses des humains.*

La traduction française consiste dans un seul mot: *Religieux.*



splendeur	bienfait	obtenir	tous
lumiere	grace	être arrosé	tout

C'est-à-dire: *Tous reçoivent la clarté de mes bienfaits.*

La traduction française dit: *Tout est bon!*

Digitized by Google

沾 同 楚 三

joindre ensemble affliction trois
augmenter triple

C'est-à-dire : *Mais j'envoie aussi des triples malheurs à la fois.*
La traduction française porte : *La bonne fortune.*

心 人 見 可

cœur homme voir pouvoir
intention humain connoitre

C'est-à-dire : *J'ai le pouvoir de connoître ou de pénétrer le cœur humain.*
La traduction française dit : *Bon ou mauvais, il le sera toujours.*

Digitized by Google

Du côté gauche de la grande porte, on trouve les quatre inscriptions suivantes:

心　　問

cœur　　chercher
intention　　exaſminer

C'est-à-dire: *J'approfondis le cœur, j'examine l'intention.*

La traduction française porte: *Je te le demande.*

心　河　必　事

cœur　couler　certaine-　actions
desir　　ment　affaires

C'est-à-dire: *Tes entreprises succéderont sûrement selon ton gré.*

La traduction française dit: *Où vas-tu?*

Digitized by Google

乎　人　知

?　homme　connoitre

C'est-à-dire : *Peut-on connoitre l'homme*, ou, *qui pourra connoitre le cœur humain?*

La traduction française dit justement le contraire : *Je le sais.*

意　我　如

volonté　moi　selon

C'est-à-dire : *Selon ma volonté*, ou, *comme je l'ordonne.*

La traduction française dit : *A ma volonté.*

Digitized by Google

Au dessus de la grande porte, on trouve ces deux autres inscriptions :

庇 了 來 你

? (passé) venir toi

物 育

toutes choses nourrir

C'est-à-dire : *Tu es venu donc enfin?*

Tout est nourri, ou *conservé par moi*, ou *par nous.*

La traduction française dit : *Te voilà arrivé;* mais elle ajoute ce qui n'existe pas dans le texte : *Bon ou mauvais, tu dois passer comme bon.* La seconde inscription est entièrement omise.

Digitized by Google

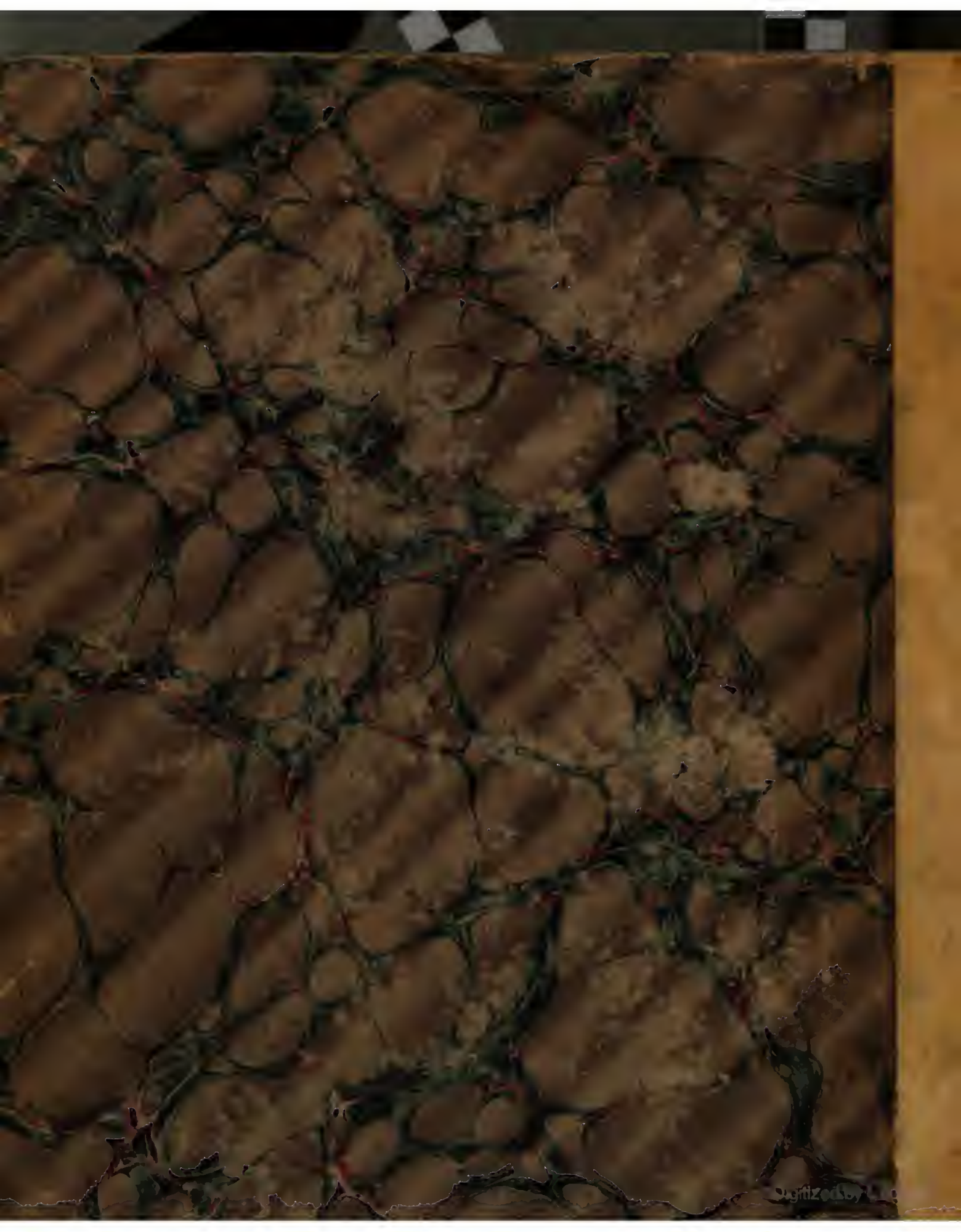
INSCRIPTION EN CARACTERES ANCIENS.

CETTE Inscription se trouve sur un Vase chinois de la collection de M. *van Hoorn* à Paris, formé du même métal dont nous avons parlé à la fin de la *Numismatique chinoise.*

perpétuel précieux

métal habitation

C'est-à-dire : *Métal d'un précieux palais, conservé à perpétuité* (du palais impérial que le feu consuma pendant le regne de *Siuen-te*).

FIN.

VA1 1514-311